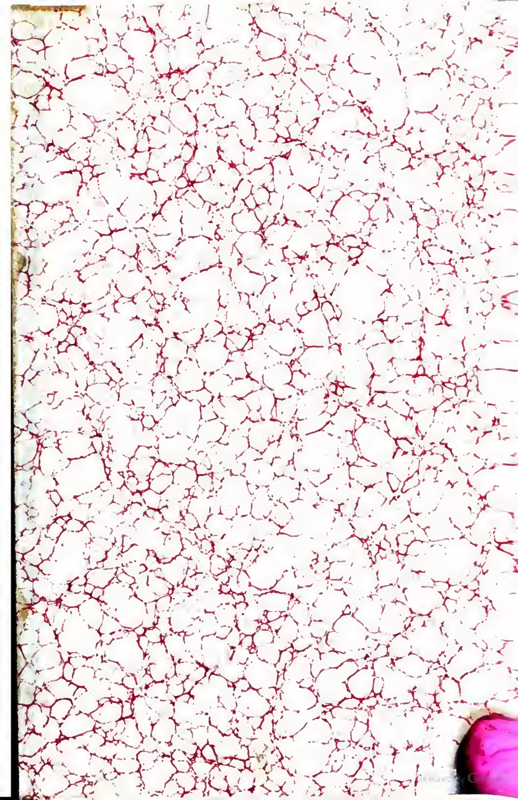
PALLI





PROMENADES

DANS PARIS

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

PROMENADES

DANS PARIS

PAR

LÉO LESPÈS
(TIMOTHÉE TRIMM)



PARIS
LIBRAIRIE ACHILLE FAURE
18, RUE DAUPHINE, 18

Les Études dont le présent ouvrage se compose ont été publiées dans *la Presse*, en l'année 1866, sous le pseudonyme de *Yorick*.

L'une d'elles a valu à leur auteur la communication suivante :

YORICK.

Vous avez bien de l'esprit, et je serais charmé de connaître votre nom, ne fût-ce que pour vous restituer votre bien. A la page 371 du *Bulletin de l'instruction publique* vous trouverez une lettre qui répond à une de vos idées et renferme une de vos phrases. Je ne

suis pas Molière, mais je prends mon bien partout où je le trouve.

Tous mes compliments à l'ingénieux inconnu,

V. DURUY.

Placer cette lettre charmante en tête du volume est un devoir de gratitude et de respect.

C'est aussi le meilleur moyen de le recommander.

Un livre loué par le Ministre de l'instruction publique, c'est un soldat mis à l'ordre du jour....

PROMENADES

DANS PARIS.

I

LES DERNIÈRES LETTRES....

Je crois que Mme de Sévigné a sagement fait de venir au milieu du dix-septième siècle, sans quoi elle risquait fort de ne pas passer pour un modèle épistolaire, et de ne pas voir ses spirituelles épîtres données en prix.... dans les colléges et écoles du gouvernement.

La lettre, vulgarisée par le bon marché de son port, démocratisée par la diffusion de l'éducation publique sur toutes les classes de la société, est bien près d'avoir fini son temps....

L'électricité renversera dans son parcours magnétique la bouteille d'*encre de la petite vertu;* en portant au loin la dépêche reproduisant à des milliers de lieues de distance, et en un clin d'œil, non-seulement la pensée.... mais aussi l'écriture de l'expéditeur....

« Ma fille, écrivait le 22 avril 1672 Mme de Sévigné à Mme de Grignan, quelque soin que j'eusse pris à la poste, votre lettre a été abandonnée à la paresse des facteurs, je ferai mon possible pour y retrouver quelque nouvel ami. »

Si elle eût vécu de nos jours, la spirituelle fille du baron de Chantal, elle se fût servie de télégrammes laconiques, et la littérature française eût compté cent chefs-d'œuvre de moins.

Je sais que le lecteur va m'opposer un fait brutal.

Il me dira que la France expédie encore à l'heure qu'il est, 300 millions de lettres par an.

Qu'il n'y a pas encore là de quoi désoler les marchands d'enveloppes....

Et que je prépare bien longtemps à l'avance mon oraison funèbre de cet antique moyen de transmission de la pensée humaine.

Je lui répondrai que lors de l'établissement du

premier railway.... allant de Paris à Saint-Germain, les actions des Messageries royales ne baissèrent pas de 50 centimes.

Et cependant que sont devenues ces imposantes voitures, qui avaient le monopole de la locomotion, ces diligences si peu *diligentes*, qui mettaient quatre jours pour aller de Paris à Bordeaux?

La fameuse cour de la rue Notre-Dame-des-Victoires est maintenant une succursale des chemins de fer pour l'expédition des colis.

Et il ne reste plus un seul employé pour vous montrer l'endroit où Béranger mit pied à terre en arrivant à Paris, et celui où la suite de la reine Hortense monta en coupé.... quand la mère de 'Empereur quitta la France en mai 1831, sur l'invitation du ministre Casimir Périer....

*
* *

Oui, la chose est certaine, encore quelques années, et chaque citoyen aisé aura le télégraphe dans son logis, comme il a déjà les eaux de la rivière et le gaz hydrogène....

On affirme que durant la guerre d'Orient, l'Em-

pereur correspondait de son cabinet directement avec le maréchal Pélissier, lui donnant des instructions et recevant ses réponses avec une stupéfiante célérité.

Il en sera de même pour tout bourgeois de Paris, pour lequel *time is money*.

Il ne donnera pas un grand dîner sans recevoir, comme la Compagnie du câble transatlantique, le toast de ses correspondants de New-York et de Bombay.... entre la poire et le fromage....

*
* *

En ces jours d'activité fiévreuse, on aura bien le temps, ma foi, de rêver une lettre, de prendre du papier, de tremper une plume dans l'encre, d'écrire un mot, de ployer l'envoi, d'y mettre l'adresse, d'y coller un timbre d'affranchissement et de porter le message à la poste.

On supprimera cette charge en douze temps de la correspondance publique, que l'aiguille aimantée rendra inutile.. .

Quelques lignes sur le papier métallique que j'ai sous les yeux.... avec de l'encre spéciale.

Et, en une demi-minute.... le temps d'essuyer votre plume, votre autographe sera arrivé à Berlin, à Vienne, à Saint-Pétersbourg.

Les anciens messagers d'université n'eussent pas été assez agiles pour devenir les garçons de bureaux de ces offices de transmission.

Les wagons-poste actuels, malgré leurs quarante kilomètres à l'heure, feront croire à nos neveux que les roues de fer de nos locomotives.... avaient des rhumatismes....



Je défends aujourd'hui comme une relique la lettre qui va disparaître de nos usages, mais je dois avouer en avoir médit parfois....

Je m'accuse devant Dieu et M. Vandal, directeur général des Postes, d'avoir été hostile à son administration.

Je ne me fais pas encore à l'idée d'une lettre de Pétrarque à Laure, d'Héloïse à Abeilard, livrée aux mains du facteur.

La missive d'amour, renfermant toutes les richesses de l'esprit, toutes les chaleurs de l'âme,

toutes les adorables défaillances du cœur, devrait être sacrée comme un vase d'élection....

Elle devrait être portée sous l'aile des blancs ramiers, et ne subir le contact d'aucune main profane....

Il n en saurait être ainsi, puisque les pigeons voyageurs devenus inutiles, même aux agioteurs sur les cours publics, sont servis aux petits pois :

Et les déclarations les plus brûlantes, les aveux les plus pathétiques voyagent prosaïquement, dans les malles.... entre un billet de mort et un prospectus industriel.

*
* *

Balzac disait qu'il n'existait pas d'amoureux qui ne voulût suivre sa lettre pour voir si elle arrive bien à sa destination.

On cite un Anglais qui, ayant adressé un billet enflammé à une dame du Devonshire, se repentit de s'être trop tôt declaré, car, apprenant que la donzelle était de réputation douteuse, il redemanda sa lettre à la poste, laquelle la lui refusa net.

Il partit avec le train-poste.

Il assista au tri des facteurs en route.

Il reconnut son poulet parmi mille autres plis....

Il arriva avec lui à destination.

Il se trouva chez la belle quand entra le *postman* et enleva la missive en payant le port.

Mais la dame frustrée de son envoi intenta un procès au scribe volage.... en restitution de correspondance.

Et il fut jugé par un tribunal anglais qu'on n'a pas le droit d'ouvrir la lettre qu'on a écrite à autrui et surtout de la reprendre quand la poste en est dépositaire.... une épître ne se révoquant pas comme un testament.



La plupart des amants, sérieusement épris, suivraient leur lettre, non pour la reprendre, mais pour la protéger dans son parcours contre le prosaïsme de la route.

Voyez-vous lord Byron, jetant une de ses lettres à la baronne de Staël.... dans la boîte d'un épicier?...

Voyez-vous les lettres édifiantes des missionnaires de la Foi pressées entre deux numéros du *Siècle* et de l'*Opinion nationale* dans la boîte du facteur?

Voyez-vous les vers d'Horace à Lydie voyageant au milieu de papiers d'affaires?

Avec la poste, remplaçant le courrier particulier, le papier à lettre a perdu sa marge d'or et son parfum....

La Châtre, au moins, avait le billet de Ninon de Lenclos au complet, s'il n'en avait pas l'expression sincère.... Le défaut de soins de nos distributeurs modernes n'en avait pas altéré la forme élégante.



Quand la lettre se sera raréfiée, on commencera à se moquer de sa bizarrerie.

Est-il rien de plus choquant pour la logique que la façon dont elle est rédigée?

Vous donnez tout d'abord votre nom en entrant dans un salon,

Et ce n'est qu'à la fin d'un long discours épistolaire qu'on trouve les qualités du correspondant.

Vous allez droit au but dans la conversation, et la vérité d'une lettre se trouve le plus souvent dans son post-scriptum.

Pour la parcourir avec fruit, il faudrait la lire à la façon hébraïque... à la manière arabe, en la prenant de droite à gauche.

*
* *

Les lettres ne se perdent plus, comme au temps où Mme de Sévigné cherchait un protecteur à la poste.

Et l'administration dirigée par l'honorable M. Vandal, semble douée d'une sorte d'infaillibilité.

On connaît l'histoire de ce paysan qui réclamait une faveur de la bienveillance impériale.

Il songea à aller à Paris pour solliciter une entrevue avec Napoléon III.

Il lui fut objecté que les audiences particulières étaient fort difficiles à obtenir.

Il eut alors l'idée de se placer sur le passage du Souverain et de lancer un placet dans sa voiture.

On lui fit remarquer que cet acte était spécialement défendu par les règlements.

Il allait se désespérer, quand le directeur du bureau de poste de son canton, à cheval sur les arrêtés de son directeur général, et connaissant l'*Annuaire des Postes* par cœur, lui dit un jour :

« Vous voulez faire parvenir un mot à l'Empereur en personne?

— Sans doute.

— Et être certain qu'il arrivera en mains propres...

— C'est mon désir.

— Eh bien, très-cher, rien n'est plus facile, les statuts de l'administration vous en fourniront les moyens... *Envoyez-lui une lettre chargée!*... Le facteur ne peut la donner qu'à *lui-même.* »

Le rustique solliciteur suivit ce naïf conseil ; mais je ne sais pas si le distributeur du palais des Tuileries exigea, comme les règlements le prescrivent, la signature de Sa Majesté... pour délivrer le pli cacheté....

*
* *

Quand la dépêche électrique autographique sera adoptée par tout le monde, il n'y aura plus pour

les valets de lettres à porter à la poste. La littérature dramatique perdra une précieuse ficelle; l'historien de l'avenir pleurera bien des pièces justificatives.

Le Hasard, ce dieu des gens chanceux, verra diminuer le nombre de ses coups... J'en veux citer un entre mille.

Un opulent banquier d'aujourd'hui, qui n'était à l'époque de la guerre d'Orient qu'un coulissier obscur, aspirant assesseur, se rendant un samedi à sa campagne, près de Saint-Cloud, résolut de dormir l'esprit tranquille.

Il voulut *se liquider*, c'est-à-dire vendre toutes les valeurs de Bourse dont il était acheteur à terme, afin d'éviter les conséquences d'une baisse fort probable avec les événements qui pouvaient se succéder.

Il écrivit conséquemment à son agent de change de *nettoyer* sa position.

Et donna la lettre à Marguerite, sa bonne, pour qu'elle eût à la jeter le soir même à la poste.

Puis il passa non-seulement le dimanche, mais même les premiers jours de la semaine loin de Paris, à planter des pois de senteurs et des épinards... sans voisins, querelles ou journaux.

Le mercredi un ami du boulevard de Gand vint le voir et lui apprit une nouvelle importante.

L'empereur Nicolas était mort, et la Bourse avait monté comme la Loire un jour d'inondation.

« Misérable que je suis, dit l'amateur des champs, si je n'avais pas liquidé, je gagnais un million. »

Marguerite, la servante, qui ôtait la nappe, eut un tic nerveux et laissa tomber un plat....

« Faites donc attention, maladroite, lui cria son maître.... Oui, mon cher, si je n'avais pas eu la lâcheté de craindre les événements, j'étais riche d'un seul coup.

— Et vous avez vendu?

— Oui, j'ai écrit samedi à mon agent de change: voilà une lettre qui me coûte 50 000 livres de rentes, au bas mot. »

La bonne fit un deuxième mouvement... et cassa une seconde assiette.

« Tu as donc pris pour cuisinière la veuve Jocrisse? murmura l'ami.

— Monsieur! dit la bonne en se jetant aux genoux de son maître, pardonnez-moi ma faute.

— Les deux assiettes que tu viens de casser?

— Non; pis que cela.

— Quoi donc?

— Samedi, j'ai rencontré mon cousin Bridou, qui est tambour au 2e régiment de la garde.

— Ah! tu as des intelligences dans l'armée?

— C'est pour le *bon motif*, monsieur; mais il est jaloux et il ne sait pas lire.... C'est ce qui a fait mon malheur.... Il avait bu un coup.... quand il a trouvé votre lettre dans mon tablier... il l'a prise... croyant que j'écrivais à un bon ami.

— Et où est-elle, cette lettre?

— Il doit l'avoir encore, à moins qu'il ne l'ait mise à la poste.... »

Le boursier ne fit qu'un bond de sa villa à la caserne.

Il trouva le tambour Bridou, détenu à la salle de police, pour être rentré deux jours auparavant au quartier dans un état complet d'ivresse.

« Votre lettre? répondit le tapin aux questions du boursier, je me suis fait lire l'adresse, et quand j'ai su que c'était une lettre de Monsieur, je l'ai jetée dans la boîte, étant de service à la mairie.... »

Le spéculateur rentra désolé. En arrivant dans son logis, la bonne lui tendit un billet de Paris.

Il émanait de son agent de change et contenait ces quelques lignes:

Mon cher client, vous êtes un malin d'avoir osé tout

garder.... Vous avez assurément des renseignements en haut lieu sur les faits qui se passent, sans quoi vous m'auriez expédié un ordre de vente. La Fortune, qui aime ceux qui sont braves, vous a rendu riche en quarante-huit heures; — vous me devez au moins, avec les droits de courtage, un conseil d'ami : faut-il toujours garder ou faut-il vendre?

« Mais cet animal de tambour a donc encore la lettre... vociféra l'amateur de villégiature... il me la faut... il est important qu'elle n'arrive pas même tardivement... avec sa date compromettante. »

Et notre homme ému, haletant, s'en fut trouver le colonel du régiment auquel appartenait le soupirant de Marguerite, afin que ce bon sujet lui fût confié pendant une heure.

Ils allèrent, du consentement de ce chef militaire, tous deux à la mairie.

« Te rappelleras-tu bien où tu as mis la lettre?

— Dans la boîte.

— Trouveras-tu bien la boîte?

— Parbleu! le vent du soir m'avait un moment dégrisé.... la voilà.

— Oh! bonheur! » vociféra le joueur à la hausse.

Le tambour avait jeté son ordre de vendre.... dans le Tronc des Pauvres.

« Monsieur le maire, dit notre homme de bourse à l'administrateur de la commune de Saint-Cloud, j'ai fait une erreur, j'ai jeté une lettre dans ce tronc.... au lieu du billet de mille francs que voici. »

L'officier ministériel rendit le pli précieux si philanthropiquement réclamé.

Si notre joueur avait écrit à son agent de change, au bureau télégraphique de Saint-Cloud, une dépêche manuscrite.... il ne serait pas millionnaire aujourd'hui.... le dieu Hasard eût été impuissant comme un roi constitutionnel....



J'ai pour voisin un facteur de la poste aux lettres, trottant menu douze heures par jour, à la pluie, à la neige, à la bise, à la canicule, pour 1200 francs par an, mais aimant son métier; il en entrevoit la fin, il en prévoit la décadence, il pleure, nouveau Jérémie, sur la ruine future de la Jérusalem épistolaire.

« Avant vingt ans, m'a-t-il dit, on écrira une lettre et on l'enverra *exceptionnellement* par nos

soins, comme on prend aujourd'hui une chaise de poste quand on craint les chemins de fer; nous serons alors des commissionnaires, nous ne serons plus des facteurs. Déjà on envoie des dépêches de Paris à Paris pour une invitation à dîner, pour un rendez-vous d'affaires. Le pain à cacheter va devenir une curiosité à l'égal des anciens liards....

— Ah! vous croyez comme moi, lui dis-je, à la suppression des lettres....

— Elles ont un vice, leur longueur; le télégraphe enseigne à être bref.... J'ai entendu raconter, quand j'étais attaché au bureau de l'administrateur général une anecdote qui le prouve; elle date de la première lettre expédiée par la Petite Poste.

— Dites-la-moi donc.

— Elle concerne celui-là même qui l'a inventée....

— Quoi! cet excellent M. Charles-Humbert Piarron de Chamousset, le maître des comptes?

— Précisément.... Il était, en même temps que créateur de la petite poste; philanthrope infatigable. Il dressait des plans de maisons de refuge, et allait soigner, en sa qualité de médecin fantaisiste, les malades dans toutes les directions.... Un jour il

lui prit envie de se marier; il trouva une fille charmante ; mais il eut le tort, pour utiliser son invention, de lui écrire ce qu'il eût pu lui dire en deux mots. La postérité a conservé son billet, qui portait ceci :

S'il est doux d'exister parce qu'on aime, il l'est presque autant de consacrer une partie de son existence à ceux qu'on plaint! Mon dessein, Mademoiselle, est de me retirer dans ma terre et d'y fonder un hôpital. Quelle sera ma joie lorsque mes vassaux vous verront partager ma charité, et vous loueront comme un ange descendu du ciel!

— La lettre arriva à son adresse?

— Oui, répondit le facteur; ce fut peut-être elle qui inaugura le service de cette petite poste parisienne fondée le 1er juin 1760. Mais la belle destinataire qui aimait les fêtes de la cour, les robes de lampas, les mouches aux joues et l'éventail aux doigts, ne se soucia pas de devenir infirmière à vingt ans. Elle eût peut-être été séduite par la parole du bon Chamousset, elle fut intimidée par son billet.... Comme le juste Enguerrand de Marigny qui inaugura la potence qu'il avait inventée, le créateur de la petite poste en fut la première victime.... Une dépêche laconique dans le style

d'aujourd'hui, ne l'eût peut-être point condamné au célibat.... »



J'écoutais mon facteur avec déférence et admiration, en songeant que dans ses mains étaient déposés les secrets de la population entière.

« Avec les dépêches en chiffres, lui dis-je, on ne craindra plus les indiscrétions.

— Elles n'existent plus, me répondit-il, les mystères du *cabinet noir* ont fait leur temps. Quant à nous, nous ne lisons les lettres que sur le visage de ceux qui les reçoivent; si la figure de la jeune fille se colore... c'est un amoureux qui écrit; si le visage de l'artiste se rembrunit, c'est un créancier qui réclame; si la physionomie de la mère s'attendrit, c'est un fils qui *donne de ses nouvelles*.... D'ailleurs, à quoi nous servirait de découvrir les mystères d'autrui? Vous ne connaissez donc pas la *Légende du facteur?*

— Pas le moins du monde.

— Elle se peut raconter en dix mots et est popu-

pulaire dans l'hôtel de la rue Jean-Jacques-Rousseau.... La voici au naturel :

« Un pauvre facteur, après avoir porté sa dernière lettre dans la plus lointaine banlieue, se laissa choir de fatigue une nuit... à côté du mur d'enceinte....

« Et se donna au diable.

« Le démon lui apparut et lui dit :

« — En échange de ton âme je te donnerai le pouvoir de Mlle Prudence et de tous les magnétiseurs qui l'ont précédée... tu liras le contenu des lettres que tu porteras... rien qu'à les toucher... sans jeter un coup d'œil dans leurs plis ni violer leur enveloppe... tu seras fort par le seul fait de la double vue. Relève-toi, marche : le monde t'appartiendra. »

« Et, en effet, le facteur, dès le lendemain, connut les mystères de chacun : le commerçant indélicat, la jeune fille inconséquente, l'épouse infidèle, l'arbitre prévaritateur, le domestique fripon....

« Sa tête se troubla quand elle fut en possession de ces mille et un secrets, comme le cerveau du vendangeur se trouble quand il se penche sur la cuve en ébullition.

« Il devint fou.... »

« Il fut agité par les fureurs d'Oreste et les terreurs de Macbeth réunies, il ne vit dans le monde que des traîtres et des méchants.

« Et son successeur porta, peu de temps après l'épreuve diabolique, une missive encadrée de noir qui annonçait la mort de l'imprudent.

« Ce qui prouve, ajouta mon facteur philosophe, qu'il y a du danger à tout savoir.... »



Je sais bien que la lettre est un moyen de communication d'une lenteur insupportable.

Les grands événements ont de tout temps nécessité les célérités les plus extraordinaires.

On n'écrivit pas une missive à Clytemnestre, demeurée à Argos, pour lui annoncer la prise de Troie: on alluma des feux depuis le mont Ida jusqu'aux monts Cythéron et Arachné.

Malgré cela, je regrette cette correspondance sur le vélin, ces plis ambrés, ce billet que la Rosine de Beaumarchais écrit à la dérobée et qui tache d'encre ses mains mutines....

La dépêche télégraphique, c'est le prosaïsme du

fait, la promptitude de l'éclair, le triomphe de la matière sur la fantaisie.

Avec la dépêche électrique, l'histoire suivante n'eût point eu lieu.



Un officier de cavalerie, riche, jeune et beau, allait épouser une veuve charmante, dont le premier mari avait été avare comme Harpagon, et jaloux comme Othello,

Quand, au moment de publier les bans, le défunt envoya une lettre menaçante et franche de port, signée et écrite de sa main....

Elle affirmait que si l'union avait lieu, il viendrait, lui trépassé... pourvu pourtant d'un convoi de première classe, tirer les mariés par les pieds.

Le militaire, qui s'était battu contre les Kabyles, n'avait pas peur des linceuls blancs qui ne sont, en définitive, que des burnous d'une coupe spéciale; il insista... et les bans furent publiés.

Alors arrivèrent tout à coup une, deux, trois lettres du Mort, toujours affranchies, toujours terrifiantes.

La veuve effrayée réunit sa maison et dit aux domestiques :

« Vous êtes d'anciens serviteurs, je vous aurais conservés si je m'étais remariée; mais du moment où je suis obligée, de par les menaces de mon premier époux, de rester veuve, je vous congédie, n'ayant plus besoin d'un pareil train de maison. »

Les laquais furent atterrés à cette déclaration que le malin officier avait provoquée à dessein.

Elle porta ses fruits.

Le lendemain le valet de chambre avoua qu'avant sa mort le défunt, mû par une jalousie d'outre-tombe, l'avait chargé d'une provision de lettres écrites à l'avance, l'obligeant à les envoyer, une par une, à sa femme si elle tentait jamais de se remarier....

« Aujourd'hui, fit le laquais, je ne me crois pas obligé de perdre ma place pour donner de l'ouvrage au facteur de la petite poste; mais Madame aurait dû se douter que ces lettres qui ne portent ni le timbre du Purgatoire ni celui du Paradis, ne venaient pas de Monsieur directement.... lui qui était aussi avare que jaloux.

— Pourquoi cela, Jasmin? fit sa maîtresse.

— Elles étaient *affranchies!* »

* * *

Les lettres ordinaires ne périront pas absolument.

Il y aura toujours dans un coin de parc quelque chêne creux où les amoureux établiront une illégale concurrence au monopole des postes.

Il existera toujours des correspondants loquaces qui ne pourront jamais avoir le temps de réduire ce qu'ils voudront énoncer dans les *vingt mots* de la dépêche économique.

Mais le fil électrique guidera la majorité du monde en activant les communications des hommes entre eux.

Quand Louis XI établit les deux cent trente courriers qui furent l'ère de la poste française, le prédicateur Maillard, qui avait médit de l'invention du monarque, s'écria :

« Il aura beau vouloir me jeter à la rivière, je serai encore plus tôt en paradis par eau que lui avec ses chevaux de poste. »

Les temps sont changés, car l'inventeur même

de la télégraphie autographique est un excellent prêtre italien, l'abbé Jean Caselli, qui croit avec raison honorer Dieu en tirant parti des ressources mystérieuses de la création.

Applaudissons donc à la dépêche devenue populaire, supprimant le pli cacheté maintenant trop lent dans sa marche.

Benjamin Constant disait dans un discours à la Chambre de 1827 :

« Supposez une société antérieure à l'invention du langage, et suppléant à ce moyen de communication facile et rapide par des moyens moins faciles et plus lents : la découverte du langage aurait produit dans cette société une explosion immense. »

La supposition de l'éminent défenseur de nos libertés va se réaliser.

La révolution dans les relations des pays, des gouvernements, des particuliers entre eux est imminente....

Le fil électrique va parler pour tout le monde, sans gestes, sans communication close, sans périphrases....

Les antipodes se feront leurs confidences à l'oreille au moment où le dernier écrivain en échoppe,

secrétaire des cuisinières sentimentales et des conscrits illettrés, sera exproprié pour cause.... d'*inutilité publique.*

Encore quelques années et on ne s'exprimera que par la voie du télégraphe.

J'ai jugé que c'était peut-être le moment de prononcer l'oraison fenèbre de la Lettre, ce genre délicat de la littérature française que Voltaire, Rousseau, Mme de Sévigné, et tant d'autres beaux esprits.... ont porté à un si haut degré d'élévation.



II

LA COMMUNE HEUREUSE.

Ce qui séduit le plus le Parisien, ce sont les voyageurs qui lui arrivent de tous les points du globe.... Il s'extasie à la robe des ambassadeurs chinois; il suit avec curiosité le burnous des fils d'Abd-el-Kader; il quête un sourire d'Emma, la reine sauvage, et, malgré la réputation douteuse que Méry a donnée aux Thugs, il ne fait pas mauvais accueil aux chefs indiens qui descendent au *Grand-Hôtel* avec des casse-têtes dans leurs malles et des plumes de catacois autour de leurs fronts....

Le proverbe ancien disait :

A beau mentir qui vient de loin.

Le mensonge n'est plus aussi facile depuis que

la Société de géographie examine et commente les titres du touriste de mérite, en lui offrant sa savante hospitalité.

*
* *

J'ai rencontré cette semaine un voyageur....

Il n'arrivait ni de l'Afrique septentrionale, ni des sources du Nil, ni du royaume des Patagons ; il arrivait de son village.... un coin de terre perdu dans les montagnes..., un de ces nombreux arrondissements par lesquels tout département se subdivise, que la Constitution de l'an III eut le tort de supprimer et que la Constitution de l'an VII a rétablis comme ils sont aujourd'hui.

On montrait mon inconnu au *Grand-Hôtel* d'une façon particulière, car il avait, d'après l'ancienne manière, fait toute sa route à pied!...

« Vous venez, lui dis-je, à Paris pour l'Exposition universelle, ou bien encore pour quelque congrès agricole, ou bien aussi pour solliciter quelque amélioration locale des ministres de l'intérieur ou de l'agriculture. »

Le bonhomme secoua la tête en signe de négation.

« Je cherche, répliqua-t-il, à remplacer la patrie que j'ai perdue.

— Vous n'êtes donc pas Français?

— Faites excuse.

— Et ne trouvez-vous pas que cette qualité en vaut bien une autre ?

— Hélas ! monsieur, fit mon voyageur avec un profond soupir, il y a cent patries dans une seule comme il y a de nombreux lobes dans le même cerveau, des veines multiples communiquant au même cœur, hélas !... j'avais trouvé une oasis....

— Aujourd'hui pourtant, répondis-je, la patrie se centralise. On vit de la vie commune à quelque point que l'on réside... grâce à la rapidité des chemins de fer. »

Mon homme poussa, à ces mots, une douloureuse interjection, leva les mains au plafond peint du Grand-Hôtel qui figurait en ce moment le ciel.... et s'écria :

« Les chemins de fer ! les wagons ! les rails ! les embranchements surtout... voilà la véritable cause de la vie errante à laquelle je suis condamné !... Avec le train express sont partis mon repos, mon bonheur, ma joie !... et ils n'ont pas pris de billet de retour.... »

Curieux à l'égal d'une soubrette de comédie ou d'un agent du service de sûreté, je résolus de savoir la véritable cause du chagrin de ce bon voyageur.

Il n'avait ni morgue, ni dissimulation, et il suffisait que j'exprimasse le désir de connaître sa légende pour qu'il m'ouvrît son âme à deux battants....

Il parla.... j'écrivis ce qu'il disait au fur et à mesure que les paroles tombaient de ses lèvres....

Et voici ce qu'il me conta :

*
* *

J'ai vécu longtemps dans un coin de la France où la Flore est splendide, le ciel italien, le sol protégé par de verdoyantes montagnes. Ce n'est pas sous des choux que l'on y trouve les enfants : c'est sous des roses, plus nombreuses que les produits du potager... dans ce pays prédestiné.

Je passai là un matin pour y boire un coup de vin avant de poursuivre ma route, et j'y suis resté trente ans.

« Quel fut, interrompis-je, l'aimant assez fort pour vous retenir ainsi ?

— Vous allez le savoir, répondit-il, si vous me laissez narrer sans m'arrêter. »

J'entrai donc un beau matin dans la commune de..., après avoir parcouru l'arrondissement tout entier.

C'était encore l'époque où l'on se montrait fort strict pour la régularité des passe-ports.

Les gendarmes jouaient aux boules, et en me voyant, ils ne se dérangèrent pas de leur partie.

« Voulez-vous voir mes papiers ? demandai-je.

— A quoi bon ? répondit le brigadier, qui visait les quilles avec religion....

— Si j'étais pourtant un crocheteur de serrures ?

— Il n'y a pas de serrures ici, répondit-il en poursuivant son jeu ; toutes les portes s'ouvrent en les poussant de la main....

— Si je voulais voler....

— La fortune de chacun est en biens-fonds, dit-il en abattant les quilles d'un bras vigoureux, et vous n'emporterez pas un champ dans votre poche.... Quant au vin, au pain, au laitage, au sarreau de grosse toile, au manteau de grosse laine... inutile de les voler... demandez-les à chacun de nous... on vous les donnera de grand cœur. »

Puis, il ramassa la boule qui avait été rouler au loin et recommença sa partie.

*
* *

La ville, tout petit chef-lieu d'arrondissement, était assez grande, et je fus fort surpris de n'y point voir de boutique de pharmacie, aux bocaux de liquides colorés, au serpent d'Hygie allongeant ses anneaux sur les contrevents.

« Il y eut, m'apprit un vieux du pays, avant le premier Empire, un apothicaire : mais le défaut de clients l'a obligé de nous quitter. Il a inventé un emplâtre et est allé l'appliquer à Paris, où il a fait fortune....

— Et pourquoi n'a-t-il pas réussi chez vous ?

— Parce que si nous étions malades, la pharmacie *modèle*.... qui appartient à tous.... la voilà. »

Et il me montra les champs et les bois où croissent les simples... ces plantes bien connues des moines guérisseurs et des bonnes femmes aux remèdes traditionnels... ces ressources principales de la pharmacopée moderne.

Je demandai à mon interlocuteur s'il existait un médecin dans la vicinité.

Il me montra une petite maison verte entourée de jasmins et de boutons d'or... à laquelle j'allai frapper.

Un gros père, réjoui, au visage rebondi, à la mine rabelaisienne, m'ouvrit, et voyant que j'étais étranger, il s'écria avec joie :

« Seriez-vous un vrai malade ?

— Peut-être... balbutiai-je... je suis un preneur de notes, étudiant les pays que je parcours... et j'ai quelque peu de fatigue... Depuis combien de temps habitez-vous cette commune ?

— Depuis vingt-cinq ans, répondit le médecin ; elle a voulu avoir un docteur comme le prince de Monaco voulut avoir une armée. Elle a assuré 400 fr. par an au fils d'Esculape qui s'établirait ici.... J'y suis venu et me voilà....

— Vous vous y trouvez bien, alors ?

— C'est une sinécure, les enfants arrivent au monde tout seuls... les veillards s'en vont sans s'en apercevoir... les hommes sont bruns et forts comme le bronze de Florence ; les femmes sont roses et fraîches comme des pommes d'api, il n'y a jamais un malade sérieux ; on guérit les brûlures

avec la pomme de terre râpée, les coupures avec la toile d'araignée et les meurtrissures.... avec le Temps.... J'ai demandé partout un vrai malade pour ne pas oublier mon métier ; je lui ai offert le couvert à ma table et des appointements.... Je n'en ai pas trouvé à cinq lieues à la ronde....

— Quel pays prédestiné!... m'écriai-je.

— Pas pour Hippocrate, assurément, répliqua-t-il. Ah çà, monsieur le voyageur, entrez sous cette charmille, que je vous fasse boire le vin du cru et que je vous présente à la femme que j'ai épousée ici... après quoi vous me direz la nature de votre indisposition. »

Et le Broussais champêtre me poussa doucement sous un bosquet... de lilas épanouis.

Il y avait là une belle dame qui lui envoya un sourire.

De beaux enfants escaladèrent ses genoux....

« Vous le voyez, me dit-il, si je n'ai pas trouvé la maladie, j'ai rencontré la paix conjugale, les joies paternelles.... Maintenant, dites-moi où est votre mal.

— Mon mal, docteur, répondis-je, c'est de n'avoir pas encore trouvé, comme vous, le chemin du vrai bonheur. »

Les habitants du bourg où je m'étais arrêté n'avaient pas des notions bien justes en matière politique... ils n'eussent pas fait de barricades pour réclamer le droit de voter.

Et le suffrage universel a dû les trouver peu préparés à son exercice.

La façon dont les vieillards répondaient aux questions des jeunes gens donnera une idée de leur naïveté charmante.

« Pourquoi, disait un enfant, le ruban de la croix d'honneur est-il écarlate ?

— Il est rougi, répondait l'ancien, avec le sang versé pour la patrie....

— Pourquoi ne voit-on, sur les pièces de monnaie d'or, d'argent ou de cuivre, que la moitié de la figure du Souverain?

— Pour apprendre aux bons esprits qu'ils ne doivent pas chercher à tout voir et à tout savoir....

— Pourquoi l'auréole du Christ n'est-elle pas, comme la couronne du roi.... collée contre sa tête?...

— Parce que la couronne d'épines qui la ceignit étroitement est plus splendide encore.... »

Le lendemain du jour où j'arrivai dans cette singulière localité était un dimanche.

Comme on dansait sous les verts ormeaux, une averse tomba....

« En prison ! s'écrièrent les cavaliers.

— En prison, » répétèrent les danseuses folâtres.

Surpris par cette lugubre exclamation, je suivis la foule juvénile qui s'arrêta devant la maison de détention.

« Eh ! geôlier ! s'écria le joyeux rassemblement, voici des gens qui t'arrivent. »

Et on ouvrit la porte, dépourvue de tous verrous.

On envahit le préau, qui offrait au quadrille un espace couvert.

Et l'innocent gigotement se continua jusqu'à ce que le soleil fût revenu dorer les abris de feuillage qui formaient la salle de bal favorite de l'été....

« Comment ! demandai-je, on laisse danser dans le préau ?

— Il n'y a jamais eu de prisonnier ici... pas de criminel !

— Pas un seul coup de couteau donné en colère ?

— Les habitants sont doux.

— Pas un amant jaloux ?

— Les femmes sont honnêtes.

— Pas un réfractaire au service militaire ?

— Les hommes sont braves.

— Pas un criminel de passage ?

— Les brigades de gendarmerie traversent la la ville sans s'arrêter.... Il y a bien un cachot pour enfermer les condamnés à mort.... il n'est pas inutile.... la bonne du maire y fait sécher le linge en hiver....

— Que fait donc le chef du parquet ?

— Il voit les crimes.... dans la *Gazette des Tribunaux*.

— Et le juge de paix du canton ?

— Il se dispute quelquefois avec sa femme, qui est Parisienne.... et ce sont les voisins du pays.... qui les remettent d'accord.... »



Je demandai alors si les filles étaient légères et provoquantes.

« Elles ne sont coquettes, me fut-il répondu, que dans dans la saison d'été ; pendant que la terre les pousse aux parures pittoresques, en leur offrant ses plus chatoyants produits, elles ont alors les cou-

ronnes de roses, les cerises en pendants d'oreilles, les graines écarlates du sorbier, contrefaçon du corail, en longs colliers.... Dans les années où les roses ont manqué, les filles sont moins belles.

— Et n'y a-t-il jamais de séduction, de pauvre créature trompée ?

— Jamais.... A Paris on se moque de la fille abandonnée, ici on stigmatise le séducteur.... Il s'est trouvé une seule fois parmi nous une Marguerite nouvelle, mise à mal par un Faust rustique.... On fit une layette à son enfant, on rendit le courage à cette âme dont la simplicité avait causé le malheur.... Le suborneur voulut se marier.... il ne trouva pas une fille qui consentît à accepter l'anneau d'or de ses mains.... Il revint aux pieds de celle qu'il avait lâchement délaissée.... elle le repoussa avec dédain....

— Et elle resta sans mari ?

— Non ; un brave garcon l'épousa, et la traditionnelle feuille d'oranger fut cueillie aux arbustes odorants, comme si la fiancée avait eu droit à la couronne virginale....

— Elle porta donc indûment cet emblème d'innocence ?

— Non, ce fut son petit enfant adopté par le mari, et qui se tenait à l'autel en robe blanche.... souriant entre les deux époux.... »

*
* *

Lorsque, le primier jour de mon séjour, je voulus me coucher, je demandai à l'aubergiste une chandelle.

« Une chandelle ! me fut-il répondu.... il faudra que nous allions en emprunter une chez le cabaretier.... qui est au bout du pays.

— Vous n'en avez donc pas ici?

— Jamais !

— Pourquoi donc?

— Parce que nous prenons notre lumière du ciel.... Le soleil levant nous appelle.... le soleil couchant nous invite au repos.

— Et le cabaret?

— Les gens du pays n'y vont guère ; chacun a son vin chez soi.... »

Ces bonnes gens avaient supprimé la veillée ; ils reposaient à la fois l'âme et le corps quand venaient les ténèbres.... C'est là, peut-être, une des causes de

la douceur de leurs mœurs et de la docilité de leurs caractères....

*
* *

J'ai vécu trente ans dans ce pays bienheureux, qui n'envoyait pas un coupable aux assises, pas un indiscipliné aux conseils de guerre, pas un plaideur aux avocats du chef-lieu de département.

Le sous-préfet, jeune homme de haute naissance, avait autant de calme que Mme Deshoulières, en conduisant son troupeau administratif, et pouvait dire comme elle :

Petits moutons, que vous êtes heureux,
Vous paissez dans ces champs, sans soucis, sans alarmes,
Aussitôt aimés qu'amoureux....

Il passait les deux tiers de son temps dans la capitale, et l'arrondissement n'en allait pas plus mal.

*
* *

Les épidémies faisaient le grand tour pour ne pas atteindre cette terre fortunée ;

Il n'existait pas de pauvres dans le pays, car les vieillards et les infirmes étaient adoptés par la commune,

Et je ne crois pas que le diable lui-même y ait jamais fait de bonnes affaires.

J'en parlai un jour avec le vénérable curé :

« Mes paroissiens sont si bons, si purs, fit-il, que je puis confesser, la veille de Pâques, toute la commune en une heure de temps.

— Ne vous est-il jamais arrivé d'avoir à catéchiser un coupable?

— Une seule fois, me dit l'abbé ; un vigneron, ancien troupier revenu tout nouvellement dans ses foyers..., ayant trop bu, se prit à blasphémer et à faire scandale en proférant force jurons qu'il avait appris dans les camps. Il était si ivre et si désireux d'esclandre qu'il vint jusqu'à mon presbytère, dont il cassa un carreau. Nous n'avons pas facilement de vitrier dans ce pays. Le lendemain je remplaçai le verre fracturé par un carreau de papier blanc sur lequel j'écrivis en lettres assez grosses pour être lues de tout le monde :

TU NE JURERAS PAS LE NOM DE DIEU EN VAIN.

« A la vue de l'inscription, ajouta le prêtre,

personne ne proféra plus de paroles blasphématoires.... »

J'admirai l'excellent ecclésiastique qui faisait ainsi servir un accident d'ivrogne.... à l'éducation morale de ses ouailles.

*
* *

Mon narrateur s'arrêta en ce moment; il soupira amèrement et ajouta :

« Je viens de quitter cette contrée fortunée, vestige dernier de l'âge d'or, où l'hygiène était respectée, où l'esprit n'altérait pas la foi, où l'on se trouvait en harmonie avec toutes les prescriptions politiques.... en n'apprenant que les dix commandements de Dieu....

— Pourquoi l'avez-vous quittée ?

— Par la tyrannie de la vapeur envahissante, du wagon prompt comme l'oiseau.... La candeur, la naïveté, l'ignorance du mal n'ont pas résisté à l'ouverture d'une voie d'embranchement.... Les filles ne se parent plus de fleurs, elles les vendent à Paris ; les indigènes ont fait venir des serrures depuis que des étrangers se sont établis dans la con-

trée, attirés par les avantages d'une traction rapide.... Le maire rêve la décoration; les gendarmes sont de piquet à la station.... on parle d'éclairer le bourg au gaz.... et comme on a introduit dans la localité des journaux en nombre.... le bon curé songe peut-être à faire demander à l'avance, au bénéfice de ses ouailles.... des indulgences à Rome....

— L'introduction des chemins de fer, ai-je répondu au lamentateur, ne fera qu'enrichir votre pays, sans qu'il soit tant à craindre de le corrompre. La civilisation actuelle a triplé les bénéfices du paysan, le prince a à cœur les intérêts de l'agriculture, le conte arabe du melon est devenu une vérité.

— Je ne le connais pas, fit mon étranger.

— Écoutez donc à votre tour. »

*
* *

Le sultan Masud, selon l'habitude des rois de l'Orient, alla à la chasse avec une partie de son armée. Il errait seul, lorsqu'il rencontra un paysan assis sous un arbre, qui s'arrachait les cheveux en poussant des cris de désespoir. Le sultan s'a-

vança vers lui et lui demanda pourquoi il pleurait.

« Seigneur, répondit le paysan, j'avais un unique melon, que je soignais avec la plus grande sollicitude; et voilà qu'un officier du sultan est venu me l'enlever. »

En ce moment, le sultan appela un des domestiques en disant :

« J'ai grande envie de manger des melons; si tu peux m'en procurer, je te les payerai cher. »

Le domestique parcourut toutes les tentes de l'armée jusqu'à ce qu'il trouva l'homme du melon.

« Ta fortune est faite, lui dit-il, si tu veux porter ce fruit à l'empereur. L'envie lui a pris de manger des melons; mais l'on ne peut en trouver dans tout le camp, et si tu donnes le tien, tu peux t'attendre à une belle récompense. »

L'officier courut vite avec son melon chez le sultan, et le lui présenta.

« Mets une chaîne au cou de ce voleur, dit le sultan en s'adressant au paysan; emmène-le, il est ton esclave; vends-le, ou fais de lui ce que bon te semblera. »

Le paysan remercia le sultan, et emmena le voleur par la chaîne. Aussitôt qu'ils se furent sous-

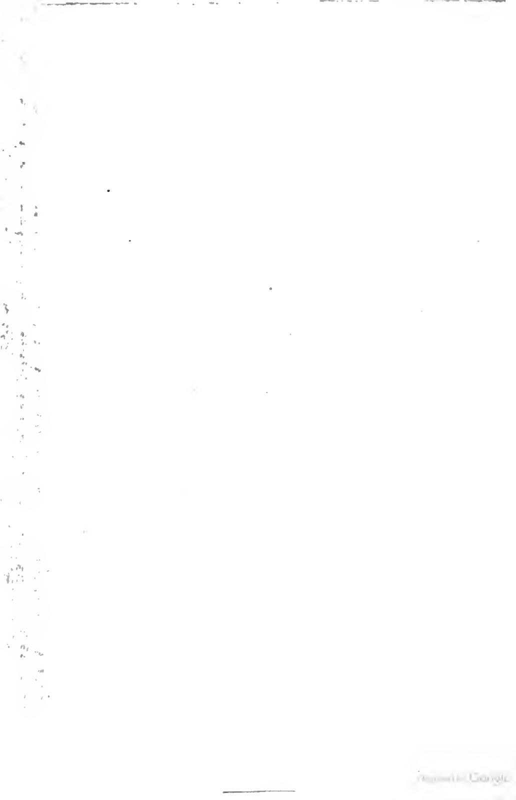
traits aux yeux du sultan, l'officier commença à traiter de sa liberté avec son maître; il lui offrit 500 sequins. Le pauvre homme fut ébloui de tant d'argent, et, sans hésitation, il accepta la rançon, qui lui parut très-convenable et bien au-dessus de la valeur de son melon. Il lâcha l'officier, et retourna joyeux avec son argent chez l'empereur, pour lui rendre compte de son bon marché.

« Tu t'es contenté de trop peu, » lui dit le sultan.

* * *

Les grandes villes, ajoutai-je en terminant le conte, ont la générosité du souverain arabe.... les cités font la fortune des villages....

« C'est fort bien, soupira mon voyageur. Je vois le bénéfice plus grand, les relations avec la capitale plus intimes, les châteaux et les palais s'établissant bientôt près des chaumières.... Mais ce ne sont plus les mœurs patriarcales, la douce quiétude de la Commune Heureuse !... »



III

UN MENDIANT.

Le quinze août dernier Paris était animé par des hôtes uniquement visibles dans les grands anniversaires.

Les bateleurs tenaient le haut du pavé, les dentistes en plein vent occupaient l'emplacement des anciennes barrières comme cabinets de consultation.

Et une légion de chanteurs et d'instrumentistes en tous genres jetait aux échos de la grande ville ses discordantes clameurs.

Il m'a été dit que c'était là un usage traditionnel.

A chaque grande fête, la préfecture de police tolère ces débauches lyriques, parce qu'elles im-

priment à la physionomie de la cité un surcroît d'animation.

L'autorité ferme les yeux sur les licences des violons pleureurs et des orgues barbares.

Que ne ferme-t-elle en même temps nos oreilles !...



Ce qui m'a frappé le plus dans ce pittoresque laisser-aller du 15 août, ce n'est pas la harpe aux cordes relâchées, la clarinette jouée d'après la méthode des solistes des *Quinze-Vingts*, l'accordéon de louage, ou même le *contre-fa* des soprani de carrefours :

C'est une curiosité qui s'est présentée à moi tandis que les sergents de ville étaient occupés à faire ranger en queue phalanstérienne le public des spectacles gratis....

Cette bizarrerie, cette rareté, ce vestige des hommes et des temps d'autrefois,

C'était un Mendiant!



Je n'ai pas de préjugés contre l'homme qui demande : *Frappez*, a dit l'Écriture, *il vous sera ouvert.*

Je sais bien que rien n'a été plus tourmenté que les textes sacrés : *tradutore, traditore.*

Je sais aussi que des bandits italiens ont voulu voir dans cette phrase évangélique l'apologie de l'effraction, l'excuse du vol à main armée :

Mais mon Mendiant n'avait point ces prétentions de casuiste.

Il était là, devant moi, sans revolver et sans bâton, l'œil suppliant et la main allongée, avec des attitudes qui eussent excité l'envie d'un modèle faisant profession de poser pour les saint Jérôme en extase.



Je regardai avec intérêt ce libre penseur, qui profitait de la fête pour braver la jurisprudence établie.

Je ne le rebutai point !...

L'homme qui mendie est un flatteur... il nous croit solvables en bonté, en charité, en qualités

humaines, puisque, sans avis préalable ni référence, il tire une traite non acceptée sur notre cœur....

Sa manifestation, bien que dictée par un intérêt personnel, n'en est pas moins un compliment, une sorte d'hommage rendu à nos sentiments secrets.

Nous sommes donc, avant toute ouverture de crédit à son profit, ses obligés.

Je contemplai conséquemment mon solliciteur avec une bienveillance marquée.

Et en vertu de ce proverbe des gens de Bourse, qui affirme *l'intelligence du capital*, les gros sous qui garnissaient ma poche sautèrent, à sa vue, ni plus ni moins que des soldats prévoyant un changement de garnison....



Si un agent de la force publique avait aperçu mon pauvre tendant la main vers moi, il l'eût appréhendé au corps (l'unique valeur qu'il possédait, peut-être), de par la loi du 5 juillet 1808 qui défend la mendicité dans toute l'étendue de l'empire français.

Et en ertu de l'article 474 du Code pénal, la jus-

tice l'eût frappé de trois à six mois d'emprisonnemement.

Ce qui est d'ailleurs moins dur que les lois anciennes régissant le grand art de *faire la manche*.

Le roi Jean condamnait les mendiants au fouet et au pilori.

Le roi Henri les envoyait aux galères.

Au moyen âge, les Anglais faisaient mieux, ils les tuaient, ce qui constituait un excellent moyen d'éviter le délit de récidive.



Les dépôts, les lieux de refuge, les associations philanthropiques, ont fait disparaître de nos cités ces solliciteurs d'aumônes, si nombreux autrefois....

Il n'y a même guère que les quatre mendiants de nos desserts, qui rappellent les quatre ordres quêteurs, les Jacobins, les Franciscains, les Augustins et les Carmes.

Encore ces bons pères capucins, qui tendaient la besace en tous lieux, ne mendient plus, il y a beau jour.

Et si quelque petit-fils de Sterne cherchait le cou-

vent du moine piteux et quémandeur qu'il rencontra dans son *Voyage sentimental,* il trouverait les bons Pères ses successeurs, fabriquant des liqueurs à 6 francs la bouteille, et envoyant, sous la forme du *denier de saint Pierre,* des millions au Pape.



Or, mon mendiant était là, devant moi, dans l'attitude la plus humble, tendant et retirant sa main tour à tour. Je croyais qu'il allait me dire, selon la formule obligée, en exécutant d'une voix chevrotante un trille désolé :

« Ayez pitié d'un malheureux qui n'a pas mangé depuis trois jours !... »

Il n'en fit rien, il demeura dans sa position de solliciteur, bouche close et regard fixe....

« Que vous manque-t-il, lui demandai-je en voyant que son linge était décent, son habit sans franges, son gilet sans déchirures et ses souliers sans trous.

— Monsieur, me répondit-il avec une amertume non équivoque, il me manque le *strict superflu....* »

Nous marchions tous deux durant ce court colloque.

Je m'arrêtai, interdit à cette confession.

Ce n'était pas un mendiant vulgaire, un indigent trivial, un obscur nécessiteux à envoyer au dépôt de Saint-Denis ou à la maison de refuge de Villers-Cotterets, que j'avais devant moi.

C'était un novateur en matière de nécessités absolues.

Je lui montrai un des bancs du boulevard ; il tira de sa poche un mouchoir blanc, le passa sur la pierre pour en enlever la poussière, afin de ne point souiller ses hardes,

Et s'assit auprès de moi.

* * *

« Si vous êtes malheureux, lui dis-je, ne trouveriez-vous pas des ressources dans le travail ? Vous avez à peine la cinquantaine et vous ne paraissez pas malade.

— Je me porte comme le pont Neuf depuis sa restauration, me répondit-il ; c'est ce qui contribue à mon malheur. Il ne suffit pas, en effet, de

gagner cent sous par jour pour vivre, quand on professe certains principes philosophiques. Vous reconnaissez, sans doute, monsieur, la liberté de conscience, et vous la respectez dans chacun et dans tous.

— Assurément, m'écriai-je.

— Eh bien ! continua-t-il, le monde se divise simplement, au physique, en aquilins et en camards ; au moral, en disciples de Zénon et en disciples d'Épicure. Les uns sont stoïciens et soumis aux privations de la vie, les autres aiment le plaisir et chantent la vertu sur un lit de fleurs. Or, monsieur, je suis épicurien comme on est légitimiste, bonapartiste ou républicain. Il me manque des roses pour faire congrûment mon salut..., et comme je ne vais pas les arrachant aux buissons des squares publics ou aux églantiers du voisin, je les demande à la philanthropie intelligente.

— Vous m'étonnez, m'écriai-je.

— Il n'y a rien de bien surprenant à cela, reprit mon pauvre. Tout a marché depuis cinquante ans en perfection et en raffinement, l'État a logé les indigents auxquels il manquait le pain et l'abri, il a bien fait. Les sociétés coopératives, les sociétés de secours mutuels, les colonies agricoles étein-

dront petit à petit le paupérisme absolu. C'est au mieux... Mais avec l'accroissement du luxe, l'extension des coutumes somptuaires, s'il se trouve encore au coin d'une rue un mendiant comme moi, ce ne sera plus un petit sou, ce sera un billet de banque qu'on lui placera dans la main... pour satisfaire à ses nouveaux besoins.

— Et par quelle raison?

— Par la raison que le progrès a excité chez les hommes de nouvelles convoitises avec de nouveaux appétits.... Comment me contenterais-je d'une soupe claire et d'un morceau de fromage sur mon crouton quand un ami du peuple, Émile de Girardin, m'enseigne dans son journal démocratique, au moyen d'*un menu par jour*, que je dois manger au risque d'être un barbare, l'*alose à la sauce Périgord* et le *chapon à la Cambacérès*. Comment traverserai-je les distances qu'offre le nouveau Paris, si je n'ai pas des véhicules à ma disposition?

— Vous possédez les omnibus.

— Ils sont toujours complets... comme mon malheur. En ce siècle où les femmes ne portent plus de bonnets, où les enfants sont habillés en zouaves de la garde ou en troubadours de pendule, comment ferai-je pour vêtir convenablement ma famille?

Comment me logerai-je pour moins de trois cents écus par ans, si je ne veux pas dormir à la banlieue à la façon des gabelous?...

— Il y a du vrai, balbutiai-je.

— Remarquez, monsieur, qu'il est d'autres besoins impérieux, absolus, qui constituent le superflu nécessaire. On répand le goût des arts ; on prêche dans tous les feuilletons de journaux l'adoucissement des mœurs, la civilisation des multitudes par le théâtre.

— Eh bien?

— Eh bien! si je suis gagné par ces logiques raisonnements, si je veux m'adoucir et me civiliser personnellement... aller applaudir les jambes de Fiocre à l'Opéra et les vers de Molière au Théâtre-Français, je resterai à la porte faute du prix de ma place, et pourtant le livre saint l'a dit : « Ce n'est pas seulement le pain de froment, c'est aussi le pain de l'esprit qui est nécessaire à l'homme. »



Tandis qu'il parlait, je regardais mon nécessiteux, dont le teint s'allumait comme une aurore.

Il tira un porte-cigares de sa poche.

« En usez-vous ? me demanda-t-il.

— Pas en ce moment.

— Moi, reprit-il, je fume comme un incendie ! voici des brevas qui ont cette qualité aromatique du vrai tabac havanais que les Anglais appellent *flavour*, je n'en peux pas fumer d'autres, j'ai le sentiment de l'exquis, il me faudrait en musique, la Patti ; en cuisine, le café Anglais ; en boisson, le Clos-Vougeot... Mais je me contente du strict superflu, dont les coutumes du temps m'ont inculqué l'habitude.... Si vous voulez, mon cher monsieur, me faire la charité, vous m'obligerez infiniment. »

Et, en achevant ces mots, il tira de son cigare, avec une élégante désinvolture, de capricieuses bouffées...



Paul-Louis Courier nous apprend que le premier vilain qui, pressentant les futurs Droits de l'Homme, tint tête à son seigneur, fut pendu.

Ce qui prouve, ajoute-t-il, qu'il ne faut pas devancer son siècle.

Mon mendiant courait grand risque d'être au moins incarcéré pour vouloir aller plus vite que le nôtre....

Pourtant, devant le tribunal de police correctionnelle, son avocat pourrait faire valoir d'excellentes raisons.

La loi punit, avec la mendicité, la paresse, le vagabondage, l'étalage malséant de maladies feintes ou réelles.

Mon solliciteur n'était pas un fainéant, il gagnait son écu de cinq francs par jour.

Mon indigent n'était pas un vagabond, il avait *ses meubles* et un domicile fixe.

Mon interlocuteur n'était pas non plus un ladre, un lépreux, un galeux incurable, car il possédait le teint clair et la mine réjouie.

Il ne menaçait pas de faire scandale par une syncope subite, un dramatique évanouissement en cas de refus d'assistance.

C'était la fleur du champ qu'il demandait, et non plus le froment.

*
* *

Je sais bien que le pauvre véritable a des immunités :

Logeant en *garni*, il n'est pas soumis au service de la garde nationale;

Il ne paye ni l'impôt personnel ni celui des portes et fenêtres ;

Il a le pavé de la rue, le gaz du réverbère, le jardin de la place publique sans bourse délier ;

N'ayant aucune propriété à acheter ou à vendre, il échappe à tout droit d'enregistrement;

Et il n'a qu'à boire son vin à la barrière pour échapper aux droits réunis.

Mais voici qu'il se manifeste une seconde indigence, non satisfaite d'être à l'abri des premiers besoins de la vie.

Si mon mendiant faisait école, on entendrait autour de soi :

« Faites la charité à un pauvre diable qui n'a pas encore vu *l'Africaine*.

— Venez en aide à une femme infortunée qui a un besoin absolu d'un chapeau Paméla, le sien n'étant plus à la mode du jour.

— Secourez, bonnes âmes, un décavé qui ne peut plus parier pour *Gladiateur* aux courses prochaines. »

Ce sont évidemment là des plaintes occasionnées par de sérieuses privations :

Le défaut du superflu devenu nécessaire.

*
* *

Je faisais à part moi ces réflexions, mais je n'eus garde d'en souffler mot à mon quêteur d'assistance.

Je cherchai au contraire à le faire revenir sur son système.

« Il y a plus malheureux que vous, lui dis-je. Ceux qui travaillent la terre, par exemple.

— Ils n'ont jamais vu plus loin que leurs sillons....

— Et Job sur son fumier?

— Job n'est pas à plaindre.... Job serait aujourd'hui à la tête d'un capital sérieux.... le fumier est un engrais....

— Et l'action de tendre la main à autrui ne vous répugne-t-elle pas extraordinairement ? continuai-je, cherchant à réveiller sa dignité.

— Monsieur, me dit dédaigneusement mon nécessiteux, en me montrant sa dextre couverte de

peau de chevreau, je croyais que vous vous en étiez aperçu... *je porte des gants.* »



J'avais décidément à faire à un mendiant homme du monde, à quelque dévoreur de petit héritage, dont le prompt engloutissement n'avait laissé à son dissipateur qu'un avant-goût des plaisirs parisiens.

Je voulus l'admonester encore.

« La soif du superflu, lui dis-je, amène les déceptions et la satiété ; les grands dîners tuent l'estomac, l'abus du spectacle fait dormir au second acte de toute pièce, le vin généreux, pris fréquemment, amène la gravelle, et les chœurs des théâtres impériaux chantent faux à l'occasion. On vient de supprimer les poules aux courses et d'interdire le baccarat dans les cercles. On trouve de la soie fort propre dans les magasins à 3 fr. 75 le mètre, et les omnibus à vapeur placeront demain la locomotion à la portée de toutes les bourses. D'ailleurs, ne méprisez pas trop la Pauvreté ; elle n'est point une déesse sans mérite. On lui élevait des autels à Ga-

dara ; on la représentait alors comme la mère des arts et de l'industrie, lisez plutôt Aristophane...

— Un diffamateur.

— Et Théocrite.

— Un faiseur de bucoliques. Voyons, monsieur, comment voulez-vous que je croie à la pauvreté, que je fasse *un bail de trois, six, neuf*, pour le grenier de Jenny l'ouvrière, et que j'enchante, en me contentant de peu, tous les philanthropes, depuis Franklin jusqu'au baron Taylor quand le luxe étincelle autour de moi. — Les huîtres, qu'on vendait dans ma jeunesse trois sous la douzaine, coûteront bientôt trois sous la pièce. La joie à la Vadé, la joie bachique, cet opium du pauvre, est devenue impossible. Où trouver le *vin à quatre sous*, s'il vous plaît ? Le Gaulois boit de la bière plus coûteuse que le Pomard ; l'antique cabaret a disparu avec le coucou, les montagnes russes et les anciennes barrières, et le comptoir du marchand de vin fait chaque jour place à des cafés dont les lambris rivalisent avec les murs des Tuileries, de Windsor ou de l'Alhambra.

— Ce n'est pas une raison pour demander l'aumône, repris-je, affectant un ton de moraliste. »

Mon *tenant* se redressa à ces mots.

« L'aumône, dit-il, est une insulte à la société; quand elle appelle des liards et des centimes, elle fait alors la critique vivante de l'organisation des hommes ; elle trahit la misère générale et dénonce l'incurie des gouvernants. Dieu merci ! nous n'en sommes pas là ; les pauvres absolus s'effacent comme les procureurs; c'est une race qui s'éteindra.... Mais la demande d'une petite part des jouissances de ce monde faite à son semblable, sans larmes, sans exhibition de plaies, sans colère en cas de refus, sans récrimination contre le gouvernement, sans haine contre le genre humain.... Ceci n'est plus une aumône demandée, ce n'est plus un affamé qui sollicite le triste privilége de partager les miettes de Lazare, c'est un passant qui réclame un bout de table au banquet des élus....

— On empêchera, interrompis-je, cette façon de solliciter la charité d'autrui sur la voie publique.

— On n'empêchera jamais quelqu'un désireux de placer son argent en hypothèque sur le Paradis au moyen de la bienfaisance, de faire valoir ses fonds.... En Silésie, monsieur, on prit, il y a dix ans, une singulière mesure pour abolir la mendicité, on frappait pénalement non pas celui qui demandait, mais *celui qui donnait* ; on infligeait une amende de

trois thalers à quiconque obtempérait aux suppliques d'un mendiant.

— Eh bien, demandai-je, qu'en résultait-il?

— Il en est résulté que ce fut celui qui donnait qui se cacha. — Voilà tout. — Vous connaissez trop la nature humaine pour ne pas deviner ce qui résulta du décret. On donna deux fois plus.... La charité se mit à grandir sous l'ombrage des feuilles du fruit défendu... Voyons, monsieur, maintenant que j'ai exercé mes poumons à vous faire comprendre ce progrès de l'intercession envers autrui, serez-vous insensible à la compassion. C'est aujourd'hui fête publique ; les familles de province promènent déjà dans nos rues de monstrueux antipodes en matière d'élégance et de modes à la Benoiton, vous verrez des chapeaux qui n'ont pas pris l'air depuis le sacre de Charles X, des habits à la *Robin des bois*, des cheveux coiffés à la *girafe*. Il y aura tout à l'heure une cohue indigne d'un homme de goût.... Le mieux, pour un délicat, est de fuir les pétards, les taches d'huile des illuminations et le feu d'artifice... je voudrais bien aller avec ma femme du côté de Saint-Gratien, manger une truite, au bord du lac; mais ma bourse est étique comme les finances italiennes. Ne viendrez-vous pas à mon aide?.. »

Et se levant, il reprit l'air piteux qu'il avait adopté en m'abordant.

Il me tendit la main en inclinant la tête de côté pour ajouter au pathétique de sa pantomime.

Il fit si bien, qu'un sergent de ville saisit le geste de l'autre côté du boulevard, et s'élança vers nous pour voir ce qui se passait. L'agent de l'autorité arriva comme je déposais mon offrande dans la paume du solliciteur.



Il allait verbaliser, saisir le délinquant au collet, l'entraîner au poste le plus voisin.

Il n'en fit rien, car je donnai un louis d'or à mon interlocuteur comme pour inaugurer sa nouvelle façon d'intercéder.

Devant les reflets fauves de la pièce d'or, le brave agent de la force publique s'arrêta net....

Ce n'était plus pour lui une aumône, c'était une transaction....

Ce n'était plus un gueux qui implorait la pitié, cela ressemblait à un homme qui recevait son dû.

Mon mendiant, sans se préoccuper de l'homme de

police, prit le napoléon, en regarda calmement le millésime, me salua sans servilité, et partit dans la direction du chemin de fer.

« Ces gens de lettres, murmura le sergent de ville en me reconnaissant, pas d'ordre !... pas de tenue !... Ça rencontre des créanciers à chaque pas. »



IV

LE GRAND VIZIR GIAFFAR.

J'ai souvent relu avec intérêt, dans les *Mille et une Nuits*, les promenades nocturnes de ce grand seigneur musulman qui déposait volontiers le sabre étincelant de pierreries et la robe de pourpre pour revêtir le costume d'un faquir, d'un derviche ou d'un simple vendeur de dattes.

Il parcourait en ce modeste équipage les rues de Bagdad, visitant les mosquées, les caravansérails, les marchés et jusqu'aux plus humbles cabanes de pêcheurs, s'assurant par lui-même si la justice était bien rendue et la sécurité des habitants au grand complet.

*
* *

Le vizir qui se déguisait de la sorte pour surprendre les secrets de la cité assoupie n'était pas un roturier d'origine.

Celui qui teignait ses sourcils et chaussait des sandales grossières pour n'être pas reconnu et pouvoir interroger les bruits de la nuit, depuis les jardins du Sérail jusqu'aux rives mystérieuses du Tigre, descendait, s'il vous plaît, de la puissante famille des Barmecides, les Montmorency de l'Orient.

Il fut longtemps le compagnon, le fonctionnaire préféré du calife Haroun-al-Raschid, qui ne jura durant dix-sept ans que par sa barbe... et Giaffar !



Puis, un beau jour, le magnanime Commandeur des Croyants se mit à prendre en grippe ce bon Giaffar, si zélé, si clairvoyant, et que les gravures des contes arabes nous montrent splendide de mâle assurance et d'aristocratique beauté.

Il le fit empaler sous le simple prétexte qu'il l'avait surpris regardant la sultane Abassa, sa sœur, avec des yeux d'amoureux et non des yeux d'Argus....

Mais comme tout Français jouit du droit d'exprimer son opinion sur un homme d'État.... surtout lorsqu'il est mort depuis mille et soixante-six ans.... je penche à croire que le doux calife s'était lassé de la perspicacité prétentieuse de ce fonctionnaire, qui se vantait de connaître, minute par minute, les faits et gestes de son souverain.

On a beau être le maître du pays du Soleil, on n'aime pas à avoir incessamment . .à ses talons.... deux ombres au lieu d'une....

*
* *

Giaffar avait du bon, je le prouverai avant la fin de ce récit, mais il avait aussi des naïvetés d'actionnaire.

Je m'étais longtemps imaginé, séduit par la magie des légendes d'Orient, que ce dignitaire était le prototype des fonctionnaires de la police.

Je le croyais un homme supérieur en le voyant le corps courbé dans le vide, l'œil ouvert, l'oreille tendue, se confondant avec les grisailles de la brume, dépenser sa diplomatie personnelle à n'être

pas accosté par un hadgi, ou flairé par un chien de garde....

Je me suis aperçu assez vite de mon erreur.

Le plus modeste sergent de ville, caché dans son caban, est plus habile à interroger de cette façon la cité ronflante.... que le célèbre magistrat arabe.

Et ce n'est plus aujourd'hui qu'on surprendrait un haut fonctionnaire, allant faire le guet en personne, comme un *watchman*, pour voir si les portes des boutiquiers sont bien closes, ou si quelque ivrogne, dissident de Mahomet, en ce qui touche l'horreur du vin, n'a pas pris la *belle étoile* pour enseigne de son gîte.

*
* *

Promeneur et philosophe par vocation, j'aime à tout voir.... à respectueuse distance.

J'ai voulu avoir l'honneur de contempler le vizir Giaffar de ces temps-ci.

On me l'a montré, non à l'imitation du chef turc, sous le vêtement d'un marchand de Mossoul, cherchant à deviner sans y pouvoir parvenir pourquoi la belle Amine avait sa blanche poitrine couverte de meurtrissures;

Mais entrant en habit noir, la rosette écarlate à la boutonnière, dans sa loge à l'Opéra.

C'est un homme du meilleur monde, à la physionomie aimable, à l'abord gracieux.

Il avait, ce soir-là, comme tous les soirs que fait le soleil en se couchant, la charge de deux millions de corps endormis dans Paris, sans compter les âmes dont la fonction dans le sommeil n'est pas encore clairement définie par les rationalistes....

Et cela ne l'a point empêché de prêter à l'exécution de *l'Africaine* l'attention due à un chef-d'œuvre — et d'applaudir Laure et Mlle Marie Sass aux bons endroits....



Le Giaffar de Bagdad, malgré ses prétentions à la science d'Œdipe, était un ignorant, en comparaison du grand vizir de notre époque.

Il vivait dans le siècle de Charlemagne, alors que le grand art de surveiller son semblable n'avait pas atteint la perfection actuelle; les douze pairs dont Bénédict Masson vient d'achever les portraits gigantesques sur les murs de l'Hôtel des Invalides

avaient d'autres Sarrasins à fouetter que d'écouter d'où venait le vent.

Eginhard, le secrétaire et le gendre du monarque, écrivait en pur latin, ni plus ni moins que M. Patin, mais il eût été fort empêché de rédiger un bon rapport de police dans le style des Capitulaires.

Le belliqueux Rolland lui-même aurait fait sauver tous les malfaiteurs dont on eût voulu suivre la piste.... rien qu'en sonnant son cor d'ivoire....



Si les âges écoulés pouvaient se retrouver comme on retrouve à la Préfecture de police les objets perdus sur la voie publique, si le Giaffar d'aujourd'hui pouvait rencontrer celui de l'an 840, il lui dirait infailliblement :

« Vous vous donniez bien de la peine, mon cher collègue, pour des choses fort élémentaires. — Quand votre justiciable Ali Cogia confia à un voisin, en partant pour un pèlerinage à la Mecque, un vase d'olives au fond duquel étaient cachées mille pièces d'or, et que pendant son absence, qui dura sept ans, le dépositaire infidèle vola l'or qu'il rem-

plaça par d'autres olives, vous n'avez pas su prouver le crime. — Il a fallu que ce fût un enfant qui vous apprît que les olives se pourrissent après trois années, et que celles qui remplaçaient les sequins disparus étaient toutes fraîches.... Le plus jeune de mes officiers de paix aurait réussi dans cette enquête.... et en tirant un simple carton d'un répertoire semblable au mien, vous eussiez appris, en moins de temps qu'il n'en faut pour vider un sablier, que le marchand devait avoir abusé du dépôt, parce qu'il avait déjà été condamné pour faux poids et tromperie sur la marchandise vendue. »



Tout savoir! voilà le prodigieux privilége de cet homme unique parmi les hommes de ce siècle, que je me permets de comparer, en toute civilité, au Giaffar asiatique.

Le Diable Boiteux, un lutin de la vieille école, avait besoin d'enlever la toiture des maisons pour connaître ce qui se passait dans les logis d'alors.

Il n'est resté estimé que par les maîtres couvreurs, aux ancêtres desquels il dut fournir quelque ouvrage.

Mais en notre ère d'observations rapides, de prescience physiologique, de communications instantanées, il n'est pas besoin de déplacer la moindre ardoise, de soulever la plus petite brique pour surprendre ce qu'il importe de découvrir.

Ce n'est que dans la chambre des Doges qu'on se promenait à travers les lambris.

La France n'a pas de ces raffinements inutiles.

On a jeté dix mille maisons à bas pour les embellissements de Paris.... on n'a point trouvé une seule paire d'oreilles.... dans ses vieux murs....



Le grand vizir Giaffar de Paris sait donc tout, mais le plus souvent de la façon la plus naturelle.

Ici, je me sépare quelque peu des grands larmoyeurs contemporains, des Jérémies qui voient un espion à tout bout de champ.

Je crois que les révélations arrivent à l'autorité le plus bénignement du monde.

Si je prends un passe-port, on sait où je vais....

Si l'on me nomme membre de la Légion d'honneur, la chancellerie, qui m'envoie le dragon porteur du brevet, a mon adresse;

Si je me fais domestique, par besoin ou humilité, l'autorité signe mon livret;

Si je veux écrire un livre, le préfet a le premier exemplaire;

Si je joue quotidiennement à la Bourse, son commissaire spécial saura si j'ai gagné ou perdu;

S'il me plaît de faire la guerre aux perdrix dans la saison consacrée à Saint-Hubert, c'est ce grand surveilleur qui me délivrera mon port d'armes;

Si je secoue mon tapis par la fenêtre, c'est lui qui me traduira au tribunal de simple police;

Si je fais jouer chez moi le baccarat, plus dangereux que le hoca, dénoncé par la Reynie à Colbert comme un jeu condamné par deux papes, pour peu que je prélève une dîme pour le flambeau, il me fera condamner comme tenant un tripot;

Si, faute de domicile, il me surprend à l'état de noctambule errant, il me connaîtra d'autant mieux qu'il se chargera de mon lot;

Il appréciera même mon caractère, mon humeur,

mes tendances et mes mœurs si je lance contrairement aux règlements d'ordre et de sûreté publics, des baisers aux demoiselles qui n'en chôment guère, — et des sifflets aux comédiens qui n'en demandent pas....



On s'est beaucoup récrié, en tout temps, sur la mystérieuse action de la police et sur la rouerie des agents ténébreux qu'elle emploie en dehors de ses auxiliaires avoués.

Je ne parle pas de la police politique; la publication du *Livre noir* de la Restauration montre combien étaient ingénus ces mouchards, que Laffitte, Manuel, le Mamelouck Roustan, les fils du maréchal Ney, Crémieux et Béranger mettaient sans façon à la porte.

En restant dans le domaine de la police générale, je trouve que la tâche est devenue d'une bonhomie extrême.

Nous sommes déjà tous, tant que nous sommes, numérotés par le recensement.

Ceux d'entre nous qui ont qualité pour s'occuper

des affaires de l'État sont couchés tout au long sur la liste électorale.

Si je suis *propriétaire*, j'indique ma fortune foncière par l'acquittement de l'impôt spécial.

Si je ne suis qu'un simple *locataire*, les taxes personnelle et d s portes et fenêtres révèlent l'importance de mon logement.

Je dévoile la profession que j'exerce en acquittant le montant de ma patente.

Je dis mon âge au sergent-major de la garde nationale.

Je ne fais pas mystère de mon goût pour le bordeaux ou le bourgogne, en payant les droits d'entrée du vin que je demande au vigneron.

Il n'y a pas jusqu'à mon chien, dont l'impôt révèle par son taux si je suis berger comme Daphnis ou chasseur comme Endymion.



Les dames sont peut-être moins assujetties à des révélations administratives.

Mais elles sont naturellement loquaces ; il n'est pas besoin d'employer la torture pour les faire parler.

On connaît l'impromptu de Blanchard de la Musse à des dames qui racontaient les scandales de la ville et de la cour :

Un peu de charité, mesdames, ce n'est guère.
Pourquoi toujours médire ainsi?
— Ne pas médire!... ah! c'est joli!...
Vous voulez donc nous faire taire?...

L'esprit de la médisance n'est pas éteint : chez les femmes les mieux classées, on n'a qu'à écouter pour être édifié.

Quant aux filles galantes, qui furent de tous les temps, et que le *Journal de police* du sieur Marais connaissait déjà quand il révélait l'intimité

Du duc de Lauzun avec Mlle Audinot,

Du duc de Duras avec Mme Vestris,

Du marquis de Genlis avec la Duthé,

Du prince d'Hénin avec Mlle Arnould,

Du prince de Conti avec Mme Mathéus,

Il ne fut jamais nécessaire de les exciter à l'indiscrétion.

Elles sont loquaces de leur naturel.

« Comment, demandait-on dans un dîner à un commissaire de police de M. Gabriel Delessert, ces belles filles sont-elles si indiscrètes?

— Elles ont, répondit le commissaire, un abbé

qui leur fait faire sans peine leur confession générale, c'est un Champenois plus fort que les jésuites.... en matière de révélations à obtenir.... Si vous voulez le voir, on ira le chercher. »

Et sur un signe, le garçon du restaurant apporta le provocateur aux confidences.

C'était une bouteille d'aï mousseux....

« Messieurs, dit le commissaire, voilà le grand opérateur de miracles qui délie les langues et ouvre les consciences.... c'est l'ABBE MOËT.... »

*
* *

Le grand vizir Giaffar de notre temps a d'ailleurs à sa disposition ce qu'on appelle les *sommiers judiciaires*, où les gens qui ont subi la moindre comme la plus grave condamnation restent étendus....

Le misérable flétri pour avoir frappé ou volé autrui et le candide disciple de Nemrod poursuivi pour délit de chasse sont là, chacun dans sa case.

Un préfet de police, M. Vivien, avait compté, il y a déjà plusieurs années, 800 000 noms in-

scrits. A son époque, il était très-difficile de trouver immédiatement un renseignement dans ce fatras.

Les nombreux et volumineux dossiers embrassaient un emplacement immense, plus vaste encore que les archives secrètes de la Banque où sont conservées les notes confidentielles sur la solvabilité des commerçants.

Ce fut, dit-on, le teneur de livres d'un journal quotidien qui inventa la simplification des recherches par l'application du système qu'il employait pour ses abonnés.

Il remplaça les dossiers par des cartes.

Chaque carte porte les noms et les notes applicables à chaque individu.

Les cartes sont placées alphabétiquement dans des caisses.

Toutes les fois qu'un nom nouveau vient s'ajouter au répertoire, on lui fait une carte nouvelle, on le place à la lettre voulue, de façon que la nomenclature des indications est sans cesse au complet.

Et jusqu'à présent quarante caisses ont suffi à classer sans encombrement et sans possibilité d'erreur les renseignements judiciaires.

Le grand vizir d'Haroun-al-Raschid n'a pas

eu la pensée de réunir d'une façon aussi claire les sentences rendues par les agas et les cadis de son empire.

*
* *

Notre préfet peut donc tout savoir.... sans se fatiguer même autant que le Solitaire du vicomte d'Arlincourt....

La nature physique de chaque homme n'est-elle pas, d'ailleurs, une éternelle révélatrice?...

On reconnaît l'homme d'études à son dos voûté, le forgeron à la vigueur de son bras, le travailleur du labeur manuel à ses mains calleuses, le tailleur à la roideur de ses jambes longtemps croisées, l'ouvrière à ses doigts piqués par l'aiguille, la mère à son corps penché d'un côté par l'action de porter son enfant, l'ancien soldat à son pas, et l'acteur à son geste.

Le peuple, ce grand observateur, a le coup d'œil sûr en pareille matière.

« Que fais-tu donc, me disait en 1848 un ouvrier, mon voisin de club.... tu n'as donc pas d'état.... que tes mains sont petites et blanches....

— Fais excuse, citoyen, lui répondis-je alors, seulement je suis comme les clowns du Cirque Olympique.... dans mon travail, c'est surtout la tête qui porte.... »

*
* *

Un autre préfet de police, le comte Beugnot, prétendait innocemment que *la police était une huile qu'on mettait dans les ressorts administratifs pour les empêcher de faire du bruit.*

Le comte Beugnot se donnait bien de la peine pour produire la sourdine dans l'orchestre gouvernemental.

Dans un pays comme le nôtre, où notre voisin sait combien nous mettons d'œufs dans notre omelette, il n'est nullement besoin de marcher sur la plante des pieds.

Le dernier *tombeau des secrets* a été exproprié avec les bicoques des écrivains publics de l'ancienne halle.

En dehors de ce cortége d'espions de tous rangs dont les traditions nous ont incessamment entourés, les révélations s'en vont toutes seules à

l'hôtel de la rue de Jérusalem comme s'y rendaient jadis les pèlerins de la Terre-Sainte quand les monarques de France habitaient le Palais de Justice.

Les lettres ne manquent pas, elles ne sont pas brûlées sans être lues, depuis que la lettre annonçant à l'avance le crime de Fieschi demeura non décachetée parce qu'un secrétaire particulier avait hâte d'aller voir la revue du roi.

*
* *

On a beaucoup crié contre la police, depuis Cicéron qui lui défendait de violer la demeure d'un citoyen, jusqu'à Benjamin Constant qui l'accusait de former les serviteurs à trahir leurs maîtres.

Je ne me joindrai pas aux polémistes qui ont imité, sans les faire oublier, ces athlètes de la Liberté.

Mon but n'est ni de l'attaquer ni de la défendre,

Mais de démontrer tout d'abord qu'elle est, neuf fois sur dix, au courant de ce qu'elle veut savoir par les canaux les plus naturels et les plus avouables, sans avoir même besoin de cette Bouche de Fer

dans laquelle, à Venise, le Conseil des Dix recevait les délations.

Et si le Giaffar de nos jours trouvait chez Zobéide les trois calenders borgnes qui intriguèrent tant son confrère de Bagdad, il n'aurait pas besoin de leur faire conter leurs aventures pour savoir comment ils étaient devenus.... si semblables aux cyclopes....



Je n'ai point à souhaiter au fonctionnaire chargé de *veiller* sur nous, dans tous les sens du mot, le Savoir. Il le possède....

Je n'ai pas non plus à lui reprocher l'indiscrétion.

M. de la Reynie, amusant Lous XV et ses favorites, est une exception.

C'est à peine s'il se trouve tous les cinquante ans un employé comme Canler, qui dépasse un peu la permission de ne rien dire.

A côté de cela, on voit le mutisme de Caussidière, qui s'improvise magistrat et se constitue le loyal esclave de ses devoirs.

On voit aussi, dans une autre sphère, M. le baron

Pasquier anéantir les dossiers des royalistes compromis durant le premier Empire et ne conservant la liste des noms que pour Louis XVIII.

Il garda fidèlement les secrets de la rue de Jérusalem quand il changea plus tard l'épée des successeurs des lieutenants criminels pour la simarre de grand chancelier de France....

Un jour, dans un salon, comme on jouait aux jeux innocents, le baron Pasquier, devenu duc, fut condamné à une pénitence....

Une spirituelle dame, qui faisait de l'opposition au gouvernement de préférence aux ouvrages de crochet et de plumetis... voulut embarrasser l'ancien dignitaire de la police.

Elle lui demanda l'*épitaphe... d'une mouche.*

On crut qu'il prendrait le mot dans sa signification inquisitoriale.

M. Pasquier improvisa la pièce suivante, à laquelle Buffon, son prédécesseur à l'Académie française, n'aurait rien eu à reprendre :

Ci-gît une petite mouche
Qui pompait le suc d'un jasmin.
Quand tout à coup un écolier farouche,
En voulant la saisir, l'étouffa dans sa main.
Les moucherons, ses fils, murmurent à la ronde
Le récit douloureux d'un si cruel trépas....

Et toutes les mouches du monde
Déplorent le néant.... des jasmins d'ici-bas....

*
* *

Je ne veux donc pas attaquer l'institution de la police.

Je veux, au contraire, après avoir prouvé sa force naturelle, le degré de discrétion qui lui est commandé, étendre sa mission de façon à désarmer ses plus farouches détracteurs.

Chaque fonctionnaire, même quand les lieutenants de police se montraient les plus complaisants envers les grands, a doté Paris d'institutions utiles.

La Reynie ôta aux valets et aux gens de mauvaise vie l'épée que chacun portait alors à volonté.

D'Argenson nous donna la liberté de la voie publique.

Taschereau de Baudry inaugura le système des passe-ports.

De Sartines allait en personne constater les crimes et découvrait les assassins.

Lenoir fonda le Mont-de-Piété.

Tous les hauts fonctionnaires régissant la police depuis soixante ans ont apporté leur part à l'embellissement et à la salubrité de Paris, celui-ci les trottoirs, celui-là les plantations d'arbres, un troisième l'éclairage au gaz, passé aujourd'hui dans les attributions de M. Haussmann, bien que ce soit un préfet de police qui inventa les premiers réverbères....

La capitale est propre comme une cuisine flamande, coquette comme un salon du quartier Bréda.

Le préfet de la Seine se charge de l'embellir, et apporte chaque année de nouveaux bijoux de marbre, de bronze et de granit à la vieille Lutèce, qui met, par le blanchissage obligatoire des murs, la poudre de riz sur ses maisons, comme une duègne cachant son âge....

*
* *

L'heure est venue ou le Giaffar moderne doit imiter le Giaffar ancien, dans l'unique attribution qui avait de la valeur....

Le vizir du calife Haroun-al-Raschid cherchait dans l'ombre non-seulement les *méchants*, mais aussi les *bons*.

Il n'avait pas uniquement en main la clef de la potence, il avait aussi l'or et les pierres précieuses, la robe brodée de perles et les couronnes de fleurs.

Je voudrais que le Giaffar moderne fît prendre à ses agents la lanterne de Diogène, afin qu'après avoir trouvé le meurtrier, le faussaire, le voleur, le banqueroutier, l'impudique et l'escroc.... ils pussent de temps en temps trouver *un homme*....

Que les mille employés, visibles ou invisibles selon qu'il leur prête ou leur retire l'anneau de Gygès administratif, signalent à son attention non plus absolument les coupables d'attentats contre les personnes et les propriétés, mais aussi ceux dont la vertu cachée n'empêche pas la misère, dont le talent inconnu demeure en ce pays une lettre morte, dont la sublime abnégation mérite l'estime publique et la protection du Souverain.

Rien n'empêche le chasseur de vipères de cueillir sous l'herbe épaisse où le reptile se cache la fleur pure et sans tache qui s'épanouit dans la solitude.

Comprendrait-on un hardi plongeur qui, descendant par profession au fond de la mer, en rapporterait uniquement les monstres difformes, les hybrides étrangetés, les hideux parasites qui s'y cachent.... en négligeant de prendre sur sa route les coraux vermeils et les perles irisées ?

Si j'avais l'honneur de posséder le secret de ce grand Paris, si je savais sur le bout de mon doigt toutes les vilenies, toutes les fautes, tous les vices, toutes les sottises de cette capitale, j'en voudrais également connaître les valeurs improductives, les grands talents dans l'ombre, les grands dévouements modestes, les grands cœurs dévoués, les grandes âmes méconnues.

Les Sociétés d'encouragement au Bien sont excellentes, mais ont-elles bien une loupe assez forte pour découvrir la misère réelle, la vertu sans alliage ?

Les cent mille dames patronesses des bonnes œuvres sont charmantes dans leurs robes de sœurs de charité, garnie des Chantilly... mais dans tous les cas, si elles peuvent trouver le grabat du malheureux, elles n'ont pas mission pour récompenser le juste.

Il y a bien l'Académie qui décerne des prix de vertu.

Mais l'orgueil littéraire peut-il tenir lieu de clairvoyance ?

Junon a mis les cent yeux d'Argus sur les plumes du paon.... il n'y voit pas mieux pour cela....

*
* *

Cette découverte incessante de la vertu et de la pauvreté dignes, les agents du magistrat de police la feront quand ils voudront, sans grande fatigue supplémentaire.

L'opinion publique désigne aussi bien le bon que le méchant.

Et pour des yeux exercés il est plus facile de découvrir un diamant aux scintillantes facettes, fût-il gros comme un grain de blé.... qu'un bloc de houille aux ténébreuses couleurs....

*
* *

Le jour où le Giaffar du dix-neuvième siècle se fera ainsi le protecteur de la perfection, comme il est l'antagoniste-né du crime, la Police sera aussi populaire qu'elle fut abhorrée.

Il ne sera plus un simple échenilleur.... il sera un jardinier sérieux, aimé des plantes, qu'il saura placer en bon soleil.

On lit souvent dans les journaux :

« La police vient de mettre la main sur un malfaiteur de la pire espèce, et qui a commis plusieurs crimes depuis sa sortie du bagne. Il a été écroué au dépôt de la Préfecture. »

On lira alors, comme contre-partie consolante de ces tristes constatations :

« La police vient de découvrir un jeune ouvrier sculpteur sur bois qui, âgé à peine de dix-huit ans, et sans avoir appris le dessin, produit déjà des œuvres remarquables. Il nourrit toute sa famille, mangeant en cachette du pain et buvant de l'eau pour subvenir aux besoins d'autrui. Le commissaire de police a dressé procès-verbal et M. le préfet de police a été instruit de ce fait si flatteur pour l'humanité. »

Ce progrès s'accomplira, je l'espère, puisque *vigilat ut quiescant* est la devise des lieutenants criminels et de leurs successeurs.

Il n'est d'ailleurs pas besoin d'inquisitions, de visites domiciliaires, de mandats de perquisition pour voir le Juste à son foyer.

A l'imitation du sage, honoré des anciens, sa maison est de verre....

C'est peut-être pour cela qu'elle s'est brisée si souvent !...

V

L'ENSEIGNEMENT OBLIGATOIRE.

A S. Exc. M. Duruy, ministre de l'Instruction publique.

Monsieur,

Deux opinions bien tranchées ont longtemps divisé le monde, au point de vue philosophique de l'enseignement.

Les uns ont prétendu qu'il était nécessaire d'instruire l'homme.

Les autres ont soutenu qu'il était plus favorable à son bonheur de le laisser dans une douce ignorance.

Le bon Dieu lui-même me paraît avoir été du dernier avis, quand il interdit à Adam l'Arbre de la Science.

Le Serpent, dans ses conclusions séduisantes, me semble, au contraire, s'être rapproché de la rhétorique persuasive de vos proviseurs, quand il dit aux premiers humains qu'avec le savoir ils deviendraient quelque peu semblables au Créateur....

Je crois, toutefois, qu'il serait possible, même devant un grand-maître de l'Université, de plaider la cause de la primitive Ignorance.

Elle s'appela longtemps *pureté* chez la femme ; elle se nomma souvent *naïveté* chez l'homme.

Elle fut donnée par le Très-Haut comme un ineffable bienfait.

Elle nous épargne encore bien des angoisses en nous laissant ignorer deux points capitaux que vos plus éminents professeurs n'ont pu décider, à savoir : quel était notre état antérieurement à notre naissance, et quelle est l'heure fatale fixée pour notre mort ?...

* * *

Je me demande, en ce qui touche l'instruction actuelle de l'homme, ce qu'il serait advenu, mon-

sieur le Ministre, si Adam n'eût pas succombé à ce désir de tout savoir.... que vous encouragez si libéralement en notre dix-neuvième siècle.

Supposez un instant avec moi que le Serpent ait perdu sa cause comme un avocat, d'autant plus endormant qu'il remontait plus haut que le déluge.

L'hypothèse n'a rien d'invraisemblable, puisque le bonhomme Adam s'était assoupi, en juge convaincu, dès l'exorde de la diabolique plaidoirie.

Supposez que maître Satan n'eût point eu l'*oreille du tribunal*, cette adorable oreille rose de maman Ève, au lobe gracieusement ourlé comme un coquillage nacré de la mer.

On ne touchait pas plus à l'arbre du bien et du mal qu'à un Lotus du Jardin d'acclimatation.

Les premiers vivants restaient immortels, selon le primitif désir de leur céleste maître.

Le genre humain ne s'en serait pas moins multiplié, car je prends la poétique légende du Paradis Perdu à la lettre, et non dans l'acception grivoise des voltairiens....

Nous serions des milliards de milliards sur la Terre, ignorants de la mort, de la société des sépultures et des oraisons funèbres.

La grande inondation dans laquelle Noé sauva les échantillons du monde ancien.... n'aurait pas eu lieu.

Et nous vivrions tous, libres, joyeux, éternels, sous ce ciel de la Genèse qui seul n'a point changé.



La science spéciale, à laquelle vous vous êtes plus particulièrement adonné, monsieur le Ministre, l'Histoire, n'eût point alors eu besoin d'annalistes.

On n'eût point recherché le document écrit, possédant impérissable le document vivant.

A quoi eussent servi les notes rédigées sur tel ou tel point de la vie des peuples, devant les héros de chaque âge, demeurés des témoins constants, immortels, à l'image de leur créateur ?

On eût demandé à Moïse le législateur les renseignements sur l'antique tribu de Lévi ; à Aaron, son frère aîné, des notes sur l'*éphod*, ce splendide habit des pontifes sacrificateurs qu'il portait, composé d'or, d'hyacinthe, de pourpre et de fin lin re-

tors, sans oublier les deux agrafes, grosses pierres précieuses, qui reproduisaient gravés les noms des douze tribus ; on eût demandé directement à Joseph, fils de Jacob, des documents sur les mœurs de l'ancienne Égypte, à Jules César lui-même, des révélations pour l'histoire sortie récemment d'une plume auguste, — Mme de Renneville, cette historienne de la Mode moderne, eût pris ses notes sur les péplums, les tuniques, les chapeaux Louis XV, qui forment le costume hybride des dames de nos jours, à Cléopâtre, à Lesbie, et à Mme de Pompadour.

Nous eussions été nous désaltérer aux sources mêmes du fait.

Et le seul inconvénient que j'eusse vu à cet état de choses devenu imposible, c'est d'être privé de vos éminents travaux historiques.... et de vos lumineux résumés.

*
* *

Je ne veux pas froisser la susceptibilité légitime d'un savant tel que vous, monsieur le Ministre; la *civilité puérile et honnête* étant une des rares

sciences que je crois posséder.... mais je dois le déclarer en toute sincérité.

C'est le désir de tout apprendre qui a perdu le genre humain.

Avec le péché originel est née la mort.

Sans le pommier de l'Érudition absolue, nous pourrions consulter Confucius, Lycurgue, Socrate, Platon, Tite Live, parlant à leurs personnes.

Tandis que nous ne possédons que leurs tombes rangées les unes contre les autres dans nos bibliothèques, comme les reliques des martyrs dans les catacombes de Rome, tombes qui nous apparaissent sous la forme de *livres*....

Mais où sont heureusement conservés les trésors de leurs grands esprits, de leurs âmes vaillantes....

*
* *

Depuis la faute du premier homme, les humains avides de savoir et ne pouvant rien inventer en dehors de la nature, se sont mis à analyser la planète qu'ils habitent.

Les plus timides ont été ceux qui se sont con-

tentés d'amplifier les éléments naturels pour obtenir des effets inattendus.

Il est bien question aujourd'hui d'étudier le pommier de l'Éden!.... on le grefferait plutôt sur un autre arbre, fût-ce le Figuier Maudit, pour obtenir un phénomène.

Les plus osés ont été, dans l'athéisme de la science matérialiste, jusqu'à critiquer l'œuvre du céleste ouvrier, de par des raisonnements de géologues ou d'anatomistes prime-sautiers,

A ce point que si le bon Dieu envoyait l'homme, tel qu'il l'a fait, à l'Exposition universelle de 1867, il n'aurait peut-être pas la grande médaille d'or..., *spéciale à la céleste industrie....* qui nous est restée commune.... et qui nous a communiqué avec le péché.... le *vice originel.*

Suivons donc le cours des idées, la mode du temps.

L'ignorance, qui fut possible dans l'âge d'or, deviendrait un péril en ces jours d'émancipation des esprits.

La misère fuit tôt ou tard devant le mérite, quel qu'il soit.

Profitons de la vieille histoire du petit montagnard qui jouait de la cornemuse.

Il fut arrêté dans la montagne par un loup affamé.

L'enfant, pour se préserver de ses dents cruelles, lui jeta d'abord la viande emportée pour son repas du matin.

Le vorace s'arrêta pour la dévorer; mais il l'avala si vite, qu'il eut bientôt rejoint le petit musicien.

Celui-ci lui jeta alors son pain.

La bête l'engloutit d'une bouchée et se représenta menaçant, le poil hérissé, l'œil en feu....

Le juvénile voyageur n'avait plus rien à lui offrir.... Il allait être dévoré, quand il lui vint une inspiration suprême.

Il lui joua un air de cornemuse!...

Le loup, qui n'est pas mélomane, car il n'a jamais pris un abonnement aux Concerts du Conservatoire, s'enfuit consterné à ces accords inattendus....

« Hélas! soupira l'enfant, que n'ai-je deviné plus tôt le prestige de l'art.... j'aurais encore mon déjeûner.... »

*
* *

Vous le voyez, monsieur le Ministre, cette soif du savoir ne provient ni de votre science, ni de mon ineptie; elle nous vient d'un ancêtre.

Devant la Misère, ce loup dévorant des sociétés civilisées, ayons donc tous un air de cornemuse à jouer à l'occasion....

*
* *

Puisque j'en suis, monsieur le Ministre, aux bonnes vieilles anecdotes qui divertissaient jadis les derniers salons où survivait encore la Conversation, laissez-moi vous rappeler ces deux collégiens, latinistes de premier ordre, qui chassaient durant leurs vacances.

Au détour d'un buisson ils aperçurent un congrès de moineaux.

« *Adsunt !* » exclama l'un d'eux à leur vue.

A ce cri classique, les oiseaux s'envolèrent avant qu'on eût pu les coucher en joue.

« Maladroit ! s'écria l'autre, es-tu assez niais !... voilà que tu les avertis.

— Qui se serait imaginé, balbutia le bruyant camarade, qu'ils comprissent le latin !... »

Tous les bons pères de famille qui font pâlir leurs fils sur la langue de Cicéron ont la crédulité de cet enfant.

Pourtant, vous le savez, monsieur, on ne parle latin ni aux oiseaux ni aux hommes.

Le discours latin prononcé chaque année au concours général n'amuse pas les élèves et humilie souvent les grands parents qui n'y comprennent goutte, et si Rabelais venait en 1866, comme il vint en 1550, chez quelque chancelier Duprat de notre époque, parler latin à son suisse, grec à son valet de chambre et hébreu à son intendant, il courrait grand'chance de n'être pas mieux compris....

En arrivant au Ministère de l'Instruction publique, vous avez judicieusement senti que tout l'avenir intellectuel de la jeunesse ne reposait pas uniquement sur l'étude des langues mortes.

Vous avez sagement élargi le cercle des connaissances pratiques de la vie.

Nous vous devrons l'*Enseignement secondaire spécial* qui, touchant d'en bas à l'école primaire, d'en haut à l'enseignement des lycées, deviendra, comme vous l'avez dit dans votre Rapport à l'Empereur, du 26 août 1865, l'*éducation des classes industrielles.*

* * *

En adressant aujourd'hui ces simples réflexions à Votre Excellence, je n'entends m'occuper ni de l'enseignement supérieur des lycées, ni de celui qui va trouver dans votre nouvelle école de Cluny une pépinière de professeurs habiles.

Je veux parler uniquement de l'école de tous, de l'école de la masse, de l'école primaire qui possède 39 000 démonstrateurs et des disciples par légions.

Si vous avez réellement charge d'âmes, c'est là que réside votre plus large part de responsabilité.

Nous avons eu avec Fénelon et Bossuet l'*École des Princes*, avec Machiavel et Talleyrand l'*École des Diplomates*.

Il doit sourire à votre généreux esprit, il peut importer à votre gloire de préparer par le perfectionnement de l'école primaire l'*École des Peuples*.

L'astronomie a enseigné aux bergers leur étoile.

L'heure est peut-être venue.... de songer aux agneaux.

*
* *

En ce temps de Suffrage Universel, alors que le garçon de bureau, qui remplit votre encrier, a le

droit de se dire votre égal, monsieur le Ministre, en droits civils et civiques, l'enseignement primaire est devenu insuffisant.

Quand les conseils généraux de vingt départements ont demandé qu'un électeur qui ne saurait pas lire et écrire fût écarté de l'urne du scrutin comme un juré illettré est récusé de droit, ils avaient raison dans le fond plutôt que dans la forme.

Plus d'un esprit intelligent n'a pu faire que la croix de Dieu, depuis les vaillants seigneurs d'autrefois jusqu'aux paysans madrés d'aujourd'hui.

Ce qu'il importe surtout d'établir chez le citoyen élevé à la dignité d'électeur, c'est la conscience de ses actes, la liberté de son jugement garantie par le discernement absolu.

Chaque enfant, en mettant ses pieds mignons sur cette terre d'épreuves, assume un triple caractère : il est *adepte, citoyen, homme.*

L'*adepte* né dans une religion est baptisé ou circoncis ; les agents de tous les cultes sont vigilants ; la piété veille d'ailleurs au foyer sous la forme de la mère attentive ; on fait joindre les deux mains au nouvel arrivant dès que ses bras deviennent souples....

La foi religieuse lui est enseignée à toutes les époques de sa vie.

Et si le premier mot qu'il prononce est *Maman* et non *Jehovah*, c'est qu'il apporte en ce monde, à l'imitation d'Adam et Ève, ses grands parents, cette ignorance absolue du passé et de l'avenir.... que j'ai constatée comme un bienfait divin.



Son éducation religieuse est parfaite. En est-il de même de son éducation politique ?

On lui enseigne, au foyer domestique, la lecture avec des lettres en chocolat tout d'abord ; pour lui faire prendre goût à l'étude, on lui permet d'en manger les signes représentatifs.

Puis l'école primaire lui apprend la lecture courante, l'écriture, les quatre règles, le système des poids et mesures.... et la musique !

Elle ne lui dit pas un mot de ses droits et devoirs de citoyen. Après quoi l'enfant, devenu homme, prend la bêche du laboureur ou l'outil de l'ouvrier.

Et il est couché, quand arrive l'âge, sur les listes électorales.

Croyez-vous qu'il comprenne toujours la langue politique qu'il est appelé à parler ?

On lui dit qu'il ne doit pas demander par pétition au Sénat des changements à la Constitution.... Mais il ne l'a jamais vue, cette Constitution qu'il doit respecter ; elle vaut pourtant bien la peine d'être connue.

Matériellement, elle doit être logée comme une grande dame, comme une reine, dans un palais, l'ancien hôtel Soubise, aux archives de l'Empire.

Sur la façade de son logis princier on voit deux statues de Robert le Lorrain, représentant sous la forme d'Hercule et de Pallas, la Force et la Sagesse.

Bautru, considérant un jour deux statues des mêmes personnages qui s'embrassaient, dit ironiquement à un ami :

« Elles se disent adieu pour ne plus se revoir. »

La Constitution française ne saurait être suspectée de semblables errements.

Les statues de son palais, imposantes comme son texte, n'ont pas ces défaillances familières.

*
* *

Le ieu où doit être déposée la Constitution est desservi, à l'imitation des temples consacrés aux Dieux, par des lettrés, membres de l'Institut, professeurs éminents, savants enthousiastes.

Elle est entourée de pièces précieuses dont la plupart, celles munies de sceaux d'or et d'argent, sont enfermées dans des armoires de fer comme des trésors ;

Elle a à ses côtés tous les registres depuis Philippe Auguste jusqu'à Charles IX, les traités de paix, les actes des rois de France depuis les Mérovingiens jusqu'à Louis XVI.

Ces manuscrits antiques, ces parchemins fameux marquent, comme autant de jalons, les dates de notre histoire nationale qui s'est révélée, compréhensible pour tous, sous votre plume consciencieuse.



Je comprends que la plupart des 36 millions de Français ne connaissent pas la Constitution dans son original. Il faut une permission.... de l'archiviste en chef.. . pour lui être présenté.

Mais nul ne devrait ignorer son texte, son esprit, son autorité....

La Constitution est le pacte solennel qui lie le Peuple et le Souverain, ces deux grands pouvoirs entre lesquels désormais il ne saurait y avoir d'éclipse produite par un météore étranger.

Eh bien ! le peuple des campagnes et de bien des petites villes n'en a jamais lu le texte.

Elle n'est point, comme les lois des peuples primitifs, gravée sur des tables de marbre à la façade des monuments publics, — et il n'ira pas la chercher dans les Codes ou dans le *Bulletin des Lois*.

*
* *

Le texte de cette Constitution est ignoré de beaucoup parmi nous.

Ce serait bien autre chose si nous parlions des *Immortels principes de* 89.

A ce nom, notre vieux sang jacobin s'enflamme, le souvenir de nos aïeux vainqueurs de la Bastille se dresse devant nous, il nous semble entendre dans le vent.... comme une ritournelle de la *Marseillaise*.

Je voyage dans Paris et ses environs.

Je vais demander, si cela vous agrée, à ce groupe de patriotes, accoudés dans un cabaret de banlieue, la nomenclature exacte des immortels principes qui ont prévalu avant toute effusion de sang.

Il est certain qu'aucun d'eux ne saura me la donner au grand complet.

Il faut absolument que Votre Excellence fasse enseigner par les instituteurs primaires à chaque enfant qui deviendra homme à quoi servent ces imposantes conquêtes de la civilisation sur la barbarie.

Vous serez, en ce faisant, conséquent avec vous-même.

Dès 1854, avant que vous songeassiez aux glorieux soucis du portefeuille de l'instruction publique, vous placiez en tête de votre *Petite Histoire de France* les lignes que voici :

« D'ordinaire on s'arrête, dans l'enseignement classique de notre histoire, à 1789 ; tout au plus les années qui suivent occupent-elles quelques pages rapides. Je n'ai pas craint de dépasser cette date fatale. Si les Chilpéric et les Thierri sont quelque peu sacrifiés, nos Assemblées nationales et Napoléon gagnent tout l'espace habituellement perdu en de

confus récits sur d'obscurs personnages. N'est-ce pas justice ? »

« Longtemps on a regardé la révolution de 1789 comme un dangereux sujet d'études, dont il fallait prudemment tenir nos élèves éloignés. Au contraire, disons-leur, pour qu'au besoin ils les imitent, les grandes choses accomplies par leurs pères. Disons-leur aussi, afin qu'ils s'en préservent, les crimes ou les funestes entraînements de quelques-uns. »

Disons-le, monsieur le Ministre, non-seulement aux élèves des lycées et des collèges et même de l'école préparatoire secondaire, mais aussi aux élèves des écoles primaires qui seront demain des citoyens, faisant leur partie dans ce chœur antique qu'on nomme le *Peuple Souverain*.

*
* *

Les journaux ont essayé de vulgariser les principes du droit public et du droit administratif.

Mais ils parlent pour un auditoire choisi, pour des lecteurs délicats qui préfèrent souvent, con-

sommateurs blasés, la sauce au ragoût, l'accompagnement mélodique au thème connu....

Il faudrait la poésie lucide de Béranger, la prose savamment simple de Paul-Louis Courier pour parler à tous et à chacun....

Tel polémiste, tout empreint de l'auteur qu'il consulte et qu'il approfondit en dernier lieu, ressemblera au buveur dont l'haleine trahit la boisson favorite....

Tel styliste, amoureux de la forme, se fera un savant plaisir d'exhumer du dictionnaire certains mots qui n'en sont pas sortis depuis longtemps.... et de leur faire prendre l'air.... comme une bonne d'enfants consciencieuse promène ses protégés....

Cela est au mieux pour le lecteur instruit, érudit, applaudissant aux galantes témérités des amoureux de la langue.

Mais le campagnard, l'artisan, le journalier, retrouveront-ils la définition nécessaire à travers les pyrotechnies du style, le luxe des citations, le parti pris emprunté au maître favori?

Il est bien permis d'en douter. Un polémiste n'est pas toujours un professeur.

On n'enseigne que l'escrime.... les armes à la main.

C'est à l'excellent instituteur primaire qu'il convient de démontrer à la génération présente le Droit public, la Constitution, les Conquêtes de nos pères.

Les élèves les plus avancés en âge comprendront à merveille la science politique vulgarisée et réduite, pour les adultes, à la définition des droits du peuple et des prérogatives du souverain.

Et dans tous les cas, il est des cours d'ouvriers, de vastes écoles populaires, telles que les Associations Polytechnique et Philotechnique à Paris, où cette démonstration portera immédiatement ses fruits.

*
* *

L'*adepte* d'une foi religieuse étant initié suffisamment, le *citoyen* une fois mis au courant de sa situation légale dans le monde, de son rôle dans le pays, de ses devoirs envers la patrie, il reste l'*homme*.

Apprenons-lui de bonne heure à conserver sa santé, à garder pur le corps comme l'âme, à être au besoin son propre médecin.

L'hygiène privée importe à l'hygiène publique : les peuples sains sont les peuples vaillants.

N'en déplaise aux docteurs, c'est encore le malade qui sent le mieux son mal ; enseignons-lui à en combattre la venue, ou du moins les premiers symptômes.

Que l'instituteur, sans aborder les hautes régions de la science d'Hippocrate, indique à ses élèves les principes élémentaires de la conservation de soi-même, suffisants pour détruire les préjugés dangereux, pour éviter la dégénérescence de la race — et il aura acquis une double influence sur ses disciples.

On peut être son propre avocat sans avoir fait sa thèse ; on peut être son propre éditeur sans brevet de libraire ; on peut planter, récolter et fumer son propre tabac sans froisser les Contributions indirectes.

Le jour où l'homme sera son propre médecin de par la science élémentaire, les hôpitaux seront plus vides et les ateliers mieux remplis.

*
* *

Je demeure, monsieur le Ministre, l'admirateur

de l'ignorance absolue à l'ère de la primitive innocence.

Mais aujourd'hui que tout s'est fait démonstration, enseignement, civilisation, depuis le pommier de l'Éden remplacé par l'arbre à maximes des Chinois, jusqu'à la verge d'Aaron dépassée par l'abbé Parabère, qui découvre les sources en se promenant, il faut savoir ce qu'on veut faire et surtout ce qu'on fait.

Il faut connaître cette grande dame qui a nom la Constitution, ne fût-ce que pour ne pas être exposé à lui faire injure par ignorance.

Il faut savoir par cœur les priviléges conquis par nos ancêtres sur la féodalité, comme on conserve les grands souvenirs de la famille.

Il faut pouvoir, dès l'âge où l'enfant apprend si facilement toutes les sciences, lui démontrer à devenir fort par la pratique de l'hygiène, et à rester sain par l'observance de certaines notions d'une thérapeutique familière, sans difficultés et sans dangers.

Ces études élémentaires n'ont rien de nouveau parmi les laïques du culte d'Hippocrate.

Il ne part pas un jeune missionnaire qui ne soit capable de soulager le corps, comme il

sanctifie l'âme des barbares qu'il va catéchiser....

Pour prouver la nécessité des enseignements dont j'ai pris la licence d'entretenir Votre Excellence, laissez-moi, monsieur le Ministre, finir cette étude par un fait contemporain.

Un savant aimable, un écrivain charmant qui vous a précédé dans vos hautes fonctions, et qu'on eût reconnu, comme on reconnut Condorcet déguisé, fuyant devant un arrêt de mort.... à l'exemplaire d'Horace qu'il portait toujours dans sa poche..., M. le comte de Salvandy avait un domestique.

Il s'en sépara quand il quitta la vie publique, mais il lui donna des certificats précieux.

Le bon officieux entra chez un ami à moi, et se fit estimer par ses bons services.

« C'est dommage, me disait son nouveau maître, qu'il ait un défaut capital.

— Serait-il raisonneur ? lui demandai-je.

— Doux comme un caramel.

— Ou bien ivrogne ?

— Sobre comme un chameau.

— Ou bien encore.... infidèle ?

— Honnête comme un Savoyard.

— Qu'a-t-il donc, cet excellent garçon, qui est demeuré si longtemps au service d'un ministre de l'instruction publique ?

— Il ne sait pas lire.... » répondit mon ami.

Si M. de Salvandy avait eu ce domestique à son service sous le régime du suffrage universel, il n'eût peut-être pas fait comme M. Guizot, qui, si l'on en croit la Biographie de Saint-Edme et de Germain Sarrut, aurait nommé son valet de chambre sous-préfet.

C'eût été l'exagération du système des capacités.

Mais dans les loisirs que lui laissait sa retraite dans son beau château de Condom, et pour suivre les tendances progressistes du siècle, l'auteur d'*Alonzo* lui eût au moins appris.... ses lettres, ne fût-ce qu'en les traçant avec le bout de sa canne.... sur le sable de son jardin.

VI

LES DOMPTEURS D'HOMMES

Il a été souvent parlé, dans ces derniers six mois, de Batty l'intrépide.

C'est un gaillard vêtu d'un caleçon à paillettes d'or et d'un habit de troubadour, copiés sur une pendule de M. de Pongerville ou sur un frontispice des œuvres de la baronne de Staël.

Il entrait, les cheveux en tire-bouchons, la bouche en cœur, le sourire aux lèvres, dans une cage de lions.

Il les agaçait, il les frappait, il leur fourrait sa tête dans la gueule,

A la grande satisfaction des spectateurs du cirque Napoléon.

Un soir, le gros lion entama sa peau.... Le sang coula, la foule poussa un cri de terreur....

— Ce n'est rien, fit Batty en essuyant sa blessure le plus simplement du monde, *il est en gaieté!...*

Réglementer la gaieté des créatures féroces est une nécessité incontestable.



J'avais entendu raconter l'histoire bien différemment dramatique d'un autre dompteur hardi.

La belle affaire, ma foi, que d'apprendre l'exercice à une hyène ou de danser la polka avec un ours blanc....

On intimide la bête fauve avec le feu.... le bruit.... l'obscurité.... comme on intimide un vrai savant.... avec des calembours.

Le tigre recule devant une allumette chimique ;

Le léopard tremble devant le bruit d'un revolver.

Ce sont des adversaires faciles à soumettre, puisqu'ils n'ont que l'instinct pour défense.... et non le libre arbitre.

Le dompteur dont je veux parler avait une plus rande domination.

Il exerçait sous le bon roi Louis XVIII de hautes fonctions dans l'un des bagnes de France.

Il avait la charge des âmes les plus corrompues du royaume.... Dix d'entre elles n'en valaient pas une bonne....

Et si l'on eût placé un esprit sain parmi ces esprits détériorés, il se serait gâté à leur contact à la façon d'une poire sans tache au milieu de fruits avariés.

*
* *

Quand le fonctionnaire donnait à dîner, c'était un spectacle à dépasser celui de tous les directeurs de ménageries françaises et étrangères....

Il n'avait pas les bizarreries de table de ce vieux greffier de cour criminelle de province dont le souvenir est devenu légendaire.

Chez cet excellent scribe judiciaire, tous les couteaux étaient de formes dissemblables.

Il y avait le couteau anglais, le couteau poignard, le couteau fermant, le tire-point, la dague de Tolède, et jusqu'à l'humble eustache de la fabrique de Langres.

On s'étonnait de ce disparate de l'instrument tranchant faisant contraste avec la splendeur du linge et le luxe de l'argenterie.

Au dessert, le bon greffier dévoilait le mérite particulier de chaque lame employée par les invités pour couper le tendre gigot ou la fine poularde....

Tous ces objets provenaient de l'ancien greffe.

Chacun avait servi à perpétrer son petit assassinat....

On mangeait avec des *pièces à conviction....*

*
* *

Mon fonctionnaire du bagne n'avait pas, dis-je, dans ses ustensiles gastronomiques cette recherche du maître de maison privilégié.

Sa coutellerie était vierge de tout homicide; mais ses domestiques possédaient une originalité particulière.

Il prenait à son service des galériens qui avaient été l'effroi de la société.

Le menu placé devant chaque convive avait été écrit, en belle coulée, par un notaire condamné pour concussion.

C'était un meurtrier qui découpait le rôti.

C'était un faussaire qui changeait les assiettes.

C'était un incendiaire qui allumait les flammes du punch.

Et un homme fortement soupçonné d'avoir coupé, étant en état d'ivresse, sa femme en petits morceaux, soufflait à l'oreille des consommateurs, dont il remplissait les verres, ces mots, dits d'une voix rauque :

— *Haut Sauterne* 1824 !...



Le jovial directeur vivait calme et confiant au milieu de ces réprouvés.

Il les avait revêtus d'une élégante livrée dès qu'ils dépassaient son toit.

Le boulet et la chaîne étaient remplacés par la *manille* imperceptible.

Ils étaient calmes, soumis, attentifs; les enfants de la maison jouaient avec eux à cache cache et à saute mouton. Jamais il ne manqua une pièce à l'argenterie, un morceau du produit de la betterave au sucrier, un verre de kirsch dans la cave à liqueurs....

Leur habitude de marcher à pas de loup contribuait au calme du service....

Dans l'antichambre, ils observaient un tel silence qu'on eût entendu voler un foulard....

L'amphitryon prisait fort leurs bons offices.

— Ce sont des gens de *marque*, disait-il souvent.

*
* *

Ce dompteur-là, je le conçois.

Il a sous la main le châtiment tout prêt, depuis le bâton du garde-chiourme jusqu'à l'échafaud, dressé dans la cour du bagne, le canon braqué, les forçats à genoux.

La loi l'a armé jusqu'aux dents,

Et il ferait payer cher tout retour à d'anciennes habitudes.... de la part de ces tigres humains.

*
* *

J'estime ce dompteur de fantaisie ;

Mais il s'est établi depuis quelques années un

autre système de *domptage*, d'une nature moins excentrique, adopté par l'État.

On a cherché à ramener l'homme pervers, — on a tenté de lui rendre l'esprit d'équité, et même l'esprit de famille.

Les Bagnes ont disparu ;

Les pontons seront bientôt déserts,

Et c'est sous un climat lointain que les condamnés vont subir aujourd'hui l'expiation prononcée par la Justice....



On envoie les condamnés à Cayenne.

Ils vont quitter le bagne.... le lit où s'accrochent les fers, la double et la simple chaîne.

Un fort piquet d'infanterie de marine les entoure à leur embarcation.

Les forçats passent, entre deux haies de soldats, dans les chaloupes qui les portent à bord du navire, comme des cardinaux de Rome à la procession.

On les fouille à leur arrivée sur le tillac, et ils descendent dans le faux-pont, où de grosses grilles

les séparent en deux grandes salles semblables à celles où on enferme, au Jardin des Plantes.... les animaux féroces.

Ils sont entourés de sentinelles, le sabre d'abordage à la main.

L'embarcation est éclairée de mât en mât, pour que la surveillance soit plus facile.

Les sabords sont garnis de fer.

Ce n'est pas le vaisseau fantôme qui rase l'eau..., c'est le *Vaisseau-Prison !...*



Vous croyez peut-être que ces forceñés sont intraitables et qu'ils n'aideraient pas à repêcher un gendarme, s'il s'était laissé choir du bord dans les vagues.

Détrompez-vous.

Le premier dompteur, celui qui domine toute préoccupation, qui annihile l'esprit, dit lord Byron, qui esf vainqueur même de l'Amour, sur l'élément d'où sortit pourtant Vénus.... c'est le mal de mer....

On ne songe pas à voler les chemises d'autrui, quand on est en train de compter les siennes ! ! !...

Le second dompteur à bord, c'est la Douceur.

Écoutez un jeune officier de marine, M. Armand Josselin.

« On traitait à bord les condamnés avec beaucoup d'humanité.

« S'il était défendu aux soldats et aux matelots de leur adresser la parole sans nécessité, il leur était ordonné aussi, quand une circonstance quelconque exigeait qu'ils leur parlassent, de le faire sans brutalité. Pour la nourriture, ils recevaient, sauf le vin et l'eau-de-vie, la même ration que l'équipage. De plus, on n'eut pas recours une seule fois aux peines corporelles, naguère encore en usage dans la marine, et que les règlements autorisaient à appliquer ici.

« Il en résulta que pas la moindre tentative de révolte, pas la plus petite scène tragique ne vint rompre la monotonie de la traversée. J'en suis fâché pour le pittoresque qu'y eût gagné mon récit, tout se passa aussi paisiblement que si nous avions eu pour voisins les gens les plus vertueux du monde.

« Même le dimanche, c'étaient deux d'entre eux qui servaient la messe, dite par l'aumônier de la frégate, tandis qu'une dizaine d'autres, sous la di-

rection d'un des leurs, improvisé maître de chapelle, chantaient des louanges au Seigneur. »

Voilà donc des bêtes fauves soumises par les bons traitements, l'aménité, la charité.

C'est le système de mon directeur des bagnes faisant des valets de chambre attentifs avec des assassins.... et des commis ponctuels avec des faussaires.

*
* *

Les forçats vont être également domptés par l'innocence des naturels qui vont devenir leurs concitoyens.

Ils arrivent.... ils bâtissent leur camp....

Quoiqu'on ait trouvé la Guyane moins clémente que l'empereur Auguste, il semble qu'elle ait été faite pour adoucir les mœurs du criminel, qui y va recommencer sa vie, *condamné* d'abord, *libéré* ensuite.

Les bêtes féroces y sont d'une mansuétude exemplaire.

Le tigre-jaguar y est un animal presque inoffensif, qui n'a jamais été accusé d'homicide volontaire.

Les forêts vierges, où les oiseaux mouches, les

flamants roses, les colibris, volent autour du déporté, n'ont pas peur de son *rossignol* de fer, si hostile aux serrures européennes....

Dans les grands bois tout est à tous.

Prendre aux arbres n'est pas voler.

Et le condamné sera parfaitement à l'aise dans ce pays, pourvu qu'il évite l'araignée-crabe et la chauve-souris-vampire, qui sucent la sang de ceux qui dorment sans moustiquaire.



Le meurtrier, l'incendiaire, le voleur, le sauvage de notre vieille Europe, seront bien étonnés quand ils rencontreront l'ancien sauvage de la Guyane française, tatoué, couronné de plumes d'oiseau, grimaçant et bizarre....

L'Indien de cette colonie n'est point un fanatique de Brahma, de Wichnou ou de Siva.

Il ne mange pas la chair humaine comme un Cannibale.

Il n'éventre pas le voyageur pour complaire à une divinité de bois peint.

Il ne tue pas les vieillards parce qu'ils sont impo-

tents, ou les filles à leur naissance parce qu'elles sont inutiles.

Il ne porte pas de chevelures d'ennemis en guise de cache-nez.... et de crânes pour breloques de montre....

Dans une description de la Guyane, publiée en l'an VII de la République française, c'est-à-dire bien avant la civilisation actuelle, je trouve le Sauvage peint d'après nature.

Si sa peau cuivrée est enduite de *roucou*, y est-il dit, c'est que cette pommade préserve de la piqûre des insectes.

Quand il vient à Cayenne, il a remplacé le vêtement de feuillage par le *ginga*, espèce de tunique qui a bonne façon.

Sous Louis XV les modes galantes avaient pris pied sur ce lointain rivage.

On avait revêtu le chef de chaque peuplade d'un habit bleu de roi, galonné d'or comme celui des officiers généraux....

Il portait sur la poitrine une plaque d'or imitant celle du Saint-Esprit et reproduisant le portrait du roi.

Il avait les souliers à boucle et la canne à pomme d'or....

Aujourd'hui, l'habit régence des sauvages a disparu.... mais leur douceur de caractère est restée.

Les naturels ont bien des arcs, mais aucune flèche n'est empoisonnée; ils tirent sur le poisson et l'oiseau, jamais sur l'homme....

Loin d'effrayer Robinson Crusoé, ils l'eussent aidé à bâtir sa hutte....



Je m'imagine ce tête-à-tête du Sauvage de l'Amérique méridionale et du Sauvage de Paris.

Le premier vit dans son hamac, à fabriquer ses flèches de bambou, à s'endormir au son de sa propre flûte, à chercher dans la chasse la nourriture de chaque jour....

Il dira au second :

« Qu'avais-tu besoin d'attenter à la vie humaine, de prendre le bien d'autrui, d'avoir la fausseté du serpent? Viens ici ; la rivière regorge de poissons, les forêts sont pleines de gibier.... la terre ne demande qu'à être cultivée pour produire d'abondantes récoltes.... Buvons, mon frère d'Occident, un verre de tafia.... à la santé de la Civilisation !...

On a, cette semaine, annoncé que les femmes détenues à Saint-Lazare allaient être dirigées sur Cayenne.

Et qu'à leur délibération elles trouveraient dans les nouveaux détenus des époux naturellement désignés.

La famille, les enfants à naître, sont encore un moyen de dompter les rebelles à la loi, les insoumis à la morale publique.

Je ne veux pas me mêler à la polémique qui a suivi cette mesure, tour à tour attaquée et défendue par ces tapageurs qu'on nomme des Moralistes.

Je crois qu'on peut faire comme Caussidière, de l'*ordre avec du désordre.*

Je sais que les poisons les plus subtiles savamment combinés peuvent produire le remède salutaire.

Je ne me permettrai qu'une simple citation historique :

La Madeleine.... n'eut pas d'enfants !...

*
* *

En ces derniers temps il s'est présenté un domp-

teur de bonne volonté qui est entré au milieu des dévorants avec le symbole du Christ à la main....

Il n'a aucune mission de l'État ;

Il n'a aucune subvention du Gouvernement ;

Il se nomme l'abbé Villion.

Il a dit à tous les porteurs de cartouches jaunes, à tous les Jean Valjean sortant du bagne, à tous les criminels libérés, Terreur des uns, Mépris des autres, cette simple phrase de l'Évangile :

Je suis venu pour les méchants et non pas pour les bons.

Et il a établi l'*œuvre de Saint-Léonard*, dite des *Libérés repentants*, à Couzon, près Lyon, où les criminels ayant subi leur peine sont reçus à bras et à cœur ouverts.

*
* *

M. L. Bonnardet, dans le *Courrier de Lyon* du 10 septembre 1865, donne d cette maison de Couzon une touchante description.

« Elle se cache dans la montagne osseuse, qui, pierre à pierre, a enfanté Lyon, non pas ce Lyon fleuri, coquet et endimanché que nous a fait l'ad-

ministrateur regretté, et si bien remplacé, que nous avons perdu, mais le Lyon jaune et enfumé de nos pères. Le premier rayon du soleil qui se lève est pour elle. La Saône dort à ses pieds de ce sommeil nonchalant que lui reprochait déjà César, et que la roue du bateau à vapeur, qui fouette sans succès son onde engourdie, s'efforce vainement d'interrompre.

« Plus près encore, la locomotive la salue en passant, et, sans le hoquet strident de ses chevaux de fer, sans cette toux sèche et saccadée de poitrinaire qu'on s'étonne d'entendre sortir de ses vigoureux et robustes poumons d'acier, sans tous ces bruits qu'une seconde apporte, qu'une seconde emporte, rien ne viendrait troubler le calme de ces lieux, dont l'aspect sévère et presque sauvage contraste singulièrement avec le gracieux et riant coteau qui fait face à cet asile. Là, quand le bateau a passé, quand la locomotive a fui, quand le silence a repris son empire, on se croirait loin, bien loin du monde, ainsi qu'il convient à ces âmes froissées qui ont fait divorce avec lui. Paix donc à vous, hommes du naufrage ! que les traces de vos fers, heureusement rompus, s'effacent sous la main dévouée qui a purifié la vôtre en la serrant.

« Que vos vies troublées viennent ici, sous le ciel et loin des hommes, s'épurer au contact de ce cœur d'apôtre qui vous bénit et vous aime, semblable à ce torrent dévastateur et fangeux, qui trouve au bas de la montagne qu'il a ravagée une vallée pleine de silence et d'ombre, où ses eaux, coulant sur un gravier pur et uni, sur des rives que rien ne trouble, sous un ciel qui n'a plus d'orages, retrouvent leur limpidité native et portent la fertilité aux lieux où elles avaient porté la désolation et la ruine. »



Dans un Sermon prêché par un ancien aumônier des prisons de la Seine, l'abbé Hugon, se trouvent des détails statistiques :

« Depuis son ouverture, la maison de Saint-Léonard a recueilli de nombreux libérés, trente-cinq seulement sont natifs du Rhône ; les autres appartiennent à tous les départements, depuis le Var jusqu'au Finistère. Cela ne prouve-t-il pas jusqu'à l'évidence que si les autres départements suivaient l'impulsion donnée par celui du Rhône,

le plus important des problèmes sociaux de notre époque se trouverait résolu? Or, pour atteindre ce résultat, il est une condition essentielle : c'est que l'État encourage ces sortes d'établissements, d'abord en les déclarant d'utilité publique, ensuite en mettant à leur disposition, partout où cela sera possible, des terrains pouvant se prêter à une exploitation agricole ; car, pour le dire en passant, rien ne vaut pour la santé de l'âme, aussi bien que pour celle du corps, les travaux des champs.

« La France a des landes immenses à défricher, six cent mille hectares d'étangs et de marais à dessécher, sans parler de tant d'autres travaux d'utilité publique pour lesquels on pourrait utiliser les libérés! »

*
* *

Voilà donc une maison sans geôlier, sans gendarmes, sans prison, sans grilles, sans verrous.

Elle contient les êtres les plus dangereux de la société.

Ils ont la force brutale, le cynisme, l'endurcis-

sement du cœur, l'esprit de révolte contre la loi sociale.

Voici ce dompteur isolé, sans gardes, sans armes; il parle.... et ils travaillent, ils prient, ils se régénèrent.

Ce dompteur est un simple prêtre, confiant au milieu d'eux comme Carter dans la cage du tigre royal, comme Batty parmi ses lions.

*
* *

L'abbé Hugon, que j'ai cité, constate le retour des criminels libérés aux sentiments du bien.

Il doit s'y connaître en matière de consciences difficiles à émouvoir.

Il a conduit, le crucifix à la main, plus d'un condamné à mort à l'échafaud, luttant contre son athéisme, et déposant sur ses lèvres blêmes le baiser de paix....

Dans un livre, rare aujourd'hui, le *Supplément aux mémoires de Vidocq*, on trouve un exemple d'endurcissement.

En 1825, on exécuta un assassin, Guillaume, condamné à mort par la Cour d'assises de la Seine.

L'ecclésiastique de la prison vint pour l'exhorter.

« Priez Dieu pour votre âme, dit l'abbé.

— Mon âme, fit Guillaume, je ne l'ai jamais sentie; quand j'ai frappé mes victimes.... je trouvais qu'elles avaient l'*ame chevillée dans le corps ;* mais le crime commis, je ne l'en ai pas vue sortir.

— Vous avez une âme immortelle, songez-y, frère! je vous en conjure, balbutia l'aumônier, luttant contre l'horrible sceptique....

— Eh bien! s'écriait cyniquement le condamné, tu vas m'accompagner, l'abbé, n'est-il pas vrai.... Quand on me guillotinera, ouvre l'œil.... Si tu vois passer mon âme, tu feras des prières pour elle.... »

Cette âme, dont l'assassin contestait l'existence, on apprend aux colons de Saint-Léonard à la connaître.

On la réveille chez eux de sa léthargie....

*
* *

J'ai voulu savoir au juste le mouvement, la discipline, le mécanisme de ce singulier asile.

J'ai pris la liberté d'écrire à l'abbé directeur.

Il m'a répondu :

Couzon (Rhône), le 9 septembre 1866.

« Monsieur,

« Je vous envoie quelques notes manuscrites qui compléteront les renseignements que vous désirez sur le *Refuge des condamnés libérés.*

« Veuillez agréer mes vifs remercîments, notre œuvre a tant besoin d'être connue.

« Le directeur de l'asile Saint-Bernard,

« L'ABBÉ VILLION. »

Il résulte des documents que le digne ecclésiastique a bien voulu me communiquer, que la pensée première de ce lieu de refuge des libérés est née parmi les *Hospitaliers-veilleurs* de Lyon, une corporation qui compte au nombre de ses membres les illustrations du Rhône, et dont les fonctions primitives consistaient à raser et à catéchiser les malades des hôpitaux et des prisons.

Le forçat libéré, réfugié à Couzon, a deux habits d'uniforme, l'un pour le travail, l'autre pour les jours fériés.

Il se lève à quatre heures en été, à cinq heures en hiver.

Il fait trois repas, mais ne boit que de l'eau rougie.

Il se couche à huit heures et demie du soir.

Il sort le dimanche de trois à six heures.

Nourri, vêtu et logé, le travailleur a droit, en outre, au dixième du produit net de son travail et à une gratification hebdomadaire de 40 centimes pour ses petits besoins.

Voici le mouvement des pensionnaires de Saint-Léonard, du 6 juin 1864 au 1er juillet 1866.

Ont été placés par la direction...........	27
Sont rentrés dans leur famille...........	2
Ont quitté volontairement l'asile........	50
Ont été renvoyés par mesure disciplinaire	28
Sont entrés dans les hôpitaux...........	9
Se sont évadés de l'établissement........	3
Ont été arrêtés par la police pour des délits antérieurs à leur admission.........	2
Total des sorties.............	121
Il reste : Présents au 1er juillet 1866.....	41
Total égal à celui des admis..	162

Ainsi, depuis deux ans que cette œuvre, qui ne

se soutient que par des dons particuliers, est fondée, pas de délits, pas de querelles sanglantes, pas de révoltes, pas d'intervention de la force armée au milieu de ces soixante-deux hommes, sortis de prison, récidivistes pour la plupart, et dont la moyenne a été constamment de quarante-cinq. Au contraire, une attitude généralement satisfaisante et des exemples de bonne conduite et de zèle pour le travail, semestriellement récompensés par le conseil d'administration.



Dans les temps de débauche philosophique, d'utopies et de dangereuses illusions, on chantait à Paris, pour railler certains systèmes :

Un jour viendra que l'bourgeois éclairé
Donn'ra sa fille au forçat libéré.

Je n'ai pas cet optimisme.

Je n'entends pas réserver pour le libéré seul le prix Montyon, bien que je désirasse qu'il s'en rendît digne....

Mais je crois que c'est sur lui que doit se porter

l'attention des philosophes, des légistes, des philanthropes, des dompteurs d'hommes dont le prestige est indiscutable.

Tout sentiment n'est pas éteint chez ces malheureux.

Le directeur de la prison d'Oburn, isolée et peu sûre, assemble les condamnés confiés à sa garde et les fait *prisonniers sur parole*.... Pas un ne manque à son serment.

Quand deux condamnés voulurent tuer le gardien de la prison de Roanne, les autres détenus lui sauvèrent la vie.

A l'incendie de l'arsenal de Toulon, tous les forçats firent des prodiges de courage.... et pas un ne s'évada.

Il est même facile de leur faire comprendre le sentiment de la propriété, le respect de la promesse donnée.

M. Moreau Christophe, inspecteur des prisons, raconte qu'à la maison centrale de Limoges les détenus sont admis à disposer chacun d'un fragment de terre ou jardin qu'ils cultivent à leur profit, et il ajoute que les transactions qui interviennent entre eux à ce sujet, bien que passées sans huissiers ni notaires, n'en sont pas moins religieusement res-

pectées, et qu'il n'y a pas d'exemple, à ce sujet, d'une transgression à la foi jurée.

*
* *

Applaudissons les hardis novateurs, quels qu'ils soient, quand ils descendent dans l'arène, sans autres moyens de défense contre les agresseurs que leur Charité.

Ils viennent puissamment en aide aux efforts de l'État pour moraliser la partie la plus rebelle de la société.

Ils ne soumettent pas le libéré à des épreuves dangereuses, comme ce roi de France, qui fit grâce de la vie à un archer condamné, à la condition qu'il subirait la première opération de la pierre....

Ils réussissent déjà à régénérer ces hommes qui ne rencontraient que dégoût et mépris, en leur faisant croire en Dieu et en leur avenir.

*
* *

Un honnête et charmant esprit, un noctambule

plein d'humour et de courage, Édouard Privat d'Anglemont, a fait bien avant moi des voyages philosophiques dans Paris.

Il traversait la capitale comme le voyageur intrépide traverse un bois ou une forêt, sans craindre les tigres et les loups, dont il reproduisait sur le papier les sombres silhouettes.

Il a dû rencontrer, sans s'en douter, plus d'un forçat libéré dans ses pérégrinations au milieu des ténèbres.

« Mon ami, me dit-il un jour, l'argot n'est pas une langue morte..., il est bon d'en savoir quelques phrases.... On assure qu'il est un mot qui rend respectueux tous les coupeurs de bourses auxquels on l'adresse.

— Quel est ce mot?

— Tu n'as qu'à crier, dit-on : *Rengraciez !* On te saluera, en te respectant comme un dignitaire de la cour des Miracles.... »

***

Il est un mot bien plus puissant et pour arrêter le malfaiteur quand on aura dompté l'homme

égaré, par les moyens inventés par la civilisation....

Ce n'est plus *rengraciez* qu'il faudra dire, c'est *espérez !...*

A côté de la Justice, on a placé la Miséricorde....



VII

LES VOISINS DU PALIER.

L'horizon politique est tantôt chargé de nuages sombres, tantôt étincelant d'étranges clartés.

On ne sait jamais quand le capricieux soleil se lève, sur quelle herbe.... il aura lui....

On ne peut plus, sans un guide sûr, pronostiquer la tempête ou le beau temps du monde officiel.

Dans ce chassé-croisé des constellations dévoyées, des étoiles souveraines qui filent.... on a peine à retrouver les météores gouvernementaux à leur place accoutumée.



Je ne suis pas de première force en matière de discussion des affaires publiques, et j'ai pourtant voulu posséder la situation exacte de la France en ces derniers temps, afin d'en pouvoir raisonner, comme c'est le droit absolu de tout bourgeois de Paris, sans risquer de prendre Benedeck pour un vainqueur.... et le Pirée pour un homme.

Nous sommes à une époque où tout s'enseigne à la vapeur, où la philosophie et le piano, l'art d'élever des lapins et la gymnastique, le magnétisme et l'amour se démontrent en une ou plusieurs leçons.

Mes amis m'ont donc indiqué un philosophe, ancien ministre, ancien diplomate, ancien orateur aux deux Chambres, ancien vice-président de comices agricoles.... et homme d'esprit par-dessus le marché.

Cet érudit est de première force sur les matières graves.

Il a longtemps graissé les cordages du vaisseau de l'État.

Il a conservé sans balancier l'équilibre européen.

Il a soutenu la France aux époques où elle avait.... besoin de s'asseoir....

Il vit aujourd'hui modestement retiré au troi-

sième étage d'une maison du faubourg Saint-Germain.

*
* *

« Crois-nous, me dirent mes camarades en me donnant ces renseignements, si tu veux t'aider de ses lumineux conseils pour devenir un profond théoricien, si tu veux connaître la situation de ton pays dans la vieille Europe, sur le bout du doigt, c'est là l'homme qu'il te faut comme démonstrateur; il a tenu les destinées du globe dans son portefeuille, comme un tailleur tient ses modèles de draperies dans son calepin.... Il a un choix très-varié de constitutions despotiques ou libérales, un assortiment complet de landwerhrs de divers degrés, une galerie d'engagements politiques, très-bien conservés, depuis la Charte jusqu'au Statut... et il sait mieux les traités de 1815 que ne les connaissaient Castlereagh, de Noailles ou Wellington, qui les avaient signés. »

*
* *

Je me fis donner l'adresse de ce mandarin lettré

de première classe, un des sages de notre Occident, et je me proposai d'aller solliciter le secours de son expérience afin qu'il m'inculquât la science d'Humboldt et de Talleyrand par principes. .. et sans les douleurs de l'étude.

« Par exemple, ajoutèrent mes amis, nous te prévenons que c'est un original, un personnage à manies bizarres; il n'est pas entouré de chats à la façon du cardinal de Richelieu, ou de chiens de chasse comme M. de Lamartine, il ne vit pas au milieu des oiseaux chantants, comme M. Thiers, il ne travaille pas en cellule, dans un silence absolu comme M. Guizot; mais il a des lubies fréquentes, des singularités d'esprit inexplicables; alors son intelligence retarde, à l'imitation de ces montres anciennes dont les ressorts sont fatigués.... Si tu le trouves dans une de ces heures de relâchement intellectuel, il te parlera de ses drogues et de son ventre dans la langue du *Malade imaginaire.* — Quand il est dans ces dispositions prosaïques, l'Univers, les États, les souverains, les peuples, les traités et les protocoles n'existent plus pour lui.... »

Les frontières de sa vie ne dépassent pas l'huis de son pittoresque logis....

Il faut se contenter de faire, en sa compagnie.... et après Xavier de Maistre, un voyage d'exploration autour de sa chambre.... sans mission du gouvernement.



Je n'ai pas le temps de lire Pufendorf, Grotius ou Machiavel, ces grands maîtres en l'escrime diplomatique.

Je ressemble à ces tireurs d'épée inexpérimentés qui se contentent de demander au maître d'armes en renom un *coup* pour se défendre....

J'allai donc rendre visite à ce Metternich retiré des affaires sans avoir vendu son fonds.

Afin de connaître son avis sur les choses du temps... et d'en pouvoir raisonner congrûment à l'occasion....



Je m'arrêtai à sa porte avec une certaine frayeur.

C'est toujours un acte audacieux que celui qui consiste à déranger, dans son repas.... ou dans sa digestion.... un homme qu'on ne connaît guère....

Ce cordon de sonnette, qui pend le long du mur, est intimidant dans son immobilité; il dévoile à l'avance le caractère, l'humeur, la vie des gens dont il va troubler la quiétude en faisant retentir... le tocsin du visiteur.

Le cordon uni indique un Spartiate.

Le cordon à torsade et à glands, dénote un Élégant.

Le cordon rouge révèle que la dame du logis est brune, et conséquemment impressionnable au bruit....

Le cordon bleu fait supposer qu'elle est blonde, et naturellement peu désireuse d'être troublée dans son indolence....

Le cordon râpé atteste que le maître reçoit beaucoup de visites.

Monselet, à l'ancien *Corsaire*, demandait qu'il y eût une sonnette de nuit pour les avances aux rédacteurs.

« C'est inutile, répondait Murger, on tirerait si fort dessus.... qu'elle serait tout de suite cassée. »

Il avait tort cette fois..., le charmant auteur de la *Vie de Bohême*, qui eut si souvent raison.... le

cordon de l'homme charitable n'est pas dur à tirer.... Il suffit de le toucher pour qu'il mette le grelot de fer en mouvement....

*
* *

Mon maître politique indiquait, par son cordon de sonnette, qu'il appartenait à l'ancien temps et qu'il était resté fidèle aux vieilles coutumes.

Il ne pendait à sa porte ni un chef-d'œuvre de passementerie, ni une simple corde à donner des idées de suicide à un hypocondriaque.

Il s'y trouvait l'antique pied de biche....

J'aime assez ce vieil ornement repoussé par les tapissiers décorateurs de ce siècle de merveilles.

La biche est un animal plein de douceur dont Geneviève de Brabant et M. Marc Fournier, directeur de la Porte-Saint-Martin, ont eu particulièrement à se louer.

Toucher sur le palier cette patte à la soyeuse pelleterie, c'est presque recevoir une caresse anticipée.... le prodrome assurément de la poignée de main cordiale qui vous attend à l'intérieur....

Je sonnai.... la porte s'ouvrit, je demandai le Maître, et on m'introduisit dans un cabinet où je le trouvai enfoncé dans un fauteuil immense, les pieds et la tête sur des coussins....

Je lui expliquai en deux mots ma requête, j'exagérai mon ignorance pour faire ressortir son savoir, j'avais l'air de lui crier comme le croyant de la Bible :

« Dites un mot, Seigneur, et votre serviteur sera guéri. »

Il me contempla quelques minutes, en fixant sur moi deux yeux gris chargés de ce gros sel piquant, mais inoffensif, qu'on appelle la malice....

« Vous tombez mal, dit-il tout à coup ; je suis ennuyé, abasourdi, abruti ; j'ai de petits ennuis intérieurs. Vous êtes libre, heureux, paisible sans doute dans votre logis.... moi.... je ne possède pas cette douce quiétude, je ne suis même pas tranquille sur mon carré.... »

*
* *

On m'avait prévenu des manies du bonhomme ; je vis que sa tête était prise et que je n'avais pas

à espérer ce jour-là ses lucides démonstrations.

Toutefois, je ne pouvais me retirer immédiatement sans incivilité.

D'autre part, je n'étais pas fâché d'avoir un échantillon des lubies de ce grand homme. Obéissait-il à des terreurs spéciales comme certains génies?

L'empereur Auguste avait peur du tonnerre; Héraclius tremblait en voyant la mer; le maréchal de Brienne s'évanouissait quand il apercevait un lapin; Vladislas, roi de Pologne, prenait la fuite quand il sentait l'odeur des pommes; Érasme avait la fièvre en regardant du poisson; et Favoriti, un poëte italien pourtant, s'évanouissait à l'odeur de la rose.



Sa monomanie résidait-elle dans sa façon d'écrire? Vingt grands esprits ont donné des exemples d'originalité sur ce point.

Corneille composait dans l'obscurité; Cujas écrivait couché à terre; Gœthe en marchant; Tompson décrivait les Saisons dans son lit.

Je connaissais à l'avance les singularités dont font preuve les rois de l'intelligence.

Et j'étais résigné à recevoir de mon hôte les confidences les plus bizarres, — elles ne tardèrent pas à se produire.

*
* *

« Mon cher monsieur, me dit-il, tandis que vous venez m'interroger sur la situation de la France, vous me voyez dans les tribulations d'un locataire mécontent et indécis; moi qui ai tenu dans mes mains la paix du monde, je ne puis pas avoir la paix de mon seuil !...

— En vérité ! répondis-je avec déférence.

— Vous allez en juger, reprit le bonhomme, cramponné à son idée fixe comme aux coussins de son fauteuil..., vous avez vu en entrant la largeur de mon palier ?

— Il est en effet bâti d'une grande façon, comme dans toutes les anciennes maisons.

— Hélas ! monsieur, c'est là qu'est le mal, je suis ennuyé par mes voisins.

— Ils sont donc bien désagréables?

— Chacun d'eux a sa manie; vous allez en juger. J'avais dans le temps, aux jours de ma plus grande prospérité, l'étage tout entier..... au nord, au sud, à l'est, à l'ouest du carré..., toutes les portes m'appartenaient, tous les paillassons étaient ma propriété.... mais vous connaissez la bataille de la vie, il y a des heures funestes auxquelles il faut savoir céder.... Je dus, en raison de pertes subies, me rétrécir.... et une partie de l'emplacement a été occupée par autrui ... Depuis je suis revenu à meilleure fortune, à force de patience et de travail.... et comme j'aurais aujourd'hui le moyen de meubler mes anciens locaux, mes voisins ont peur que je ne leur fasse donner congé.. . pour les reprendre.

— Ne pouvez-vous les tranquilliser?

— Cela n'est pas facile, d'autant mieux qu'entre nous, je ne dédaignerais pas de faire comme les magasins de nouveautés, quelques agrandissements.... Ainsi j'ai au nord un voisin, gros marchand de charbon de Namur, Liége et Charleroi.... J'ai déjà occupé son logement, il me l'a même offert dans le temps, si je voulais le reprendre.... Croyez-vous qu'il tremble de peur aujourd'hui que je ne m'y réinstalle!... Il est de fait que rien ne sépare nos deux terrasses, et que je n'aurais qu'à faire un

pas pour être dans ses lares.... c'est même gênant pour moi de savoir qu'on peut entrer dans mon domicile.... par son local.... mais je vous assure que je ne pense pas à le déposséder.... Il n'en crie pas moins « A la garde! » chaque fois que le vent fait aller les bouffées de mon cigare de son côté.... Il prétend, comme M. de la Palisse, qu'il n'y a pas de fumée sans feu.

— Tous vos proches ne sont pas aussi timides? demandai-je.

— J'en ai de plus tranquilles. Au côté sud est un dévot qui fait des prières ferventes et qui défend le principe de l'Inquisition.... comme un souvenir.... Mais, comme nous sommes séparés par des blocs de pierre, il ne me gêne pas.... il ne peut pas regarder facilement ce qui se fait chez moi.... sans ma permission. — Il n'en est pas de même d'un Allemand, grand trafiquant en jambons et en patrons de tapisserie ... il cherche à s'emparer de tout un côté du carré, et il a déjà fait expulser les petits locataires pour composer avec leurs chambres un appartement complet : il a fait dans ces derniers temps un tapage assourdissant.... pour faire tomber les cloisons.... et constituer à son profit un même corps de logis....

— C'est le bruit qui vous gêne ? dis-je.

— C'est aussi la crainte qu'il veuille empiéter sur mon antichambre.... sous prétexte que mes gens, qui sont Alsaciens.... parlent sa langue.

— Les autres voisins ne s'en mêlent pas ?

— Ils attendent. J'ai d'un côté un Suisse qui chante des tyroliennes, de l'autre côté un Bavarois et un Hollandais, qui n'ont qu'un pied à terre auprès de moi, leur demeure principale étant beaucoup plus loin, ils ont également peur que j'entre quelque matin par la fenêtre.... Comment voulez-vous qu'on ait un domicile tranquille avec de semblables préventions ?

— Vous avez bien au moins un intime..., un ami sur votre carré ?

— J'ai servi puissamment un Italien qui était logé à l'étroit et auquel j'ai fait céder un local correspondant à la maison adjacente.... Je l'ai aidé à décider le propriétaire à enfoncer le mur de communication, j'ai même mis avec lui la pioche dans les vieux plâtres.... C'est un bon garçon, mais on dirait que la reconnaissance lui pèse, et qu'il est ennuyé de n'avoir pas travaillé tout seul.... à son agrandissement.

— Je compatis à votre ennui.

— Il est d'autant plus grand que l'emplacement que j'occupe serait gentil si on pouvait y vivre tranquille : on y trouve les meilleurs fruits, les meilleurs crus, les meilleurs tableaux, les plus beaux livres, les chansons les plus gaies, l'air y est excellent, l'humeur y reste gauloise, et je n'ai rien à envier à d'autres.... Les questions de vicinité, mon cher monsieur, sont le trouble de toute quiétude.... Quand Diogène couchait dans un tonneau.... c'est qu'il savait que le vin seul pouvait y entrer par la bonde. »



Il avait raison, le Savant ; à sa fenêtre, qui donnait accès au soleil et à l'air pur du Luxembourg, des gobeas et des œillets roses fleurissaient, offrant la table et le logement aux abeilles en tournée, aux lambris pendaient des toiles de Greuse, du Poussin, de Diaz, de Delacroix, ces maîtres de l'école française.

Sur le piano, la partition de *Faust* était ouverte à la *Chanson des Vieillards*.

Dans la bibliothèque, les volumes portaient sur

leurs dos, comme un glorieux uniforme, les noms de Buffon, de Voltaire, d'Hugo, de Musset, de Dumas, d'Edmond About.

Dans la salle à manger, en prévision du repas du soir, la pêche de Montreuil, la poire d'Arles, ces pièces de résistance de nos desserts, soutenaient la figue de Marseille et le raisin de Fontainebleau.

On eût dit que la Nature et l'Art avaient envoyé leurs précieux spécimens à ce bon sexagénaire qui les appréciait si bien....

*
* *

Comme il avait achevé, Jérémie du foyer, ses lamentations domestiques, je me levai pour prendre congé et lui dis en le saluant :

« Pourrai-je vous revoir ?

— Pour me demander la Situation de la France ?

— Si vous le voulez bien.

— Mais, s'écria-t-il en riant aux éclats, je viens de vous l'expliquer le plus clairement possible.

— Comment ! ces voisins ?...

— Ce sont les pays limitrophes....

— Ce gros marchand de charbons, qui a peur de voir envahir sa demeure ?...

— C'est la Belgique qui nous l'offrit en 1830.

— Ce bigot qui est séparé de nous par des blocs de pierre ?...

— C'est l'Espagne pieuse qui fait ses dévotions à l'ombre des monts Pyrénéens.

— Ces deux bons hommes qui n'ont qu'un pied à terre auprès de nous, leur logement étant plus loin ?...

— C'est la Hollande et la Bavière qui conservent, à nos portes, le Luxembourg et le Palatinat....

— Cet ami, dont vous avez aidé à agrandir le local et qui se dépite de n'avoir pas agi de ses propres forces ?...

— C'est l'Italie libre jusqu'à l'Adriatique. Quant au personnage qui a pris tous les petits locaux pour en faire un logis immense, expulsant les habitants sans leur donner d'indemnité ni d'avis préalable, vous avez reconnu la Prusse.... curieuse de savoir comment on fait cuire la choucroute à Strasbourg, et désireuse peut-être de voir tôt ou tard adopter ses recettes culinaires....

— Je vous remercie, monsieur, de cette vulgarisation ingénieuse de l'enseignement que je sollici-

tais, dis-je à mon hôte ; mais, pour déterminer les droits de chacun, n'est-il pas des règles, n'existe-t-il pas des frontières naturelles ?

— Sans doute, il est des gens qui prennent des accidents de terrain pour des arguments, et qui soutiennent que la Géographie a tracé elle-même la limite des États ; la France, par exemple, aurait pour frontières naturelles les Pyrénées et les Alpes, ces cloisons immenses, et le Rhin et la Meuse, ces aquariums tant convoités ; à ce compte, elle aurait des reprises à exercer. Mais, croyez-le, monsieur, les limites naturelles n'ont plus de signification aujourd'hui qu'on perce les montagnes pour y faire passer les wagons des chemins de fer et qu'on fait des tunnels sous les mers.... Quand un gros mur gêne le locataire principal de ce monde, il ne s'arrête pas devant les moellons.... il les troue....

— Et comment décide-t-on les éléments de controverse entre les locataires d'un même carré?

— En jouant le rôle dont Mme de Girardin a vanté l'importance dans cette même *Presse* où vous écrivez.... Vous ne vous rappelez pas l'anecdote ?...

— Pas précisément.

— La voici : Un jeune élégant, ami du comte

d'Orsay et des merveilleux de son époque, avait disparu depuis un mois de son aristocratique société.

« On ne le rencontrait ni à l'Opéra, ni au Jockey-Club, ni au Bois de Boulogne....

« Il semblait avoir même déserté son opulente demeure, car son concierge affirmait sans cesse.... qu'il n'était pas chez lui.

« On le crut trappiste.... ou tout au moins membre de la Société des Droits de l'Homme.

« Un jour pourtant on le rencontra, il marchait vite et avait l'air effaré....

« — Je n'ai pas le temps de m'arrêter, dit-il, on « joue chez M. le comte de Castellane une pièce de « Mme Gay, et je crains de manquer la répétition.

« — Vous avez donc un rôle dans l'ouvrage ?

« — Le rôle le plus important.... celui qui domine « tous les autres.... il faut que je le sache sans bron- « cher.... »

« Et il partit d'un trait, mû par un enthousiasme dramatique des plus sérieux.

« La pièce de Mme Sophie Gay reproduisait un épisode de la vie de Henri IV.

« Était-ce le roi, était-ce Sully, était-ce la belle Gabrielle que jouait le gentil comédien ?

« On attendait la première représentation pour le savoir.... la toile une fois levée.

« Le Vert-Galant entra.... ce n'était pas lui....

« Le ministre intègre parut.... ce n'était pas lui encore....

« L'ambassadeur d'Angleterre fut introduit.... ce n'était pas lui.... toujours....

« On livre la bataille d'Ivry, le canon mugit dans la coulisse avec des intonations de basse profonde.

« Le jeune homme n'est ni parmi les troupes royales, ni parmi les ligueurs.

« — Il aura été malade, le pauvre comédien; il se « sera senti intimidé par les clartés de la rampe et la « qualité de l'assistance, pensèrent ses camarades. »

« A la fin de la pièce, on le voit pourtant accourir, rouge, ému, triomphant.

« — Eh bien! cria-t-il de loin, voilà un grand « succès, j'espère. J'en suis encore tout étourdi!

« — Toi, lui répondirent ses amis, mais tu n'y « étais pour rien.... nous ne t'avons pas vu....

« — Comment, pour rien! interrompit-il d'un air « furieux; sans moi, il n'y avait pas de pièces pos- « sibles....

« — Que faisais-tu donc, toi qui ne figurais ni le « Béarnais, ni Mayenne, ni le maréchal de Biron? »

« L'apprenti comédien se redressa de toute sa hauteur, et répondit avec un orgueil ingénu :

« — *Je faisais le Canon !*.... et j'ai eu assez de mal, « car on se fatigue furieusement les poumons à « faire le canon comme il faut.... »

« Cette anecdote, ajouta mon cicerone politique en me reconduisant jusque sur ce palier, objet de tant de litiges, sera la péroraison de ma démonstration à votre profit. Le naïf héros de Mme de Girardin était dans le vrai.... Le Canon est encore le rôle le plus important en matière de délimitation des chambres et d'États, de carrés et de Frontières.... celui qui en jouera le mieux aura toujours raison !... »



VIII

LA MAISON DE MOLIÈRE.

Pourquoi nomme-t-on ainsi l'immeuble habité par le Théâtre-Français et placé sous l'inspection immédiate d'un maréchal d'empire, comme s'il servait d'emplacement à une armée d'occupation ?...

Est-ce parce que Molière y est né ? Mais l'histoire nous apprend qu'il a vu le jour dans un coin de la rue Saint-Honré, où le soleil est blafard même en août....

Est-ce parce qu'il y a joué la comédie? Les annales dramatiques nous enseignent que le logis des sociétaires actuels n'était pas bâti de son temps....

Est-ce parce qu'il y a rendu à Dieu le grand esprit que Dieu lui avait prêté?... Mais chacun sait que le célèbre acteur-auteur expira dans un local absorbé

aujourd'hui par un commissionnaire au Mont-de-Piété.

Plus d'un comédien de province besoigneux s'est séparé de sa montre dans ce lieu où le corps de Poquelin se sépara de son âme.

Touchant exemple de l'engagement.... et du dégagement des choses humaines et divines....

*
* *

Non, ce bâtiment restauré, agrandi, où hier encore le Voltaire de Houdon était placé derrière le contrôle comme pour surveiller la recette, n'est pas la maison de Molière.

Je n'y trouve pas la trace du maître.

Où est donc Baron, son élève favori, ce Baron qui eût nargué le secret de jeunesse de M. Laferrière, lui qui jouait à soixante-huit ans l'adulte Misaël des *Macchabées* en manches pendantes et en toque à l'enfant ?

Où est la bonne Laforet, ce type des bonnes à tout faire du grand répertoire ?

. . . . Une suivante.
Un peu trop forte en gueule et trop impertinente.

Où sont surtout le sourire et la larme de ce logis, la tristesse et la joie de ce seuil, la cruelle et ravissante Béjart, telle que la représente Molière, son mari malheureux, dans la neuvième scène du troisième acte du *Bourgeois gentilhomme*, les yeux petits.... mais les plus touchants du monde, la bouche grande.... mais qui inspire les désirs; la taille petite.... mais aisée et bien prise; la nonchalance même.... mais avec un charme qui s'insinue dans les cœurs.

Je cherche en vain le pendant de l'épouse de Molière, dont on a dit : *Elle, si vaniteuse d'être sa veuve, ne sut point être fière d'être sa femme....*

Toutes les actrices du Théâtre-Français ont les yeux grands....



J'ai beau regarder du dehors ce qu'on nomme aujourd'hui la Maison Molière, je n'y vois pas la tradition du génie illustrateur de la scène française.

L'excellent M. Talbot prend l'air à la fenêtre en attendant l'heure de la répétition; mais ce n'est pas

par cette croisée-là que la Béjart jetait des pistoles aux gens du peuple pour qu'ils priassent pour l'âme du poëte dramatique.

Le consciencieux M. Maubant répond à l'aimable M. Delaunay, s'informant de sa santé, qu'il a bien dormi, oubliant le mot de Voltaire à un personnage de son emploi : *Les tyrans ne dorment jamais !*

Regnier additionne les comptes de ses fermiers.

Et la belle Madeleine Brohan songe à donner dimanche prochain le pain bénit à sa paroisse.



Non ; ce n'est pas la vraie Maison de Molière où se trouvent ces gentilles dames, collaboratrices du clergé dans les bonnes œuvres, car on dépensa toutes les peines du monde pour y faire venir un simple prêtre.

Il fallut, je ne dirai pas la croix et la bannière, elles furent obstinément refusées.... mais de pressantes requêtes pour obtenir quelques gouttes d'eau bénite sur le tertre où alla dormir l'auteur du *Tartufe*.

C'est cet entre-sol où l'on prête à l'ouvrière sur

son matelas, à la lorette sur ses bijoux, qui est la Maison de Molière véritable.

Quand le bonhomme Argan tomba après la troisième représentation du *Malade imaginaire*, c'est là que les porteurs dirigèrent sa chaise.

C'est là qu'il refusa le bouillon de sa femme, en raison de la quantité considérable d'épices qu'elle y mettait.

C'est là qu'il lui demanda l'oreiller rempli d'une drogue léthargique, qu'elle avait préparée pour le faire dormir.

C'est là que se trouvait *Provençal*, ce valet naïvement idiot qui lui fit un jour des papillotes avec le manuscrit de sa traduction de Térence.... perdu par ce fait, pour la postérité !...

C'est dans cet entresol que demeuraient les deux religieuses de province qu'il logeait gratuitement quand elles venaient quêter à Paris, durant le saint temps du carême, pour les besoins de leur couvent....

C'est là qu'il expira entre leurs bras !....



Quand un artiste de la Comédie-Française actuelle quitte ce monde, il ne fait pas une *fausse sortie*.

Il ne s'en va pas comme un excommunié. On signale à son convoi messe en musique, curé en étole, enfants de chœur en robe écarlate, et tentures noires enveloppant l'église.

La veuve de Molière ne trouva pas un prêtre de bonne volonté pour suivre les dépouilles du plus célèbre écrivain de France.

Molière avait pourtant communié aux Pâques précédentes.

Il avait même demandé un confesseur durant son heure d'agonie.

On sollicita longtemps. A la fin, la Béjart reçut l'autorisation ci-après d'un prélat bien mondain, puisqu'on disait qu'il était plutôt *berger*.... que *pasteur*....

« Veu la requeste d'Elisabetz-Claire-Grafinde Béjard, veusfe de feu Jean-baptiste Pocquelin de Molière, vivant valet de chambre et tapissier du roy, et l'un des comédiens de sa troupe, ayant aucunement égard aux preuves résultantes de l'enqueste faicte par mon ordonnance, nous avons permis au sieur curé de Sainct-Eustache de donner la sépul-

ture ecclésiastique au corps du deffunct Molière, dans le cimetière de la paroisse, à condition néanmoins que ce sera sans aucune pompe, et avec deux prestres seulement et hors des heures du jour, et qu'il ne se fera aucun service solennel pour luy, ny dans ladite paroisse Sainct-Eustache, ni ailleurs, même dans aucune église des Réguliers, et que nostre presente permission sera sans prejudice aux règles du Rituel de nostre église, que nous voulons être observées, selon leur forme et teneur.

« Donné à Paris, ce vingtième février mil six cent soixante-treize.

« Ainsi signé :

« De Harlay

« Archevêque de Paris. »

Molière est mort le 17 février 1673.

Il n'a été enterré que le 20, ainsi que le document curieux publié ci-dessus en fait foi.

Son corps est donc resté quatre jours entiers dans cet immeuble de la rue Richelieu qui portait jadis le n° 34, et qui avoisinait l'ancienne Académie des peintres.

C'est là où il séjourna si longtemps, où il aima,

où il souffrit, où son cadavre fut suivi par une foule immense, portant des flambeaux....

C'est là et non ailleurs qu'est la Maison de Molière, selon moi....



Préville mourant, presque aliéné, retrouva un moment la raison et la force pour demander :

« Est-il encore un Théâtre-Français ? » Je pourrais faire la même question ; il ne suffit pas d'avoir pendu à un porte-manteau les costumes du grand comique pour se dire de sa maison.... Il ne suffit pas d'enfermer des reliques dans un local pour en faire une église....

Les souvenirs dramatiques se sont perdus.

Cette Tradition, dont les acteurs de la rue Richelieu sont si fiers, s'est défigurée par de nombreuses variantes.... de même que la traduction de certains livres saints....

Qui sait porter aujourd'hui l'habit brodé comme au temps de Louis XIV ?

« Ah ! mon ami, disait Voltaire au jeune Lekain qui voulait embrasser la carrière théâtrale, ne pre-

nez pas ce parti ; jouez la comédie pour votre plaisir, n'en faites jamais votre état ; c'est le plus beau, le plus rare, le plus difficile des talents ; mais il est honni par des barbares et proscrit par des hypocrites. Un jour viendra où la France estimera votre art, mais alors il n'y aura plus de Baron, plus de Le Couvreur, plus de Dangeville. »

Le jour prédit par Voltaire est arrivé.

L'art est apprécié, les artistes sont encouragés....

Mais les grands comédiens me semblent en retard, comme Grouchy à Waterloo....

*
* *

Ce n'est pas que je veuille faire ici le procès des honorables sociétaires dont on critique le talent en les nommant les comédiens *ordinaires* de l'Empereur.

Je ne veux pas sonner le tocsin dans leur maison fraîchement restaurée, avec la cloche de la Saint-Barthélemy qui figure dans leur magasin d'accessoires et qu'on entend dans *Don Juan d'Autriche*....

Je constate uniquement le fait de l'abaissement reconnu du niveau de l'art.

Qui sait porter aujourd'hui l'habit de marquis, l'épée en verouille, le chapeau sous le bras?...

Qui fait sauter la tabatière entre des doigts que le diamant illuminait comme des ifs dans un jour de fête?...

Aujourd'hui qu'on fume.... et qu'on ne prise plus, qui fait sauter avec grâce la graine de tabac d'Espagne des dentelles d'un jabot coquet?...

On assure que M. Mirecourt a conservé le grand air des seigneurs des grands siècles qui se serait perpétué en passant de Baron à Bellecourt, de Bellecourt à Préville, de Préville à Molé, de Molé à Firmin, de Firmin à Bressant; je n'en crois rien....

L'élégance d'une époque, son cachet de suprême distinction, se peuvent-ils transmettre comme une terre ou un sac d'écus....

La vraie croix fut un instrument d'une grandeur considérable, mais les morceaux qui sont venus jusqu'à nous sont d'une excessive exiguïté....

*
* *

Il manque aux comédiens de la rue Richelieu, jouant le grand répertoire, principalement les co-

médies de Molière, ce que possédaient les artistes du temps :

Des modèles !...

Alors les plus grands seigneurs, le duc de Duras, le duc de Choiseul, les gentilshommes de la cour venaient familièrement dans leur foyer.

Le comédien, imitateur par nature, examinait à la hauteur de quel bouton de gilet la blanche main cachait ses manchettes de point d'Alençon ou de Venise.

Quand un gentilhomme daignait s'asseoir parmi les fils de la muse comique, tous regardaient la façon merveilleuse avec laquelle il se jetait dans une bergère, la langoureuse harmonie de sa pose, la pétulance de son pied agitant dans l'espace, au moyen des jambes indolemment croisées, les talons rouges aristocratiquement insolents....

Préville vit le maréchal de Richelieu.

Molé avait vu les roués de la Régence.

Molière et Baron avaient vu Louis XIV en personne.

Ils avaient étudié la diction, le grand air et même les manies des hauts personnages de leur siècle, comme une jeune artiste du Gymnase étudia tout récemment les grâces tudesques, le laisser aller

élégant, les originalités charmantes d'une très-grande dame de nos jours.

*
* *

Où sont aujourd'hui, pour nos comédiens, les grands modèles d'attitude, de goût, de gracieux abandon ?

Notre costume est bourgeois ou militaire.

Il a la rigidité de l'uniforme ou la roideur de l'Angleterre, qui a fait, comme en 1815, avec ses modes de quaker une nouvelle invasion parmi nous.... sans rencontrer le maréchal Moncey aux barrières de Paris.

Le hideux habit noir fait de la couleur du deuil une nuance favorite.

Et ce n'est pas sans quelque embarras que les invités aux bals de la cour s'introduisent pour une soirée dans un pantalon collant. Ces mollets tant vantés par nos aïeux, et dont Samson fait l'éloge dans le *Marquis de la Seiglière*, ont disparu comme les cheveux cendrés et les mouches assassines des femmes.

A ce point que la Comédie-Française, qui avait

encore, il y a quelques années, des suisses pour garder ses coulisses, s'est vue obligée de renoncer à ces deux auxiliaires majestueux, à hallebarde, en raison de leur haine instinctive pour la culotte courte...



Les comédiens contemporains du grand siècle se glissaient non-seulement dans la peau, mais aussi dans l'habit du bonhomme qu'ils représentaient.

Un pauvre demanda un jour l'aumône à Legrand, ce premier rôle de la Comédie-Française qui vint au monde le jour même où Molière mourut....

Legrand lui jeta quelque monnaie dans son chapeau.

Le mendiant, par reconnaissance, se mit à réciter un *De Profundis*.

« Eh! l'ami? lui dit l'artiste habitué à jouer Agamemnon ou Tibère, et froissé dans son amour-propre, me prends-tu pour un trépassé?... Chante plutôt le *Domine salvum*..., car je fais les rois et les empereurs. »

Les comédiens se grisaient alors à l'esprit de leur emploi au point de se croire gentilshommes pour tout de bon.

Ils se traitaient en gens de qualité, comme Gobert, qui joua cent fois Napoléon, prenait du tabac dans son gilet.

Ils s'appelaient M. *de* Hauteroche, M. *de* Brecourt, M. *de* Floridor.... gros comme le bras.... dans la vie privée....

* * *

Supposez aujourd'hui un jeune homme qui demande à jouer Dorante pour ses débuts à la Comédie-Française.

On lui donnera un costume.

Mais qui lui apprendra à le porter?

On n'enseigne pas ce grand art au Conservatoire : ce fut un danseur qui resta longtemps *professeur de maintien.*

Quand les élèves jouent en costume, Mme Baron leur loue un habit brodé pour dix francs, mais elle ne leur fournit pas *la manière de s'en servir.*

Le néophyte aura beau aller au foyer, il y trou-

vera des académiciens vénérables en paletot noisette, le cou enveloppé d'un cache-nez de flanelle.

Mais le frac couleur du temps ou cuisse de nymphe, costume étincelant des chevaliers et des vidames d'autrefois, n'apparaîtra pas....

Les plus élégants de ce siècle ne leur serviraient pas de modèles pour ces résurrections de figures historiques.

Nous avons plus de *chic* que de distinction.



La maison de Molière ne saurait être ce logis où on désapprit à revêtir son uniforme et à parler sa langue.

Les professeurs de diction sont nombreux; ils ont détruit les chaires de maintien, dont l'excellent arlequin du ballet, M. Élie, fut le dernier titulaire.

On recherche le débit lent, la phrase large, l'accentuation qui ne fait pas grâce à un E muet, la prononciation pure mais fade comme l'eau claire.

L'art de bien jouer a été sacrifié à l'art de bien dire!...

Aussi le public ne retrouve-t-il plus là les

grandes émotions d'autrefois; la convention paralyse l'élan....

Quand la Célimène de 1768, Mme Vestris, se jeta dans la tragédie et joua la *Gabrielle de Vergy*, de Dubelloy, elle sacrifia l'art de bien dire à celui de bien crier et obtint un succès prodigieux.

Le lendemain, le *Journal de Paris* contenait les lignes suivantes :

« Les dames sont prévenues qu'elles trouveront dans la salle une loge spéciale pourvue non-seulement d'eau de Cologne, mais aussi de toutes les eaux spiritueuses, de tous les sels qui peuvent convenir aux différents genres d'évanouissement. Ainsi, elles peuvent compter sur toutes les commodités dont on a besoin pour se trouver mal.... »

Aujourd'hui, il serait inutile de prendre contre les spasmes nerveux occasionnés par le jeu des acteurs de semblables précautions....

*
* *

J'ai parlé de la comédie, du répertoire de ce colosse qui dépassa Plaute et Térence en les imitant; j'aurais fort à dire en matière de tragédie.

Il n'y a pas encore longtemps qu'on osait représenter l'habitation d'Agamemnon, le roi des rois, par une énorme tente à baldaquin semblable à celle de Louis XV au camp de Fontenoy.

Pourtant jamais les Grecs n'eurent de tentes, mais des cabanes minutieusement décrites par Homère; c'est dans la cabane et non dans la tente d'Achille que les chefs se réunirent pour le consoler de la mort de Patrocle.

Le Théâtre-Français me répondra qu'un anachronisme est permis depuis que Racine a fait écrire une lettre par Agamemnon, au moment de la guerre de Troie, où l'écriture n'était pas inventée.

Ce n'est pas une raison pour loger les rois classiques sous une tente du Bazar des Voyages. — Faites écrire le contemporain de la *Belle Hélène* sur des tablettes de papyrus semblables à celles que Proclus reçut de Bellérophon, et la faute de Racine sera réparée....



Oui, bien dire est louable, bien jouer est mieux.

Ce n'est pas seulement avec une diction du prédicateur qu'on enlève les masses, c'est aussi avec la chaleur du débit, l'éloquence du geste, le désordre même de l'énonciation dans les passages qui demandent de la véhémence.

La tradition peut être une excellente chose, à la condition d'être, comme les antiquités précieuses, religieusement conservée.

Mais il est arrivé des temps où l'État a eu besoin des comédiens qu'elle surveille et qu'elle discipline de par le décret de Moscou.

Il est venu plus d'une époque où l'acteur favori dut faire appel, soit directement, soit par l'allusion et l'allégorie, aux sentiments patriotiques de la foule.

Il dut renoncer à la *manière* pour parler aux masses....

« Ce n'est plus dans la haute société que l'acteur trouvera des modèles, écrivait sur des notes de son mari défunt Mme Talma dès 1836, les grandes passions, les grands mouvements de l'âme y sont émoussés.

« C'est plutôt dans la classe du peuple, parmi ces hommes qui, plus près de la nature, recevant des impressions vives qu'ils exhalent sans mé-

nagement, n'ont point l'habitude de mesurer leur mouvement, de composer leurs joies ou leur désespoir. »

Il fallut, pour s'adresser à ce public impressionnable, faire abstraction de la convention, de la phrase traînante comme les robes à queue de nos merveilleuses d'aujourd'hui.

En pleine République, pour réchauffer le zèle des provinces, un peu tièdes en matière de gouvernement de tous par tous, M. Ledru-Rollin faisait écrire aux directeurs des théâtres des départements la curieuse lettre suivante, qui restera comme un monument historique :

Cabinet du Ministre de l'Intérieur.

Paris, 23 avril 1848.

« Citoyen directeur,

« Le citoyen Raphaël Félix a réuni une troupe avec laquelle il veut parcourir plusieurs départements.

« Son intention est d'y faire entendre les chefs-d'œuvre de notre scène, en leur donnant naturellement pour interprète la citoyenne Rachel.

« La citoyenne Rachel avait à l'étranger des en-

gagements considérables et des plus productifs; elle les a rompus pour rentrer en France.

« Le dévouement qu'elle a montré pour la République à Paris dans son admirable création de la *Marseillaise*, elle veut l'étendre aux départements.

« L'*électricité* qu'elle a répandue ici doit être d'un merveilleux et salutaire effet dans nos provinces. C'est au nom de l'art, sur lequel la République veut étendre sa puissante et féconde protection, que je viens vous demander de tenir compte à la citoyenne Rachel de ses sacrifices en lui prêtant tout concours, et en donnant toute facilité au citoyen Raphaël Félix pour les représentations qu'il a l'intention d'organiser dans notre ville.

« Salut et fraternité.

« *Le directeur par intérim des théâtres et de la librairie,*

« ÉLIAS REGNAULT. »

C'est mon excellent ami Samson qui apprit à Rachel comment on prononce les imprécations de Camille.... mais, je connais le vieux marquis de la Seiglière, inféodé malgré lui dans cette belle création.... il ne lui enseigna jamais la *Marseillaise*. Elle

n'en fut pas moins splendide d'audace et d'énergie....



Le Théâtre-Français a des comédiens de mérite, je n'en veux pas disconvenir, mais même dans le répertoire moderne, le public applaudit surtout l'acteur, quand le personnage représenté par lui ne fait pas suffisamment oublier.

— *Mon Dieu ! sauvez Bressant !* s'écriait une jeune personne de l'avant-scène, un soir que l'élégant artiste se trouvait au dernier acte d'une pièce en danger de mort.

Combien je préfère ce traître de mélodrame Saint-Ernest, auquel une dame du balcon jeta sa jumelle à la tête pour l'empêcher de maltraiter, dans une pièce d'Anicet Bourgeois, la victime innocente et persécutée....

Le comédien du boulevard, dont MM. les sociétaires font fi, a souvent pris le pas, en matière d'illusion dramatique, sur ceux de la rue Richelieu.

On lorgne M. Bressant, on ne lui jette pas la lorgnette au visage.

La Comédie-Française peut donc s'appeler la maison de Scribe, la maison d'Émile Augier, la maison de Camille Doucet, je ne m'y oppose pas....

Mais non pas la maison de Molière....

Frédéric Febvre, qui a eu la constance d'aller jusqu'à l'Escurial pour voir dans un tableau de Velasquez comment Philippe II portait son pourpoint noir, ne trouvera pas de précises indications s'il ose jamais endosser l'habit du *Misanthrope.*

Un jour, Mme Desgarcins, descendant l'escalier du Théâtre-Français avec Talma, manqua de se laisser choir.

« Pourquoi, dit-elle à son compagnon préoccupé, ne m'offrez-vous pas votre bras?...

— Eh! prenez plutôt la rampe! » s'écria Talma.

La rampe, c'est la convention, l'usage qui se perpétue, la tradition avariée. Vous serez forcé, mon cher monsieur Febvre, de la prendre comme tout le monde, cette rampe, quand vous en serez là....

*
* *

Le mal est-il irrémédiable? Je ne le crois pas.

A côté de la fausse tradition il y a le génie qui devine ce qu'il ignore, l'art qui pressent ce qu'il n'a pas vu.

Quand les coutumes surannées, les conventions monotones feront place au libre arbitre de chacun, l'artiste composera son maintien, son costume, son rôle selon sa nature, son tempérament, son intelligence personnelle.

On raconte que durant l'hiver qui suivit la mort de Molière le froid fut terrible à Paris, les malheureux gelaient dans les rues....

La Béjart, sa veuve, eut une idée sublime dans son excentricité.

Elle acheta cent voies de bois qu'on voitura, par son ordre, au cimetière, afin que les pauvres vinssent se chauffer sur la tombe de Molière et donnassent des bénédictions à sa mémoire.

Le brasier, entretenu plusieurs jours, fut si grand qu'il brisa sa pierre....

M. Titon du Tilet assure qu'en 1752, on la voyait encore au cimetière Saint-Joseph, séparée en deux par une fente....

Que les comédiens ordinaires de l'Empereur travaillent;

Qu'ils remplacent le conventionnel par l'idéal, le métier par l'art;

Qu'ils brûlent un plus pur encens sur la tombe de leur éminent maître,

Et qui sait si la pierre, se brisant une fois de plus à cette sainte flamme, ne laissera pas s'échapper à leur profit.... une dernière étincelle de sa grande âme?



IX

DISSERTATION.... TIRÉE PAR LES CHEVEUX.

Je m'étais levé hier de grand matin, profitant du retour subit du soleil d'été, revenu sur ses pas comme s'il eût oublié d'ouvrir la corolle d'une fleur ou de fixer l'image d'une jolie femme sur une plaque de photographe.... quand je rencontrai deux chiffonniers sur un même tas d'ordures.

Ils se saluèrent du crochet au lieu de se quereller.... comme l'eussent fait inévitablement deux journalistes traitant le même sujet....

Et l'un céda courtoisement le tas à l'autre....

Le privilégié prit avec une dextérité merveilleuse les os, les débris de verre, les fragments de papier, les lambeaux d'étoffes, les bouchons de liége et les vieux clous....

Puis, saluant son confrère avec une cordialité marquée, il disparut, à la recherche d'un autre amas d'immondices.



Le deuxième chiffonnier demeura alors devant la montagne de détritus, dépourvue en apparence de tous débris de valeur.

Je me demandai ce qu'il pouvait chercher encore dans ce monceau déjà fouillé.

Il remua avec son crochet les fragments de légumes, les écailles d'huîtres, les atomes de poussière devenus mortier en raison de leur réunion amoncelée par les pluies de la nuit.

Il se courba sur cette boue comme un alchimiste du temps de la reine Catherine sur son alambic.... en recherche du grand œuvre.

Puis s'agenouillant, il tira à lui des choses fort précieuses sans doute, mais très-délicates de forme, puisque mes yeux attentifs ne purent les distinguer....

Après quoi, il les mit dans sa hotte, et alla continuer les mêmes explorations au tas de chaque coin de rue, négligeant les fragments de cristal, les

os de gigot, les lambeaux de feuilles publiques qu'on achète si cher chez les chiffonniers en gros....

« Vous méprisez donc, lui dis-je en l'abordant, les objets que recherchent vos camarades?... »

Il leva la tête, me regarda comme pour savoir s'il devait m'accorder l'honneur d'un entretien, et me répondit en reprenant ses fouilles dans les débris de la vie parisienne :

« Ce n'est pas *ma spécialité*. »

*
* *

Que pouvait demander cet honnête industriel aux rebuts de nos logis? — Cherchait-il le liard de Charles IX qui manque au cabinet des médailles et dont on offre 100 000 francs? — Espérait-il trouver des perles dans ce fumier? — Quels étaient les objets qu'il en retirait et qui échappaient, par leur peu de volume, à mes regards curieux?...

Je résolus de le savoir.

*
* *

Je le suivis en conséquence dans son parcours

jusqu'à ce qu'il s'arrêtât à la porte d'un marchand de vin.

Il posa sa hotte contre le comptoir, la couvrit soigneusement d'une toile d'emballage et alla se placer à une table de la salle du fond....

Ne pouvant examiner le contenu de son panier, je le soulevai en passant....

Il était léger comme une bonne conscience.... C'était à croire que notre homme avait ramassé exclusivement sur la voie.... les fils de la Vierge dont octobre jonche notre sol, comme pour en masquer le prosaïsme....

*
* *

Je pénétrai dans le triclinium bachique ; mon philosophe matinal y était entouré d'une foule de travailleurs prêts à aller à la besogne ; ils ne buvaient pas le vin blanc, absolument *pour tuer les vers*, comme on dit dans le peuple.

Ils faisaient profession de goûts poétiques, à ce que je constatai aussitôt.

« Le *Madrigal du Cheveu!* » s'écriait-on de toutes parts.

Mon rôdeur ne se fit pas prier et récita d'un ton de raisonneur de la Comédie-Française un huitain que M. H. Lucas a ressuscité de l'antique.

Amour ayant perdu la corde
De son arc, ce sceptre divin,
Allait crier miséricorde.
Il la cherchait partout en vain.

D'un de vos blonds cheveux qu'il noue,
Il rajuste son arc vainqueur,
Prend un trait, l'appuie à sa joue
Et perce, hélas! mon pauvre cœur.

« L'autre madrigal! » vociféra l'assemblée, après avoir crié bravo au morceau déclamé.

Avec le même flegme, la même afféterie littéraire, le chiffonnier lettré débita la chanson connue :

Cadet Roussel a trois cheveux,
Deux pour les faces, un pour la queue;
Et quand il va voir sa maîtresse,
Il les met tous les trois en tresse.

Or, je dois dire que ces vers eurent plus de succès encore que l'adorable huitain en l'honneur de messire Cupidon.

Je m'approchai du Trouvère et lui dis :

« Vous aimez donc bien les cheveux ?

— Sans doute, me répondit-il ; le cheveu c'est l'homme, le cheveu c'est la femme, le cheveu c'est l'humanité ; Samson perd avec ses cheveux sa force et sa puissance ; quand on condamne la Vallière au couvent, ou un fils cadet de roi absolu au cloître, on leur coupe les cheveux pour les rendre soumis.... Que donne-t-on comme souvenir ? la boucle de cheveux chantée par Pope. Chez les Germains, quand une femme faisait un serment, elle jurait par ses deux mamelles et ses deux tresses.... Le cheveu est un être vivant, magnétique, intelligent qui se dresse d'instinct aux moments d'horreur.... Seul il défendrait l'homme contre la peine de mort en empêchant le tranchant de la guillotine de couper.... si on n'avait la précaution de l'enlever lors de la *toilette du condamné*....

— Et c'est simplement par admiration que vous chantez le cheveu ?

— Non, c'est aussi par état. Je ne sais si vous l'avez remarqué, l'Humanité *mue*, mon cher monsieur, depuis les conquêtes de l'esprit humain et la marche du progrès.

« A mesure que les crânes se sont meublés au de-

dans des soucis de la politique, ils se sont dénudés à la surface. Un statisticien vous prouverait qu'il se perd chaque jour, dans les maisons, dans les rues, dans les potages des restaurants à 32 sous, 50 millions de cheveux.... Or, à cette époque d'économie politique, alors qu'on préconise le système, qui consiste à ne rien perdre, il s'agit de ne pas laisser s'égarer cette valeur précieuse.

— Et qui la retrouvera ?

— Moi, dit-il; vous n'avez qu'à regarder le dedans de ma hotte : le bonhomme Carmouche ne pourrait pas y reconnaître son fil d'ébène chéri dont il a dit :

Doux cheveu noir que je recueille,
Viens! tu seras toujours gardé!...
Comme l'on conserve une feuille
Du bouquet qu'on a possédé....

J'ouvris le panier.... et reculai surpris.

Il y avait là toutes les mèches enlevées aux peignes et jetées dans l'âtre.

Je croyais que ces déserteurs bruns, blonds, châtains et roux étaient condamnés à mort en imitation du co 'e pénal militaire, car ils sont sans excuse d'abandonner les fronts charmants qu'ils ont mission de protéger.... Je me trompais.

Des chiffonniers spéciaux vont à la chasse de ces petits tampons que fait chaque femme qui se démêle, avec les cheveux qui restent sur l'écaille ou l'ivoire. C'est surtout aux renouvellements de saison qu'a lieu cette *tombée.*

M. Paul Parfait, dans un travail curieux intitulé *les Chasseurs de chevelures*, dit ceci :

On évalue à 14 000 kil. le total des cheveux qui, grâce au chiffonnier, passent annuellement du ruisseau sur la tête des femmes que le bon marché n'effraye pas. Un Français fixé à Naples, M. Raison, a imaginé de transporter dans ce pays, où les femmes restent rebelles à la *coupe*, l'industrie de nos chiffonniers. Des lazzaroni, enrôlés par lui dans les principales villes de l'Italie méridionale, y recueillent les cheveux de tombée, dont il est en mesure de nous expédier 8000 kil. par an.

*
* *

On raconte, à propos de *tombée* des cheveux, la légende des amoureux d'Asnières.

Ils étaient jeunes, beaux, heureux de vivre, et la

demoiselle disait au jeune homme, dans ses moments d'ivresse, ces deux mots :

« *Peigne-moi !* »

Elle avait des cheveux blonds, insolents comme de l'or, longs comme une tragédie en cinq actes.

Et le galant passait avec admiration, en guise de peigne animé.... ses cinq doigts dans ce torrent de rayons du soleil....

Un jour la belle aux cheveux vermeils, qui avait la poitrine aussi sensible que le cœur.... mourut dans un spasme nerveux.

Le jeune homme s'enfuit de cette petite chambre, nid de colombe, qui lui rappelait de si tristes souvenirs.

Ce ne fut qu'au bout d'un an qu'il osa aller y chercher des bijoux, des hardes qui y étaient restés....

« Monsieur, lui dit le concierge, je ne suis pas fâché que vous déménagiez ce qu'il y a là-haut.... car on ouvrira la fenêtre.... et on verra ce qui s'y passe.

— Que peut-il s'y passer ?

— A minuit, on entend une voix.... de femme.... si faible.... si faible..... qu'il faut qu'il n'y ait pas

de vent pour qu'on puisse distinguer ce qu'elle dit.

— Et que dit-elle ? fit le jeune homme.

— Deux paroles seulement : *Peigne-moi !* »

L'amoureux sentit un frisson courir le long de ses reins à cette révélation....

Toutefois, il s'arma de courage et résolut de coucher une fois encore dans la chambre fatale....

« C'est de la folie de croire aux revenants ! » pensa-t-il.

Et il s'établit dans un fauteuil.

Là était la toilette aux draperies Pompadour, le siége où elle s'asseyait pour s'admirer et se faire charmante pour lui....

Et le peigne d'écaille blonde qui disciplinait ses tresses rebelles....

Tout à coup, quand minuit sonna, il jeta les yeux sur le miroir.

Il vit une figure pâle comme un suaire, suppliante comme une âme en peine,

Et une voix qui n'avait plus rien d'humain soupira :

« Peigne-moi ! peigne-moi ! »

L'amant tomba évanoui de terreur....

. . . .

Quand il revint à lui, il se trouva dans son domicile à Paris, gardé par un ami fidèle.

Il fit une maladie de trois mois.

A son rétablissement, son dévoué camarade avait usé de toutes les ressources de la logique pour lui prouver que les morts ne reviennent pas, et qu'il avait été la proie d'une hallucination.

Son médecin affirmait de même que si les trépassés se mettaient à courir le monde, sans état civil, ni passe-port, on les aurait déjà enfermés au dépôt de Saint-Denis : comme mendiants s'ils demandaient des messes.... comme vagabonds s'ils couraient la pretantaine.

Le malade avait fini par calmer son cerveau à ces fraternelles admonestations.

Il eût guéri complétement.... sans un accident que la tombée me rappelle.

Un jour le concierge de la maison hantée vint lui réclamer le terme.... qui était échu....

« Eh bien, mon ami, lui dit l'alité.... as-tu jamais vu le fantôme?

— Ah ! pour ça.... ma foi non, monsieur.

— Tu n'as jamais rien trouvé, ni un lambeau de suaire..., ni un brin de terre du cimetière, ni un éclat du bois de cercueil ?

— Pardine ! jamais ; ça, c'est des bêtises..., fit le portier, il n'y a que l'habit de monsieur qui m'a donné joliment du mal à nettoyer.... vous savez bien, l'habit que vous portiez quand vous vous êtes évanoui.... et qu'on vous a ôté pour vous faire respirer....

— Eh bien ! cet habit ?...

— J'ai bien mis une demi-heure à le brosser.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il y avait dessus ... plus de cent cheveux blonds.... longs d'une aune !!!... »

A cette révélation, le malade retomba dans le délire.... Il devint aliéné....

Et sa folie innocente et inguérissable consistait à chercher en tous sens.... sur le sol.... des cheveux blonds tombés d'une tête invisible.



« A côté de la tombée, me dit mon chiffonnier, il y a la *coupe*, qui se pratique surtout en Bretagne et en Auvergne, durant les foires. Vous vous rappelez l'histoire de cette pauvre fille qui donna ses cheveux pour dix billets d'une loterie foraine.... et qui ga-

gna un peigne !... C'est toujours en ce qui concerne la naïveté des paysannes, le même engouement. Moi, je ne fais pas ce métier-là.... je ne suis point un faucheur.

— Vous glanez ? lui dis-je.

— Cela ne fait de tort à personne en particulier, » répliqua-t-il.

Puis il endossa sa hotte et disparut...

*
* *

J'ai beaucoup réfléchi depuis mon entretien avec le chercheur de cheveux tombés....

Il ne m'est pas prouvé que l'usage du postiche soit complétement inoffensif.

Tout ce qui touche au cerveau et au cervelet agit sur l'imagination et domine les sens.

On ne met pas impunément contre sa nuque une crinière d'origine inconnue.

Tertullien s'adressant, à Carthage et à Rome, aux chrétiennes de son temps, leur dit :

« Rougissez, au moins, de mettre sur votre tête, sanctifiée par le baptême, les dépouilles de quelque misérable qui a honteusement croupi dans les ba-

gnes, ou de quelque scélérat qui a expié ses crimes sur l'échafaud !... »

*
* *

Le cheveu est presque un nerf: il provient du crâne: il est produit par la chaleur du cerveau: c'est une plante née sur un volcan....

Croyez-vous que, coupé, il ne conserve rien de son origine?

Croyez-vous que, transplanté, apposé, collé sur une tête nouvelle, il ait répudié les folies de la tête primitive qui lui donna naissance? Non. On ne perd jamais l'influence du sol natal.

*
* *

J'en veux pour exemple les perruques.

M. de Talleyrand eut des variations d'humeur et de politique qui scandalisèrent le monde.... C'est peut-être à ce qu'il avait, en 1804, un toupet fait avec des cheveux de prolétaire, et en 1814, une perruque confectionnée avec des ailes de pigeon abat-

tues.... qu'il faut attribuer ses évolutions singulières.

A cet abbé qui avait jeté la soutane aux orties, on pouvait dire ce qu'il disait à Mme de Marmier qui avait mis, pour prêter serment comme dame du palais, une jupe assez peu longue pour montrer ses pieds charmants :

Voilà une robe bien courte pour prêter un serment de fidélité.

M. de Bismark se sera fait faire une perruque avec des cheveux de batailleur, quand il a mis le feu aux quatre coins de la flegmatique Allemagne.

*
* *

J'avoue que j'adore les cheveux naturels et leurs fabliaux charmants....

Vous connaissez la *Rapanzel* des frères Grimm, une belle fille enfermée par une sorcière dans une tour qui n'a ni portes, ni escalier, ni échelle de corde.

Le prince Charmant passe.

Et vite Rapazel lui jette ses cheveux immenses, et il grimpe à l'aide de cette splendide toison.

Théophile Gautier a paraphrasé le conte allemand dans les vers que voici :

Sur le balcon, où tu te penches,
Je veux monter.... efforts perdus.
Il est trop haut.... et tes mains blanches
N'atteignent pas mes bras tendus.

Ote tes fleurs, défais ton peigne,
Penche sur moi tes cheveux longs,
Torrent de soie dont le flot baigne
Ta jambe roide et tes talons.

Aidé par cette échelle étrange,
Légèrement je gravirais,
Et jusqu'au ciel, sans être un ange,
Dans les parfums je monterais.

Ces cheveux immenses, qui servent de voile à la beauté, d'échelle à l'amour, de bastion et de rempart tout à la fois, voilà ce que j'idolâtre....

Mais ces chignons de nos élégantes, composés de crins de toute provenance, de boucles de toute nature, appliqués fortement à l'endroit du crâne le plus délicat, au cervelet où M. Flourens a placé la coordination des mouvements intellectuels, où Gall et Surzheim ont placé l'amour, où le physiologiste Drelincourt a logé l'âme.... voilà ce que je ne cesserai de regarder comme un danger public....

Passe encore pour la macédoine de mon chiffonnier; il peut avoir dans sa hotte des cheveux de servante et des cheveux de princesse impériale, des fils blonds tombés d'une tête anglaise, des fils d'ébène venus d'une tête espagnole.

Au jugement dernier, où nous devons apparaître devant Dieu au complet, si on apportait cette hotte, les femmes qui y viendraient reprendre ce qui leur appartient offriraient une variété infinie.

Mais enfin, dans cette *olla podrida*, le bon neutralise le mauvais....

*
* *

Il n'en est pas de même des chignons et des coiffures faits avec les mêmes cheveux d'emprunt....

Vous vous étonnez, bourgeois candide, que votre épouse, si douce aux premières années de votre mariage, soit devenue entêtée comme une mule.... Examinez la coiffure.... elle porte des cheveux de Bretonne.... elle est obstinée comme cette race, mélange de Celtes et Kymris.... sa chevelure d'emprunt la domine.... elle qui criait *vive la réforme!*

en 1848.... semble attendre l'entrée de Henri V à Paris.

Vous êtes stupéfiée, bonne mère de famille, en voyant votre fille si habile au plumetis, si assidue aux offices, si constamment occupée de regarder la terre quand les messieurs la contemplent.... lever la jambe, chanter :

> A présent, ma femme est morte,
> Mais que le diable l'emporte !...

et demander à faire une cariatide vivante dans la *Cendrillon* du Châtelet. Vous vous évertuez à chercher le mystère de cette déplorable transfiguration..., la chose est facile à débrouiller.... votre enfant pudique, retenue, sage comme un conseiller à la Cour de cassation.... aura appliqué sur sa nuque un chignon fait avec des cheveux de cascadeuse des petits théâtres....

*
* *

C'est surtout en politique que la postiche me fait peur....

Qu'on donne à la reine Victoria un chignon

fabriqué avec des cheveux de virago italienne, et nous avons demain la guerre avec l'Angleterre;

Qu'on coiffe la reine Isabelle avec la crinière d'une libre penseuse, elle fera raser les Pyrénées.

Les mœurs faciles du grand siècle, les versatilités de Louis XIV, les jovialités des grands seigneurs, les enfantillages des gens de cour, les folâtreries des magistrats les plus sérieux venaient peut-être d'une seule cause.

L'usage absolu de la Perruque, l'ignorance absolue de la provenance des cheveux dont elle était composée....

*
* *

Mais, me demanderez-vous, puisque vous signalez un danger public, ô moraliste capillaire! indiquez au moins le remède!...

Le premier remède, c'est de ne pas porter de faux cheveux du tout.... et de se contenter du peu qu'on a....

M. Emmanuel Domenech, dans ses voyages à

travers l'Irlande, demandait à son cocher, un matin qu'il gagnait le chemin de fer de Dublin, par une pluie battante, quelles étaient les quatre statues qui dominaient l'embarcadère.

« Ce sont les douze Apôtres, dit l'automédon, sans détourner la tête.

— Comment, douze? fit le voyageur abasourdi par cette réponse; mais il n'y en a que quatre!...

— Oh! répliqua le cocher, cela ne doit pas étonner Votre Honneur.... Avec un aussi mauvais temps, ils ne peuvent pas être tous dehors.... »



Cette excuse de l'Irlandais peut nous servir à tous pour les cheveux absents; chacun de nous a eu ses jours de bourrasque, d'orage et de tempête, les cheveux partis ont leur justification naturelle.

Toutefois, si l'on veut à toute force avoir l'air de posséder des torsades, des boucles à la Paméla, des diadèmes bruns ou blonds, des chignons opulents, des tresses luxuriantes....

Si on s'adresse obligatoirement aux marchands

de cheveux, il convient qu'on ne s'occupe pas exclusivement de leur finesse, de leurs reflets, de leur longueur,

Mais bien aussi de leur provenance.

On dit que les somnambules devinent à une simple mèche de cheveux, le caractère, la vocation, l'humeur de l'individu auquel elle a été enlevée.

Qu'on porte aux somnambules les faux chignons et les fausses tresses....

Elles diront si ce sont des cheveux de mort ou d'hétaïre, de supplicié ou de suicidé, de naïve Agnès ou de paysanne pervertie....

Le monde mystique aura sauvé une fois de plus le monde moral.



On raconte, en Amérique, l'histoire de cette fille opulente de New-York, qui, éblouie par les exploits de l'acrobate Blondin, ne voulait épouser qu'un jeune homme capable de passer sans broncher sur une corde roide.

Cette exigence désorienta bien des prétendants.

A la fin un audacieux se présenta, un Français, jeune et beau, s'il vous plaît.

« Je ferai plus que vous ne désirez, dit-il : je passerai sur un cheveu....

— Mais il ne sera jamais assez long pour aller d'une rive à l'autre de l'Hudson, dit l'exigeante enfant....

— Aussi me faudra-t-il vous demander, mademoiselle, cent, cent cinquante, peut-être deux cents cheveux, que je lierai les uns aux autres pour avoir l'étendue nécessaire. »

On crut le nouvel acrobate insensé.... Mais il était joli garçon, on le laissa faire.

Le premier jour il lia cinquante cheveux, et la donzelle eut le temps de voir qu'il avait de l'esprit.

Le deuxième jour il en lia cent, et la belle constata qu'il était aimable et doux.

Le troisième jour la corde de cheveux était déjà considérable, et la blonde trouvait que l'ouvrier allait trop vite....

Le quatrième jour la corde était faite.... mais la capricieuse ne voulut pas qu'il s'exposât sur ce tissu fragile.

« Pourquoi? demanda l'acrobate prétendu, qui était venu à bout de sa séduction.

— Parce que.... je vous aime!... » répondit-elle.

La ruse d'amour eut un plein succès comme aux jours ensoleillés de Boccace et de la reine de Navarre.

Cupidon eût perdu ses droits.... si l'amoureuse n'avait eu que des faux cheveux à offrir au malin soupirant.



X

LANDWEHR FRANÇAISE.

Quand on a parcouru Paris depuis longtemps, on sait comment se groupaient jadis les soldats destinés à défendre le drapeau et à protéger le territoire.

Il existait encore, il y a trente ans, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, des enseignes de *marchands d'hommes*, sur lesquelles on voyait un sergent aux gardes buvant avec un paysan effaré.... à la santé du Roi.

C'était le dernier souvenir du raccoleur, ce séducteur d'adolescents, ce consolateur des désespérés d'amour.... qui embauchait, au moyen de quelques écus, un jeune homme pour l'armée.

Il lui vantait la vie militaire, la grâce de l'uniforme, les conquêtes opérées non-seulement en Espagne et en Flandre.... mais aussi sur les cœurs des belles filles, libres comme le furent Francfort et Mayence.... par les troupiers français....

On buvait au monarque, à la gloire, à l'Amour, à Vénus, à Mars, dieu de la guerre, à toutes les divinités mythologiques.

Puis, quand on avait porté un toast à l'Olympe entier, on faisait signer au novice ivre son acte d'engagement.

Et la patrie comptait un héros de plus....



Le sergent recruteur, qui ne figure maintenant que dans les opéras-comiques de M. de Leuven, eut pour successeurs, quand fut établie la conscription, des individus qui tenaient collection de remplaçants, avec l'aide de la pittoresque enseigne dont je viens de parler.

Ils avaient un répertoire complet de guerriers de l'avenir, un assortiment considérable de maréchaux en herbe.

Quand un sujet était accepté par les conseils de révision, on lui comptait quelques milliers de francs.

Et alors, dans Paris l'observateur de mœurs constatait des scènes burlesques.

Une bande d'hommes gênés dans leurs habits neufs, le ruban à la boutonnière, le nez aviné, le quolibet aux lèvres, courait les théâtres, les restaurants, les bals, jetant des pièces de cent sous aux gamins de la rue, et chantant à tue-tête ce refrain philosophique :

Ça n'durera pas toujours !...

C'étaient messieurs les remplaçants *qui s'amusaient !...*

Ainsi, sous le régime de Louis XIV comme sous le régime du recrutement moderne, l'argent joua toujours un rôle important.... On paya souvent pour s'affranchir des périls de la gloire, de même qu'on se fit parfois payer pour les affronter....

*
* *

La levée de la milice, en 1742, offre un tableau

curieux des anciennes coutumes, retracé dans le *Journal de Barbier*.

On appela au tirage les vingt et un quartiers de Paris séparément; le tirage au sort se fit dans la cour du fond de l'hôtel des Invalides.

M. de Marville, lieutenant général de la police, présidait avec le gouverneur de la Bastille.

On faisait tirer trente personnes à la fois dans trente billets contenus au fond d'un grand chapeau, un tricorne, tenu par M. de Marville en personne.

Les billets étaient noirs ou blancs.

Il y avait cinq billets noirs, sur trente billets blancs.

Ceux qui tiraient un billet blanc se sauvaient de bon cœur.

Ceux qui amenaient des billets noirs recevaient une cocarde de rubans bleu et blanc pour mettre à leur chapeau.... le mousquet les attendait.... ils étaient, un peu par force, pensionnaires de l'État....

La conscription moderne se tire à l'aide de numéros; les plus bas indiquent ceux qui seront soldats de droit.

Dans plus d'une commune rurale l'*urne*, au fond

de laquelle le conscrit va chercher son sort n'est autre que... la casquette de M. le Maire.

*
* *

Les événements contemporains semblent vouloir changer cet état de choses, qu'avait pourtant moralisé le système de l'*exonération* substitué à l'ancien *remplacement.*

Les dernières querelles d'Allemands ont demontré qu'il faut, en cas d'hostilités, être prêt au premier coup de baguette.

Le fil électrique communique une déclaration de guerre en quelques minutes.

Les railways transportent un corps d'armée en quelques heures.

Et parmi les puissances du monde, l'avantage appartiendra à qui lèvera le plus de soldats valides et exercés... en moins de temps.

*
* *

Cette loterie du tirage au sort offre des scènes souvent touchantes.

J'ai assisté une fois aux opérations de la conscription, à l'hôtel de ville.

L'un des conscrits parisiens riait amèrement.

« Vous n'avez pas d'émotion ? lui dis-je.

— Pas plus qu'à un vaudeville des Délassements.

— Et pourquoi ?

— Parce que je connais mon sort à l'avance, j'ai toujours eu le guignon ; il n'y eut dans le village de ma nourrice qu'un enfant qui eut la petite vérole, ce fut moi ; il n'y eut parmi les apprentis maçons qu'un gamin qui tomba de l'échelle, ce fut votre serviteur ; regardez bien ce qu'il va m'advenir. »

Et il alla à la boîte aux numéros, et tira

Le NUMÉRO 1 !...

Quelque temps après il partait pour l'armée d'Italie.

Quand la campagne fut finie, les troupes rentrèrent dans la capitale au milieu d'une avalanche de fleurs.

Et dans le peloton des blessés glorieux, boitant, se soutenant à l'aide d'une canne, je vis mon jeune soldat peu chanceux.

« Eh bien ! lui dis-je, et cette mauvaise veine ?

— Toujours le numero 1 partout : à l'armée, le

premier exposé au feu ; à la bataille, la première balle autrichienne.

— La mauvaise chance encore, lui dis-je avec une expression de condoléance.

— Non, répliqua le brave en soulevant la capote grise qui lui servait de manteau et en me montrant un ruban vermeil : après la blessure, une première mise à l'ordre du jour ; après la victoire, la première croix !!!.. la déveine m'a quitté. »



Il se peut que le mode de conscription actuel ne soit pas suffisant à une heure donnée pour fournir à la France, au premier appel du clairon, un million de soldats aguerris.

De là, la mise à l'étude de la landwehr prussienne et des nombreux systèmes de levée de troupes employés depuis Darius jusqu'à nos jours.

Tous les officiers généraux font leur rapport sur cette grave matière, tous les aides de camp prennent des notes.

Et il me semble entendre dans les horizons de

l'avenir comme le rhythme despotique du rappel.... battu par d'invisibles tambours....



Les économistes qui ont juré fidélité à la Routine croient encore à l'influence absolue de l'argent comme créateur de la force militaire.

L'un, M. Henry Martin, de Nantes, propose tout simplement la suppression du tirage au sort, cette loterie d'hommes.

Il demande que chacun de nous paye à la défense du pays sa dette en argent depuis vingt jusqu'à cinquante ans.

Il évalue à 7 millions les contribuables de cet impôt, qui avec une perception annuelle de 15 francs seulement amènerait une somme de cent cinq millions de francs dans les caisses de l'État.

Avec ces cent cinq millions l'armée se recruterait par engagements volontaires, dont la durée serait de cinq ans au lieu de sept pour les rendre plus faciles.

Et on pourrait donner à chaque engagé une som-

me de 1500 fr., moitié à son engagement, l'autre moitié à sa libération.

La France, dit-il, trouverait avec ce procédé plus de soldats qu'il ne lui en faudrait pour la garder.

Il est certain que payer 15 francs par an le droit de ne plus marcher au son de la caisse est le *nec plus ultra* du bon marché....

Mais, en cas de guerre, trouvera-t-on assez de volontaires à ce prix?

Il faudra élever l'impôt pour attirer les enrôlements; on placera le principe du bénéfice en argent en première ligne, ce qui serait une abdication morale pour une grande nation.

Il y a, en matière d'engagement, quelque chose de plus fort qu'un sac d'écus, c'èst la soif de la gloire et l'amour de la patrie.

* * *

Un second calculateur, M. Albert Perrin, dans l'intérêt de la stabilité de notre armée, propose une mesure financière très-intéressante.

Il ne supprime pas la loterie du recrutement, il la moralise.

Il applique l'exonération précédant le tirage au tirage au sort, atteignant dans *la classe entière* tous ceux qui peuvent payer.... au profit de tous ceux qui sont forcés de marcher. La conscription, dit-il, est un impôt comme un autre, à cela près cependant que le hasard seul prononce et désigne aveuglément les malheureux et les élus. C'est à corriger, dans la mesure du possible, la brutalité des décisions du hasard, que nous devons nous attacher, et je crois qu'on y parviendrait en modifiant la loi sur le recrutement dans le sens que j'indique. ..

Capitalisation de ces sommes au profit, non pas des remplaçants administratifs, mais bien de tous les hommes de la première portion du contingent contraints de servir, pendant que les favorisés de la fortune et du tirage jouissent paisiblement de leur jeunesse et de leur liberté.

Ainsi, d'après le système de M. Albert Perrin, un soldat ayant fini ses années de service recevrait une somme de 1000 francs, à l'aide de laquelle il lui serait permis de s'installer convenablement, de se pourvoir d'outils, d'acheter un métier, de contracter une association quelconque, d'entrer en ménage ou de venir en aide sérieusement à la maison paternelle, pour laquelle une

somme de 1000 francs serait parfois un secours inappréciable.

Je trouve ce projet fort ingénieux ; il améliore la condition des soldats qui se retirent.

Mais il ne fournit pas un troupier de plus à l'État pour les armées dont il peut avoir besoin le lendemain du jour.... où un ambassadeur demande ses passe-ports.

Ce qu'il faut, ce sont des hommes forts, exercés, aguerris, en nombre considérable.

« Que chaque citoyen connaisse son poste au besoin, s'écriait Napoléon Ier ; que Cambacérès, que voilà, soit dans le cas de prendre un fusil si le danger le requiert, et alors vous aurez vraiment une nation maçonnée à chaux et à sable, capable de défier les siècles et les hommes. »

*
* *

A une époque où le Suffrage Universel est appelé à trancher toutes les questions de l'univers, il ne suffit donc pas d'être habiles, il faut également être nombreux.

Il importe que, lorsqu'une nation se lève en

masse pour la défense d'un grand principe, ses enfants présentent un chiffre imposant de suffrages et de volontés, la main tenant aussi bien aujourd'hui le bulletin de vote que l'épée.

L'un et l'autre ont leur poids dans les destinées humaines.

Pour arriver à ce résultat, il ne faut pas seulement créer des réserves, populariser le fusil à aiguille, perfectionner les canons à longue portée. Il convient aussi de faire la guerre à ce petit homme qui s'en va là-bas, le long du boulevard, les mains dans ses poches, l'air indifférent, la mine refrognée, ne prenant souci de rien, ni de la patrie, ni de la famille.

Sa race est nombreuse, car depuis la loi Papia Poppéa qui le frappait d'impôts, depuis les anciennes coutumes qui eussent flétri son égoïsme.... elle s'est accrue parmi nous.

Cet homme se nomme.... *le Célibataire.*

*
* *

Un brillant et judicieux esprit, M. Pierre Baragnon, nous a appris dans *la Presse* un fait sérieux,

à savoir que les Allemands qui étaient au nombre de 23 millions en 1817, sont devenus 38 millions par un accroissement naturel de la population.

Tandis que nos naissances annuelles n'ont pas augmenté depuis Louis XVI.

Nous reconnaissons, dit-il, que ce problème est grave, et que si, au lieu de fournir 300 000 jeunes gens de vingt ans, la France, élevée à 45 ou 48 millions d'habitants, en fournissait 450 000, nous verrions avec moins d'inquiétude se former, au nord et à l'est de nos frontières, la masse compacte qui pèse aujourd'hui sur la politique.

M. Pierre Baragnon a raison.

S'il y avait eu, depuis trente ans, moins de célibataires dans notre France, elle compterait, pour l'aimer et la défendre, un plus grand nombre de défenseurs.

*
* *

Il est à remarquer que le célibataire ne s'est point établi dans nos villages.

Comme il serait triste l'abri de chaume où on

vivrait isolé. Qui donc mettrait la nappe du repas de chaque jour, qui viendrait au-devant du laboureur, quand le soleil se couche ?... Même dans les églogues les plus chastes, il n'y a pas de berger sans bergère....

Mais la grande ville encourage l'égoïsme, la vie solitaire, l'abdication des nobles soucis de la paternité.

On dîne dans un coin de restaurant; on couche dans une chambre d'auberge.

Et on reste garçon, faute d'avoir trouvé non une compagne honnête et dévouée, mais une dot suffisante pour son ambition.

*
* *

L'empereur Auguste en édictant, malgré les récriminations des chevaliers romains, les lois contre le célibat, fit mettre devant lui d'un côté ceux qui étaient mariés, et de l'autre ceux qui ne l'étaient pas.... Ces derniers formaient alors le plus grand nombre.

Prenant le ton solennel des anciens censeurs, il leur dit :

« Pendant que les maladies et la guerre nous enlèvent tant de citoyens, que deviendra la ville si l'on ne contracte plus de mariages? La ville ne consiste point dans les maisons, les portiques, les places publiques : ce sont les hommes qui font la cité. Vous ne verrez point, comme dans les fables, sortir des hommes de dessous terre pour prendre soin de vos affaires. »

S'il eût tenu ce langage aux célibataires de notre temps, celui qui fit de marbre la Rome de plâtre de ses devanciers, n'eût point été entendu....

Les vieux garçons ont la maladie de l'époque, l'indifférence en matière de famille comme en matière politique.... et même en matière de religion.



En attendant que M. de Foy, ce grand prêtre du dieu de l'hymen, ait ramené les célibataires à des sentiments matrimoniaux, préparons-nous à devenir soldats quand sonnera l'heure.

Tout homme valide capable de charger un fusil doit pouvoir défendre son pays.

La garde nationale a mis en 1830 la moustache à la mode.

Ne nous montrons pas indignes de cet ornement guerrier.

On a parlé de différentes combinaisons; quelques bavards qui veulent paraître bien informés ont prétendu que nous serions enrégimentés dans la landwehr.... avec des uniformes selon nos âges.

Les corps de trente à quarante ans auraient encore le frac serré, convenant parfaitement aux tailles sveltes.

Les corps de quarante à cinquante ans adopteraient la tunique large, plus favorable à l'embonpoint.

Y aura-t-il des régiments de sexagénaires ? les rhumatismes et la goutte ne s'y opposent-ils pas?... Telle est la question.

Toutefois, je n'y vois aucune impossibilité. Si je consulte l'histoire, je trouve qu'au moment où Eumène livra à Antigone sa dernière bataille, il avait dans son armée le célèbre corps des Argyraspides, composé de soldats qui avaient fait la campagne de Philippe et d'Alexandre, les plus jeunes, dit Diodore l'annaliste, avaient à cette époque soixante ans; beaucoup d'entre eux en avaient

soixante-dix, et *quelques-uns étaient plus âgés encore*.... Ils étaient d'une bravoure à laquelle rien ne résistait.... leur attaque fut si impétueuse, que, bien qu'ils eussent à combattre toute la phalange d'Antigone, ils passèrent plus de 5000 hommes au fil de l'épée et mirent en déroute toute l'infanterie, qui était très-nombreuse, sans qu'eux-mêmes eussent perdu un seul homme....

Cette formation d'un corps de réserve par âge sera fort judicieuse, mais si l'uniforme est indicatif et indiscret comme un acte de l'état civil, il contrariera peut-être les gens coquets qui préfèrent rester sur les contrôles de la garde nationale, plutôt que d'avouer, pour se faire exempter de son service.... qu'ils ont dépassé le demi-siècle.

*
* *

Le Parisien est bien casanier, bien habitué à des comforts particuliers, le lit de plume, les portes capitonnées, le repas chaud, la boisson fraîche, le dos au feu, le ventre à table....

Mais si le salut de l'État l'exigeait, il se transformerait aussitôt ; comme ces personnages des féeries

dont une main invisible enlève les habits rustiques pour faire place aux vêtements étincelants....

Et si une landwehr française était créée, on le verrait devenir d'épicurien Spartiate.... dans la limite de ses moyens.

La garde nationale aux barricades avait ses gaietés gauloises et son héroïsme.

Elle baissait d'abord un peu la tête quand les projectiles de plomb lui sifflaient aux oreilles, puis elle se corrigea de ce tic nerveux....

« Ne saluez pas la balle, s'écriait le capitaine Duval, elle serait capable de vouloir vous toucher, rien que pour vous rendre votre politesse.... »

Le tout est que la chose soit dans le vent, comme les Grecs en 1827 et les Benoitons en 1866.

Si l'on porte sous peu des robes à la landwehr française, des manteaux à l'armée de réserve, l'institution est adoptée par l'Opinion.... elle aura reçu la plus imposante consécration.

La Mode !....

*
* *

La landwehr française, à quelque degré d'âge qu'elle s'étende, serait la bienvenue, si elle n'obli-

geait pas aux revues fréquentes et aux nombreux exercices.

Un notaire peut être un soldat intrépide à ses heures; un huissier peut augmenter volontiers la variété de ses *exploits*.

Mais la discipline du métier, ses exigences théoriques sont parfois gênantes dans la vie civile.

Un chanteur d'opéra qui aura fait pendant deux heures l'école des tirailleurs dans le champ de Mars, ne donnerait pas d'une manière satisfaisante l'ut de poitrine des ténors.

Il est difficile de tenir longtemps un danseur au port d'armes, et un acteur de pantomime les mains dans le rang...

Il est regrettable que le soldat de la landwehr ait besoin, pour son éducation guerrière, de tant de répétitions générales.

Elles lui causeront les étonnements et les ennuis de ce descendant de Bas-de-Cuir l'intrépide, dont M. Ernest Billaudel nous a tracé l'amusante physionomie dans ses *Hommes d'épée*.

*
* *

C'était un Américain, éclaireur, partisan, trap-

peur, chasseur de tribus sauvages et de bêtes fauves, maniant le fusil d'une main nerveuse aussi bien par la crosse que par le canon..., logeant une balle dans un chapeau à deux cents mètres de distance....

Il lui prit un jour l'idée de devenir le soldat de la civilisation.... Il s'engagea dans un régiment français. .

Mais alors les petits ennuis survinrent. Il fut d'abord gêné par ses bretelles, lui que rien ne gênait dans l'Ohio et le Mississipi....

Puis on lui dit d'aller à l'exercice.

« Pour quoi faire? demanda-t-il.

— Pour apprendre le maniement de votre fusil. »

L'Américain se mit à rire.

« Mais, sergent, ça me connaît; j'en ai porté depuis vingt ans dans la prairie, et j'ai tué plus de sauvages avec mon fusil qu'il n'y a d'hommes dans la compagnie.

— Il faut, dit le sergent, apprendre l'exercice pour aller à la parade. »

On lui apprit ensuite à lever la jambe en même temps que vingt autres recrues.

« Pour quoi faire? dit-il.

— Pour marcher ensemble à la parade, » lui fut-il répondu.

Après quoi on le mit en faction à la porte de la ville qu'il devait garder.

« Mais, dit-il, elle se garde bien toute seule, voyez ses serrures énormes, et elle est à cinquante lieues de la frontière. »

Le plus curieux, ce fut quand on lui délivra des cartouches.

Il alla dans la campagne et tua un lièvre et trois perdreaux à balle franche et au mois de juillet.

Les gendarmes l'arrêtèrent.

« A quoi bon, exclama-t-il, des cartouches en temps de paix, si ce n'est pour la chasse? »

Un jour, il trouva ses camarades engagés dans une rixe et écrasés sous le nombre.

Il tira son sabre et coupa l'oreille à l'un des assaillants.

On le mit au cachot pour *avoir dégaîné.*

« Pourquoi me donner une arme, leur dit-il, si ce n'est pour m'en servir? »

*
* *

Cette discipline, qui effrayait le fils du ciel libre, embarrassera un peu le citadin....

Qu'on la lui fasse douce et paternelle. On peut braver l'ennemi sans savoir marcher au pas et faire un alignement correct.

Les soldats de la Moselle qui partaient en sabots au-devant des adversaires de la République, allaient tout droit à la gloire, bien qu'ils marchassent avec une allure indépendante, l'arme à volonté....

Et les fils héroïques de Paris qui, lors de l'invasion, défendaient les hauteurs de la capitale avaient devancé la théorie actuelle des armes rapides.

Ils ne comptaient pas douze temps.... devant les Russes et les Prussiens.... pour charger leurs fusils.



XI

L'ENNEMI DES DIAMANTS.

J'ai un vieil ami, grand chercheur de difficultés, et qui dépense les loisirs de 20 000 livres de rentes à ramasser les problèmes dont la solution est abandonnée....

Il soutient que la Science serait bien plus avancée, si les savants faisaient la chaîne.... pour tirer l'eau du puits de vérité.

Et il a déjà envoyé à l'Académie.... des résultats qui ont donné à son nom une autorité sérieuse.

*
* *

Il m'accompagnait l'autre soir aux Italiens; —

a Patti, quoique malade, avait attiré ce qu'il y a le belles dames à Paris pour l'écouter.

La première galerie étincelait de diamants, qui avaient élu domicile sur les épaules blanches, sur les oreilles mignonnes, autour des doigts fins et rosés....

Il y avait bien là, en rivières, diadèmes, épingles à cheveux, pendants d'oreilles, broches et bagues.... pour plusieurs millions de ce produit indien si cher aux filles d'Ève.

« Comme cela brille! dis-je, on dirait que chaque beauté, pour faire mieux voir ses charmes, a mis des lampions allumés sur chacun de ses attraits....

— Tu vois là, me répondit mon ami, une notable partie de la fortune des familles; chaque femme du monde a l'écrin de sa mère, dont Dennery n'a utilisé que la croix.... dans le drame moderne.... Cela représente en effet des sommes fabuleuses. .. Eh bien, je puis souffler sur ces richesses et les disperser à volonté.

— Tu plaisantes !

— Oh ! je te le prouverai un de ces jours.

— Les anciens prétendaient que les diamants et les turquoises pâlissaient ou brillaient selon la

santé ou l'humeur de celle qui les portait.... Tu fais mieux donc?... Tu les éteins?...

— Je puis, tout au moins, leur enlever leur valeur....

— Tu ne peux pas les fondre comme la perle de 150 000 couronnes que Cléopatre but dans du vinaigre, et dont l'empereur Auguste fit fendre la pareille en deux.... pour orner la statue de Vénus?

— Nous verrons bien!...» dit-il d'un ton de menace.



En quittant l'Opéra-Italien, nous allâmes faire un tour, car Lucia di Lammermoor étant morte de bonne heure.... il nous restait du temps pour obtenir les pavots du dieu Morphée.

Nous nous arrêtâmes, attirés par la foule, devant un magasin de joaillerie de la rue de la Paix....

Il brillait comme un incendie.

Les diamants en gerbes, les rubis aux feux de pourpre, les émeraudes dont la nuance est chère aux buveurs d'absinthe.... étincelaient à éblouir les yeux....

Et la flamme du gaz savamment répartie par des réflecteurs puissants, ne laissait pas une facette dans l'ombre....

Des groupes de femmes, de conditions diverses, s'arrêtaient devant ce feu de joie de la coquetterie et échangeaient tout haut leurs impressions.

Il vint d'abord deux pauvres ouvrières.

« Oh! que c'est beau, le diamant! s'écria l'une d'elles, ça brille bien mieux que ma broche d'acier.... Doivent-elles être heureuses, les dames qui se parent de ces splendides bijoux!

— Bah! s'écria l'autre, plus sérieuse, les jeunes filles du plus grand monde n'en portent pas.... Elles se trouvent assez parées par leur jeunesse.... Ce sont souvent les vieilles femmes qui étalent les brillants les plus beaux.... On dirait ces lumières qu'on met devant les maisons en ruines....

— Tout ce que tu voudras, reprit la première, c'est joliment joli tout de même.... la petite Claire en avait à ses oreilles l'an passé.

— Oui, mais c'est le diable qui les avait fait monter....

— N'empêche qu'on lui a prêté 600 francs dessus au Mont-de-Piété; et puis, ça ne s'abîme pas, ça coupe le verre, c'est inusable.... »

Et les yeux de la fillette étincelaient comme les pierres qui la fascinaient.... Dans la communication phosphorescente des éclairs de ses yeux, saphirs mouvants rencontrant la conflagration des produits de l'Inde et du Brésil, il y avait un magnétisme évident....

« Les boutiques de lapidaires doivent mettre souvent le feu à l'imagination des esclaves de l'aiguille..., dis-je à mon ami.

— Quand on pense, répondit-il, que je vais peut-être un jour contenter cette fille du peuple et mettre à sa disposition tous les joyaux de cette boutique.... pour un prix en harmonie avec sa bourse!...»



Aux deux ouvrières succédèrent deux dames du meilleur monde.

« Aimez-vous, dit l'une d'elles, cette façon de monter le brillant à griffe?

— Cela le fait valoir, dit l'autre.

— C'est vrai; j'ai les diamants de ma mère, montés à l'ancienne mode.... ils sont plus solidement enchâssés, mais ils *jouent* moins.... J'ai toutefois hé-

sité à les mettre au goût du jour.... cela me fait l'effet d'une profanation....

— Laissez donc, fit sa compagne en l'entraînant, quand on a une fortune connue, un état dans la société, on garde les diamants de famille dans leur vieille monture, comme dans un reliquaire.... et on porte de l'*imitation*.... personne ne peut croire que nous en ayons besoin.... »

*
* *

Je savais que les imitateurs de diamants ne produisaient, d'ordinaire, en cristal et en cailloux du Rhin, que de petites pierres ne dépassant jamais le poids de quelques carats.... afin de conserver la vraisemblance.

Les grosses pierres fausses ne peuvent être utilisées qu'au théâtre, et les diamants de Georges, Mars et Rachel, avaient seuls leur certificat de sincérité chez les bijoutiers.

Les diamants de Mlle Duverger sont les plus gros qu'on connaisse aux actrices modernes....

Dès que la pierre précieuse dépasse un certain volume, elle a un nom et prend un rang, une

sorte d'état civil. .. dans le monde des lapidaires.

Aucune femme ne fera imiter le *Régent*, qui fut caché longtemps, par l'esclave qui le trouva, dans une plaie profonde qu'il s'était faite à la cuisse.... Il pèse 136 carats, et ayant coûté brut 312 500 francs, il vaut aujourd'hui 12 millions.

Aucune élégante ne fera copier le *Sancy*, qui pèse 33 carats, que Charles le Téméraire perdit à la bataille de Grandson, et qu'on vola à Paris en 1792.. .

On saurait bientôt le secret de ce stras....

« Grandes ou petites pierres, me dit mon ami, en présence du bijoutier, ébahi de voir discuter ses trésors.... ça m'est égal, je puis éteindre, en soufflant dessus, jusqu'au prestige des diamants de la Couronne.... »

*
* *

J'avais vu ces brillants officiels à l'Exposition de 1855. Les joyaux de la couronne de France étaient en 1791, y compris ceux achetés pour l'épée du roi Louis XVI, au nombre de 9457, parmi lesquels on comptait le Régent, le Diamant bleu, le Sancy.

Le tout fut soustrait en 1792.

Des malfaiteurs pénétrèrent dans le Garde-Meuble et disparurent en enlevant les trésors.

On chercha en vain les auteurs du vol, quand une lettre anonyme, adressée à la Commune, annonça qu'une partie des objets dérobés était enfouie dans un fossé de l'allée des Veuves, aux Champs-Élysées.

On se rendit à l'endroit indiqué, et on y retrouva une grande quantité des bijoux enlevés, entre autres le Régent....

Et nous ne nous doutons pas, quand nous allons à Mabille ou au restaurant du Petit-Moulin-Rouge, que le plus beau diamant du monde est resté des mois entiers dans cette argile que nous foulons.... et que parmi ces pavés sans valeur.... il s'est trouvé une pierre de 12 millions !..,

On ne sut jamais le fin mot de ce crime ; seulement, en 1806, un accusé nommé *Baba*, prévenu de fabrication de faux billets, fit des révélations tardives.

« J'étais, dit-il aux juges, un voleur du Garde-Meuble ; j'ai aidé à enterrer le Régent et d'autres objets dont la propriété m'eût trahi ; j'ai révélé où il était. Sans moi, Napoléon ne serait pas sur le

trône, car vous n'ignorez pas, messieurs de la cour, que c'est en engageant le Régent entre les mains du gouvernement batave, que Napoléon s'est procuré les fonds dont il eut le besoin le plus pressant.... après le 18 brumaire. »

L'Empereur Napoléon Ier fit rechercher dans toute l'Europe et racheter les diamants disparus.

Et bien que Louis XVIII eût fait cadeau à lord Wellington, en 1815, d'un ordre du Saint-Esprit fabriqué avec les diamants de la Couronne estimés plus de 750 000 fr., sa valeur avait augmenté et présentait vingt millions neuf cent mille deux cent soixante francs en 1832, quoiqu'il y manquât le Sancy, la magnifique opale appelée l'*Incendie de Troie*, ayant appartenu à l'Impératrice Joséphine, et un brillant de 34 carats, que le César moderne perdit, dit-on, à la bataille de Waterloo.

*
* *

« Ce n'est pas uniquement sur les diamants de France que je soufflerai, dit mon ami. J'enlèverai sa valeur au diamant dit Roi de Portugal, trouvé au Brésil, qui pèse 1730 carats, un véritable bouchon

le carafe... Ce diamant valut à l'esclave qui le découvrit sa liberté ; il est gros comme un œuf de poule. On l'estime sept milliards cinq cent millions. Malheureusement, ses détracteurs, et les pierres précieuses elles-mêmes en ont.... prétendent que ce n'est qu'une topaze.

— Comment, monsieur, interrompit le bijoutier de la rue de la Paix, en voyant mon compagnon regarder avec dédain les splendeurs mirifiques de son étalage, vous anéantirez ces valeurs ?

— Tôt ou tard, répondit celui-ci avec un imperturbable sang-froid ; la *Montagne de lumière*, ce joyau de la couronne d'Angleterre que le Hanovre vient de revendiquer, et que la Compagnie des Indes avait acheté trois millions, comme le plus ancien brillant du monde, vaudra quelque jour une guinée. Cette autre pierre splendide, qui pèse 354 carats, qu'une négresse découvrit au Brésil, et que MM. Halphen de Paris ont appelée l'*Etoile du Sud*, ne sera pas trop chère pour la bourse de l'ouvrière que nous venons de voir....

— Vous plaisantez, fit le commerçant.

— Il y eut, reprit sans s'émouvoir mon savant camarade, au temps de Louis XIV, un soldat français en garnison dans nos possessions de l'Inde qui,

ayant vu une statue de Sheringham, résolut de donner.... dans l'œil.... à l'idole.... ou tout au moins de l'aveugler.

« Il choisit une nuit d'orage.... pénétra dans le temple en l'absence des Brames.... et se mit résolûment à arracher les yeux du gigantesque fétiche.... car ils étaient formés de deux incomparables diamants.... Mais, soit que le temps lui ait manqué, soit que l'œil droit tînt mieux que l'œil gauche, il se sauva laissant l'idole borgne, passa à Madras, vendit l'œil volé 50 000 fr. à un capitaine anglais, qui le vendit 170 000 fr. à un juif, lequel le céda à l'impératrice Catherine II de Russie, qui le nomma l'Orloff, et le paya deux millions et demi.... Si je ne me trompe, avant cinquante ans, toutes les statues de nos églises auront des Orloff dans leurs orbites de marbre.... Pour ma part, je garantis en enchâsser, à peu de frais, sous les paupières de granit de toutes les belles reines sculptées.... de nos tombeaux de Saint-Denis. »

*
* *

Mon original savait par cœur, aussi bien que le

joaillier qui nous écoutait, où étaient les pierres de prix dans l'Univers.

Les Russes ont encore la *Lune des Montagnes* et l'*Étoile Polaire*, achetée 100 000 roubles par Paul Ier, et appartenant à la princesse Yenssenpoff.

L'Autriche a le *Grand-Duc de Toscane;* le prince Estherazy porte un diamant de 12 millions à son uniforme de colonel des Hongrois; le pape a un brillant splendide à sa tiare, et feu M. Hoppe a laissé à ses héritiers l'étonnant diamant bleu qui fait pâlir tous les saphirs....

Un ouvrage récemment publié à Londres, *Diamonds and precious stones,* by Harry Emanuel, 1865, nous apprend l'existence du *Diamant Eugénie ;* c'est une pierre très-belle de cinquante et un carats et de forme ovale, d'une taille et d'une eau admirables ; elle a été achetée, il y a quelques années, par Napoléon III.

Mon ennemi des diamants prétendait ôter à toutes ces merveilles leur influence et leur prix....

*
* *

Le diamant est assurément une puissance de ce

monde : il brille au front du souverain comme au doigt de la femme coquette.

C'était une des pierres qui ornaient le *pectoral* des grands prêtres hébreux.

Homère dit que Junon en portait aux oreilles.

Platon croit que ce sont les étoiles du firmamen qui de leurs rayons généreux, font naître ces étoiles de la terre.

Les anciens soutenaient que le diamant rend courageux, comme le rubis était considéré souverain contre la peste, la hyacinthe procurant le sommeil, l'améthyste chère à Bacchus, le saphir assurant la faveur des princes, l'éméraude trahissant le faux témoin.... et le corail en poudre préservant de tout mal les nouveaux-nés....

Le diamant représente à l'heure qu'il est, dans le monde, des milliards de francs.



« Les gros diamants, nous dit le bijoutier, comme pour réfuter le raisonnement de mon ami, n'ont jamais eu de grandes baisses ou des hausses soudaines.

— Pourquoi ? ai-je demandé.

— Parce qu'ils ne sont achetés et vendus que par des gens d'une certaine fortune. On volerait le Régent qu'on ne saurait qu'en faire; il est connu par les joailliers du monde entier, et pour le couper en morceaux il faudrait une assistance que le larron n'oserait réclamer...; il ne resterait donc au voleur de cette pierre que Napoléon Ier portait au pommeau de son épée dans les grandes cérémonies.... d'autre moyen de l'utiliser que de le donner aux enfants comme jouet, ainsi que fit ce pêcheur des *Mille et une Nuits*, dont le brillant trouvé dans la mer éclairait la cabane. On connaît le nom de tout diamant qui vaut 100 000 francs.... comme on connaît un tableau de Téniers, Greuze ou Rubens, qu'il soit à Moscou ou à Amsterdam. Voyez ce qui est arrivé à cette belle pierre, le Sancy. Charles le Téméraire l'avait à son casque quand elle sortit des mains de Louis de Berqueem, qui la tailla. Henri III veut l'emprunter à son trésorier, de Sancy, afin de pouvoir lever des troupes en le donnant en gage aux Suisses.

« On attaque en route le domestique qui en est porteur.

« Le courageux serviteur, se voyant sur le point

de périr, avale la pierre.... qu'il dérobe ainsi aux recherches des malfaiteurs.

« On fut obligé de le déterrer de l'endroit où son cadavre avait été enfoui et de l'ouvrir pour retrouver le bijou, qui passa ensuite à Jacques II, à Louis XIV, et qui fut volé en 1792; il reparaît enfin..:. et se retrouve aujourd'hui entre les mains d'une grande dame moscovite.

— Monsieur, répondit au bijoutier mon fallacieux compagnon, je vous répète qu'aujourd'hui le diamant, ornement des rois, séducteur des filles, orgueil des grandes dames, gagne-pain des vitriers.... est sérieusement menacé de dépréciation.... Pour reconnaître la gracieuseté de votre accueil, je vous dirai quand il vous faudra liquider. »



De retour chez nous, mon novateur me dit :

« Tu crois peut-être que je déraisonne ; je suis fort sérieux ; je cherche et je trouverai le moyen de faire du diamant.

— Avec quoi ?

— Parbleu ! avec du charbon. Il y a dans un ba-

teau de charbon plusieurs Régents de France.... Nous brûlons dans notre hiver des Orloff et des Étoiles du Sud en quantité.... Ils y sont.... ils étincellent en millions de molécules éblouissantes dans la houille.... Le tout est de les en extraire ; c'est à cela que j'arriverai....

— Mais c'est une folie.

— Pas le moins du monde ; ouvre le remarquable *Traité des pierres précieuses*, de M. Charles Barbot, voici ce qu'il dit :

« Nous avons depuis seize ans, au milieu d'autres travaux, constamment cherché la transformation du charbon en diamant, nous avons essayé et usé de toutes les théories que la science mettait à notre disposition, adjointes à des travaux qui n'appartiennent qu'à nous. Eh bien ! nous l'avouons, nous avons échoué jusqu'à présent, *sans pourtant être découragé, car nous sommes certain qu'à un moment donné l'on arrivera à la solution de cette importante question.* »

— Ainsi on fabriquerait, un jour ou l'autre, des diamants comme on fait cuire.... des petits pâtés ? m'écriai-je.

— Il suffit pour cela, ajouta mon inventeur, de trouver une solution qui n'a rien d'impossible. La

nature a créé le diamant par la voie ignée, mais nos instruments de physique ne nous suffisent pas encore pour concentrer et condenser les vapeurs oxy-carboniques, il suffira de trouver le dissolvant complet du charbon, amenant le dépôt de la cristallisation, et je suis sur la trace de cette découverte qui ruinera les lapidaires et déconsidérera les couronnes et les écrins.

— Pourquoi cela ?

— Tu connais bien le conte des fées où une vieille donne à la fille qui l'a secourue la faculté de rendre des diamants par la bouche à chaque parole qu'elle prononce.... Mais tu ne sais pas la suite, que Perrault n'eut garde de raconter.... La Belle épousa naturellement un prince charmant, qui l'excitait, par esprit de convoitise, à la conversation. Il la fit parler si souvent qu'elle rendit assez de diamants pour paver la cour du palais !...

« Alors les bijoutiers ruinés formèrent une émeute et demandèrent la mort de cette reine vulgarisatrice des pierres du Brésil et de l'Inde.... et ôtant toute valeur à leurs assortiments.

Du jour où je fabriquerai du diamant, d'après les calculs que je caresse, ils seront aussi bien vulgarisés que par la bavarde merveilleuse. .. on les don-

nera pour faire des billes d'écolier et des boutons de portes.... sans qu'aucun voleur soit tenté de se les approprier....

— Il vaudrait mieux, lui dis-je, t'enrichir en n'en livrant qu'une petite quantité à la consommation....



— Voilà, dit mon chimiste, un calcul égoïste.... Qui sait si je ne rendrais pas service à l'Humanité en anéantissant une valeur qui éblouit les yeux au détriment de l'esprit.... Au lieu de faire des bagues avec les diamants, on en fera des phares, en les rendant plus volumineux qu'ils ne le furent jamais.... puisqu'on affirme qu'amenés à un certain volume, ils éclaireraient un grand espace rien qu'avec les rayons de la Lune....

— Mon cher chimiste, lui répondis-je, tu n'auras pas détruit l'écrin apporté par Méphistophélès et avec lequel le docteur Faust, ton confrère, séduisit la Marguerie de Gœthe, en anéantissant le diamant dans le gaz oxygène, comme Lavoisier, ou en perfectionnant ce qu'on a appelé la *pierre philosophale moderne*, c'est-à-dire le tour de force du célè-

bre physicien Despretz, qui obtint, par la distillation lente du charbon pur, au moyen d'un courant d'induction sur des fils de platine, des cristaux microscopiques qui ont toutes les propriétés de la poussière du diamant.

—Pourquoi cela ? s'écria mon novateur.

— Parce qu'il existera encore, pour caractériser le haut rang, pour orner ou séduire la beauté, le *rubis*, que les prêtres de brahma affirment être les luminaires du séjour de leurs dieux ; — l'*améthiste*, cette pierre religieuse par excellence qui orne l'anneau pastoral de nos évêques, et dont les Romains faisaient des coupes, la croyant un préservatif contre l'ivresse ; l'*émeraude*, aux reflets protecteurs de la vue, et dont on prétend que Néron se servait, comme d'un lorgnon, pour regarder les combats des Gladiateurs et les jeux du Cirque ; les *perles*, dont Lollia Paulina, l'épouse de Caligula, parsemait ses robes jusqu'à une valeur de huit millions; et même l'*opale*, cette pierre que le sénateur romain Nonius rendit célèbre ; Marc Antoine, grand amateur de joyaux, apprit que Nonius possédait une opale estimée à 20 000 sesterces et d'un éclat prestigieux ; le somptueux triumvir la lui demanda.... Nonius osa refuser ; il préféra subir l'exil que de se séparer de

son bijou.... Tu vois bien qu'il n'y a pas que des brillants pour attirer et éblouir....

— Il y a du vrai dans ce que tu dis, murmura mon antagoniste....

— Sans doute, ajoutai-je, l'onde et la terre produiront toujours des pierres chatoyantes, des fleurs embaumées que l'homme, moins fort que les éléments, moins puissant que les passions humaines, ne saurait imiter et déconsidérer par la profusion.... »



XII

LA LIBERTÉ DE L'ARGENT.

La sémillante Sydonie Papillon, dans les *Amours de Paris*, à l'Ambigu, dit à son poursuivant :

« Mon propriétaire m'a écrit.

— Dans quels termes ? demande le jeune homme.

— Dans le terme du 15 octobre. »

J'ai reçu la semaine dernière un semblable honneur épistolaire, m'enjoignant d'avoir à acquitter ès mains du concierge le droit d'une hospitalité qui, à Paris, contrairement à la doctrine de la *Dame blanche*.... se vend et ne se donne jamais.

A l'imitation de Bilboquet, je n'étais pas en mesure. Soit marasme de l'art, soit mauvaise direction et reflux du capital, j'étais à sec ni plus, ni moins que le Mançaranès en temps de canicule....

La force pneumatique des passions humaines avait fait le vide dans mon porte-monnaie à vingt-cinq sous.

Et comme je n'avais pas besoin, à l'imitation des grandes villes, de la permission de l'Empereur pour m'imposer extraordinairement et contracter un emprunt, je résolus d'aller frapper au porte-monnaie d'autrui,

Le priant de me prêter
Quelque grain pour subsister.

*
* *

On dit qu'il vaut mieux s'adresser au bon Dieu qu'à ses saints.

Mais le bon Dieu est invisible, en sa qualité de pur esprit, depuis qu'il ne fait plus de miracles en notre faveur.

Je m'en fus chez un saint homme, plein de déférence pour le prochain, et lui demandai de me recommander à quelque escompteur auprès duquel sa caution morale serait la meilleure des garanties.

« Je m'en garderai bien, dit-il. Si j'avais personnellement les fonds qui vous sont nécessaires, je les

verserais fraternellement entre vos mains, car tout catéchumène a appris la maxime suivante : Tu prêteras à ton frère.

— Mais le premier banquier venu nous donnera de l'argent.

— Je suis de l'ancienne école, murmura mon scrupuleux ; si le banquier est équitable, il vous prendra 5 pour 100 d'intérêt par an.

— C'est la règle.

— Eh bien, malgré les tolérances de l'Église, je crois comme Moïse, comme le pape Benoît XIV, comme le concile de Trente, que le prêt *mutuum* exclut tout bénéfice de la part du prêteur ; on peut sans doute rendre un boisseau de blé emprunté.... en y ajoutant quelques grains, puisque le boisseau prêté a dû augmenter dans la terre depuis ce prêt ; mais placez cent louis dans une armoire, laissez-les-y durant un an, il n'y en aura pas un de plus.... Je crois donc encore malgré les tolérances de l'école actuelle, que le *prêt mutuum* doit être un acte de charité évangélique, ne procurant aucun avantage à celui qui l'accomplit. Voilà pourquoi, mon cher camarade, je ne favoriserai pas une opération d'escompte.... fût-elle à votre profit.... »

Il m'eût fallu discuter, pour catéchiser mon puritain, le décret de Gratien, les décrétales de Grégoire IX, l'encyclique de Benoît XIV sur les contrats ; il m'eût fallu lire et commenter le texte de la loi de 1807 qui permet, sans opposition actuelle du pouvoir spirituel, de prêter à 5 pour 100 en matière civile, et à 6 pour 100 en matière commerciale.... et j'avais besoin d'argent tout de suite.

Je serrai la main du rigoriste et me sauvai pour demander au premier commissionnaire venu.... où coulait le Pactole....



Tout en cheminant, il me revint à l'esprit une histoire qui avait l'intérêt légal des écus pour sujet.

Le domestique d'un grand seigneur servait souvent le curé du village quand il dînait au château de son jeune maître.

Souvent aussi au dessert le vénérable prêtre tirait son aumônière de sa soutane et quêtait pour les indigents de sa commune en répétant sa formule favorite :

« Donner aux pauvres, c'est prêter à Dieu.... qui décuplera la somme en notre faveur. »

Le valet finit par demander au prêtre ce que cela voulait dire.... *décupler*.

« Cela veut dire grossir dix fois.... »

Le valet ne dit rien, mais il songea à part lui, que le Seigneur faisait rapporter aux fonds plus d'intérêts que la caisse d'épargne.

Et il résolut d'essayer, dès qu'il le pourrait, la vérité de l'axiome moral, qu'il avait compris du côté matérialiste.

Il lui fallut attendre le retour de son maître à Paris, car s'il existait des pauvres au village du bon curé.... on n'y voyait jamais de mendiants.

Le soir de son arrivée dans la capitale il y eut à l'hôtel de son patron, médianoche improvisé.

Le lendemain, le domestique thésauriseur avisa un solliciteur de charité; il lui donna un sou.... sans demander un reçu, ainsi que cela se pratique avec un agent de change, et attendit que la somme décuplât.

Il avait à peine fait son versement, qu'un garçon de restaurant lui apporta 50 centimes.

« Qu'est-ce que cela ? fit le valet.

— C'est, répondit le garçon, la prime que nous

donnons à tous les gens de maison qui prennent un champagne spécial que nous avons intérêt à pousser. Il y a vingt cinq centimes par bouchon ; recevez pour les deux fioles consommées hier chez vous.... la petite pièce que voici, et qui vous revient légitimement.»

Notre naïf placeur ne l'écoutait plus, il comptait sur ses doigts....

« Un sou prêté au pauvre, — dix sous de revenus..., c'est bien mon compte. »



En ce moment, une malheureuse passa, pâle, hâve, déguenillée, tenant un petit enfant tout gelé dans ses bras.

« Puisque M. le curé affirme que les indigents sont les receveurs généraux accrédités du bon Dieu et qu'on peut verser à son crédit chez tous les malheureux de l'univers, ne laissons pas nos fonds improductifs.... »

Et il donna ses cinquante centimes à la misérable.

Au même instant, le tailleur de son maître arriva et demanda à voir son aristocratique client....

« Il ne reçoit personne, dit le Frontin.

— Excepté moi, répondit l'homme d'aiguille, en glissant un écu de cinq francs, comme gratification corruptrice, dans les mains de la sentinelle, et en entrant dans l'appartement.

— Cinquante centimes donnés.... cinq francs reçus.... dit le domestique calculateur.. . rien à dire, pas même besoin de réclamer de bordereau justificatif, j'ai mon compte.... »

*
* *

Et apercevant à la tombée du jour.... un vieil aveugle dont le chien fidèle tenait une sébile dans sa gueule, il y jeta ses cinq francs.... en s'écriant :

« Ce bonhomme-là est mieux organisé que les autres nécessiteux.... comme institution de crédit.... Il se fait accompagner par son caissier principal.... Attendons le résultat de mon placement. »

Le soir chez son maître il y avait gala, réunion de galants cavaliers et de joyeuses actrices. On but, on chanta, on joua surtout ; le baccarat et le lansquenet firent merveille.

Un jeune millionnaire, en ramassant une somme

gagnée, laissa tomber un billet de cinquante francs sous la table....

On voulut prendre la lampe et chercher à l'endroit où Lazare se mettait jadis pour ramasser les miettes du festin.

« Allons donc ! dit le gagnant, pourquoi déranger la partie pour une bagatelle.... Ce sera pour le domestique qui nous sert.

— Avoir recu cinquante francs, pensa le valet en ramassant le papier précieux; avoir donné cinq francs à l'aveugle..., c'est régulier comme feu Barême. »



Encouragé par ces bons résultats, le prêteur chercha au plus tôt un autre pauvre.

Il rencontra l'homme-orchestre, si connu de tous, cet individu qui a la flûte de Pan aux lèvres, les cimbales aux genoux, le tambourin au front, le violon dans ses deux mains, et qui exécute à lui seul une symphonie.... sans prétention au prix de Rome....

Et il lui donna son billet de cinquante francs; ce que voyant, l'homme-orchestre, en manière de re-

mercîments, fit le plus épouvantable charivari qu'on ait entendu depuis les mazarinades....

Le verseur de fonds attendit 500 francs.... de ces 50 francs-là.... selon la progression du capital décuplé, selon la marche ascendante de l'intérêt annoncé, dans un sens tout moral, par le bon prêtre.

Mais rien ne vint.... si ce n'est le curé, qui arriva à Paris afin d'y acheter un orgue pour son église.

Le placeur de fonds lui raconta sa déconvenue....

« Que faisait l'indigent auquel tu as donné les 50 francs? demanda l'abbé.

— Il jouait de tous les instruments à la fois....

— Et il en a joué devant toi?

— Pendant une heure.

— Eh bien! mon cher ami, fit avec une douce malice le vénérable ecclésiastique, tu ne dois rien attendre de ces fonds, qui ne peuvent être productifs.... ce n'est pas une aumône que tu as accomplie.... c'est un simple encouragement aux arts.... »



N'ayant pas de droit à être encouragé par le *prêt mutuum* sans intérêt, et ne pouvant convoiter les bé-

néfices singuliers de notre placeur d'aumônes, je résolus de me procurer des fonds de la manière la plus simple.

Je préparai un billet.... une promesse de payer dans trois mois ce que je demandais à emprunter, et j'allai dans une maison où il y a toujours quelque menue monnaie....

A la Banque de France !...

Je m'en allai trouver un des régents de la Banque, un aimable causeur que j'avais eu l'honneur de rencontrer à une table amie, et je lui dis :

« Vous avez trop d'encaisse, je n'en ai pas assez.... je viens vous demander ce qui me manque. »

Le courtois dignitaire me regarda avec un sourire malin.

« La Banque, me dit-il, a pour certains chiffres une prédilection marquée.... un amour exclusif.... Elle tient en grand honneur le nombre 3, — auquel on attribua de tout temps des propriétés remarquables.... Les Pythagoriciens et les Platoniciens s'accordaient pour l'affirmer *parfait*, les anciens croyaient que ce nombre était particulièrement agréable aux dieux.... Il y eut en dehors de la sainte trinité catholique, et même des trois grandes divinités païennes, Jupiter, Neptune et Pluton, plu-

sieurs trios très-vénérés, les trois Parques, les trois Furies, les trois Grâces, la triple Hécate....

— Il y a aussi, ajoutai-je gaiement, connaissant les qualités de bon convive de l'excellent administrateur.... il y a encore.... *les trois frères Provençaux.*

— Eh bien, monsieur, continua-t-il, la Banque de France ne donne son argent que sur trois signatures : c'est à leur réunion qu'elle devine la solvabilité des emprunteurs.... leurs caractères.... leurs mœurs.... Il a fallu que Gessler, le despote suisse, fût bien maladroit pour ne pas deviner une conspiration.... après le trio de *Guillaume Tell*....

— Qui me prendra donc mon billet, monsieur? demandai-je avec un soupir....

— Un banquier peut-être; vous en trouverez deux cent vingt-neuf dans l'*Almanach Didot.*

*
* *

Un quart d'heure après j'étais chez un de ces dispensateurs d'écus, ma promesse de payer à la main.

Le banquier était un homme important que j'a-

vais vu sous divers costumes. Le proverbe romain dit : *Cedant arma togæ*, « les armes cèdent à la toge. »

Mon Plutus n'avait pas de concession à faire à cet axiome..., il avait porté à la fois la toge et l'épée.

Il était officier supérieur en tête des colonnes de la garde nationale et magistrat au tribunal de commerce.

« Monsieur, me dit-il avec aménité, il nous est impossible de prendre ce billet.

— Croyez-vous que je ne le payerai pas?...

— Nous n'avons même pas à examiner cette éventualité.... un premier obstacle nous arrête.... vous n'êtes pas négociant; or, pour qu'un effet passe à la Banque, il faut qu'il représente les traces d'une transaction commerciale, d'un achat et d'une vente accomplis.

— En ce cas, M. Rouland, gouverneur de la Banque, s'il lui plaisait de présenter à l'escompte sa signature isolée, pourrait rencontrer un refus?

— A juste titre; c'est un jurisconsulte éclairé, un magistrat intègre, un sénateur érudit, ce n'est pas un négociant.... Cherchez quelque petit escomp-

teur, il n'est pas impossible qu'il vous prenne votre *broche*.... »



Le temps s'écoulait.... la pénurie de fonds devenait alarmante.

« Parbleu! me dis-je, j'ai lu les exploits de Gobseck dans Balzac, je vais chercher un usurier.... »

J'avais beaucoup entendu parler de ces braves gens qui vous escomptent un effet moitié en écus, moitié en serinettes, piéges à rats, ou flageolets perfectionnés.

J'ai possédé dans ma jeunesse un ami besoigneux qui avait reçu ainsi en payement cinq cents parapluies, à une époque où on faisait des prières pour la fin de la sécheresse.

« Parbleu! me disais-je, sur mon billet de quelques centaines de francs, on ne m'imposera pas l'achat d'un rhinocéros.... »

Je m'informai de toutes parts.... et j'appris que le dernier trafiquant de cette nature était mort de misère, victime de ceux qu'il tentait d'exploiter.... C'était le petit Chaperon-Rouge

qui avait mangé le loup, en ce temps d'hippophagie....



Par Bentham ! Adam Smith ! et Turgot ! par tous les dispensateurs du crédit public, j'adjurai le monde financier de me venir en aide; j'offris dix, vingt, trente, quarante pour cent par an de la somme que je sollicitais.

« Halte-là, me répondirent ceux qui eussent été tentés de courir un risque avec moi, il y a la loi de 1807 qui défend de prendre plus de 6 pour 100 par an au *maximum*, sous peine d'être poursuivi, condamné à une grosse amende et flétri par d'afflictifs considérants.... »

Malgré la jurisprudence établie, la liberté de l'argent est pourtant réclamée par les uns, tandis que le maintien de l'intérêt légal est défendu par les autres.

On m'a cité les opinions diverses du procureur général Dupin, de Proudhon, de Léon Faucher, de Bastiat, de Joseph Lair, de Marin Darbel, etc. Les uns demandent que l'argent soit une marchandise louée ou vendue à un prix facultatif; les autres

croient protéger, par le maintien du taux légal, les intérêts de l'emprunteur.

Hélas! ils les protégent si peu.... que je ne trouverai pas la somme que je cherche, puisque ma signature sur la place n'est pas à meilleur marché.... que celle du baron de Rothschild.



J'aurais bien, pour me procurer de l'argent, la ressource du mont-de-piété, qui prête à un intérêt au-dessus du taux légal.

Mais il faut lui fournir un gage, ce qui, si j'en crois un naïf conte lutécien, a embarrassé plus puissant que moi.

On prétend qu'un jour saint Denis eut la douce idée de revoir les Gaules, où il était venu jadis catéchiser nos ancêtres.

Il traversa ce Paris si futile, si léger, si insoucieux de son salut ... et dans lequel il avait prêché en l'an 272 après Jésus-Christ.

Et il ne trouva pas la population beaucoup plus corrompue qu'aux jours de Valérien ou de Maximilien Hercule.

Il parcourait librement nos rues dans sa robe antique sans qu'on fît grand attroupement en vayant son costume romain, tant il passe d'Arabes, de Persans, de Turcs, d'orientaux de toute nature dans la capitale....

Arrivé à la hauteur de la rue Richelieu le bon saint Denis, dit la légende, fut accosté par un pauvre :

« Un petit sou, » balbutia le nécessiteux.

Le bienheureux se fouilla et ne trouva rien.... Ses poches étaient vides depuis longtemps. Il se voyait dans l'impossibilité de faire à son prochain la charité, pourtant si agréable à Dieu....

Quand tout à coup, peints sur une lanterne éclatante de lumière, il vit flamboyer ces mots : *Mont-de-Piété.*

« Qu'est-ce que ce Mont? demanda-t-il.

— C'est, répliqua le pauvre, un endroit où on vous prêtera sur un objet quelconque. »



Le bienheureux, résolu à secourir son semblable, monta et déposa son manteau.

« Que demandez-vous? lui dit le préposé.

— Une obole.

— Nous ne connaissons pas cette monnaie-là. Le moindre prêt, à Paris, est de trois francs.... et votre manteau ne saurait nous convenir; les lois les plus anciennes défendent de prêter sur les fourrures, les instruments aratoires et les vêtements ensanglantés.... or votre peplum, très-curieux comme tissu ancien, est taché de sang.... »

Le bureaucrate disait vrai.

Le saint ne s'était pas souvenu de ces vestiges de son glorieux martyre....

Il tira alors ses sandales et les offrit.

« Ces chaussures, reprit le commissionnaire, auraient une grande valeur pour notre musée national d'antiquités; mais nous ne prêtons pas non plus sur les curiosités; toutefois, si vous le voulez bien.... nous vous avancerons une somme considérable.... sur votre coiffure.... »

Et il montrait du doigt l'auréole du glorieux martyr. .. Comme par un miracle, elle s'était solidifiée, elle était d'un or admirablement pur.

Le saint se dépouilla de l'insigne du rang qu'il occupe auprès de la Divinité.... il ne demanda que

ois francs, et les donna au pauvre qui l'attenait sur l'escalier.

Puis il remonta au ciel, avec une humilité évanèlique, dépourvu de ce cercle brillant qui distingue es élus de la phalange céleste....

Au bout de treize mois l'objet mis en gage dut être mis en vente; mais quand on ouvrit la boîte où on l'avait enfermé, il n'en sortit qu'une forte odeur d'encens....

L'auréole, diadème céleste, était remontée au front sublime qu'elle devait entourer....

Le Mont-de-Piété n'avait rien perdu, puisque ses fonds destinés à l'assistance publique étaient allés à un pauvre.... par la voie la plus auguste....

Et l'apôtre des Gaules avait recouvré les marques de son immortalité.



Je n'avais pas d'auréole à engager de la façon que révèle la légende.

Je ne pouvais facilement atteindre le prêt *mutuum*, le prêt à intérêt, le prêt sur gage; je n'avais pas de

banquier qui acceptât mes chèques, et il m'était interdit d'amener le capital jusqu'à moi par l'accroissement de l'intérêt.... C'était fort gênant.

Les défenseurs du taux légal me disent que c'est pour mon bien que cette prohibition existe. De même que je ne puis me vendre comme esclave, je ne puis aliéner une trop grande partie de mon travail à venir.

Je préférerais, pour mon bien, la liberté des transactions, le droit de payer la location de l'argent le prix qu'il me plairait de donner.

On prétend, dit M. Lefebvre Jardin, qui vient à l'appui de mon opinion, justifier la limitation du taux de l'intérêt par l'obligation de protéger le nécessiteux qui emprunte. Plusieurs objections se présentent immédiatement à l'esprit :

1° Si l'emprunteur consent à payer le prix, c'est que le service qu'on lui rend ne lui paraît pas trop cher;

2° S'il s'agit d'empêcher un dissipateur de se ruiner, il y parviendra d'une façon ou de l'autre ;

3° Si la créance est douteuse, pourquoi le prêteur n'élèverait-il pas ses prétentions en raison des risques qu'il court?

Pourquoi faire une différence entre la marchan-

dise et le numéraire, en privant le possesseur de ce dernier du droit de le céder au prix qu'il veut?

Le taux légal, qui n'est pas le même en Algérie qu'en France, n'existe pas dans un grand nombre d'États de premier ordre....

*
* *

Il est une considération qui me frappe, c'est que la liberté du taux de l'argent aurait sa moralité.

Il s'établira, tôt ou tard, une Bourse des valeurs à escompter.... comme il y a déjà une Bourse pour les valeurs industrielles.

Les hommes ont leur estimation, comme les chemins de fer, les mines et les canaux.

Alors, avec la liberté de l'argent, le capital se présentera sous la forme de cent prêteurs concurrents.

La signature de l'emprunteur variera de cours selon son intelligence, son activité, sa probité dans les relations sociales, la pureté de sa vie!...

Il fera lui-même, par sa conduite bonne ou mauvaise, la hausse ou la baisse de son crédit....

Il établira lui-même, par le plus ou moins de solidité qu'il offrira, le taux équitable qu'il devra payer pour le capital qu'il pourra solliciter.

L'honnête homme n'aura qu'à demander pour recevoir.... à des intérêts très-modiques.

L'homme douteux verra s'élever le taux de l'escompte comme un obstacle, comme une sorte d'assurance contre les sinistres qu'il peut occasionner....

On trouvera de probes et intelligents artisans qui emprunteront bien au-dessous du cours légal actuel,

Et des spéculateurs hasardeux qui seront cotés 20 et 30 0/0 par an, comme une affirmation de leur légèreté....

Qui sait si ce n'est pas dans cette Bourse des Signatures, où la liberté de l'argent prévaudra, que se trouvera le plus grand stimulant de la moralisation des masses?...

*
* *

Vous me demanderez peut-être, mon sensible

lecteur, si j'ai enfin ramassé la petite somme qui me faisait défaut.

Après avoir été introuvable au dehors, elle devait venir s'offrir gracieusement à mon domicile.

Las de mes courses inutiles après un petit capital insaisissable par moi, j'avais jeté sur le papier les lignes qu'on vient de lire, comme une sorte de protestation....

Quand ce capital est venu me trouver tout naturellement, sans contrarier les lois de Moïse, les préceptes de l'Écriture, la Somme de saint Thomas, les Jurisconsultes et les Pères.

La pile d'écus que je cherchais m'a été comptée en échange du simple travail.... que vous venez de lire.

Mais mes candides arguments en faveur de l'intérêt facultatif, de la *liberté de l'argent*.... n'en demeurent pas moins solides et persistants.



XIII

LA NOUVELLE DANSE MACABRE.

Un artiste contemporain, mon ami Benedict Masson, est en train de peindre l'Histoire militaire de la France sur les murailles de l'Hôtel des Invalides.

Il y aura là toutes les phases guerrières de notre pays, les Gaulois et les Francs, les porteurs de boucliers et de masses d'armes, comme les manieurs d'épée.

De gigantesques bonshommes ont l'air de sortir des vieux murs pour interroger les vétérans glorieux de nos armées modernes.

Et un brave mutilé, en voyant Charlemagne, radieux, imposant au milieu de ses douze pairs, s'est écrié l'autre jour en le toisant :

« Voilà un camarade qui a dû passer d'emblée.... dans une compagnie de grenadiers. »

*
* *

Ce minutieux annaliste du passé, clouant aux pierres des lambris les colosses des siècles évanouis, accomplit une œuvre utile.

Il est bon de faire connaître à ces soldats que la guerre a grandis au moral.... et amoindris au physique.... ce que furent les combattants d'autrefois, leurs héroïques devanciers.

Quelques-uns d'entre eux ne savent pas assez lire pour interroger Mignet, Thiers ou de Barante....

Et il leur suffira de se promener dans les couloirs de leur hôtel splendide..... pour connaître Clovis, Bayard, Du Guesclin, Turenne et Condé.

La véritable langue universelle.... chaude, colorée, intelligible pour tous.... c'est encore l'Image.

*
* *

Je me rappelais cette façon de parler aux

masses par la Peinture.... en suivant, vendredi dernier, la foule parisienne aux cimetières de la capitale.

Depuis huit jours les marbriers s'étaient préparés à la visite de la multitude, les morts avaient été *faits beaux*, comme des gens qui ont à recevoir.

On avait regratté les clôtures de fer des tombes.

On avait changé les ifs flétris,

On avait renouvelé les fleurs fanées.

Depuis deux mois, de douces jeunes filles travaillaient aux cent mille couronnes d'immortelles, débit obligé de la Toussaint et de son lendemain.

Les morts, dont la dernière demeure était parée, *pouvaient rester chez eux*.... selon l'expression mondaine des gens prêts à recevoir leurs amis....



Je me souvins alors qu'il s'était trouvé jadis un peintre hardi, primesautier, laborieux comme le décorateur des Invalides....

Il s'appelait Hans Holbein.

Il ne s'était pas contenté de peindre les portraits l'empereur Charles V et de la famille du chance-r Thomas Morus....

Il fit aussi des peintures murales, mais ce ne fut s un palais qu'il illustra;

Ce furent les murs du cimetière de Bâle, sa ville itale, sur lesquels il traça ses chefs-d'œuvre sai-ssants.

Ce panorama puissant, fantastique, plein d'ensei-iements, profonds en raison même de leur froide onie, se nomma la *Danse des Morts.*

On y voit, par les gravures qui le reproduisent, sombre déesse donnant le branle.

Dans l'œuvre d'Holbein, dit M. Saint-Marc-Gi-rdin, chaque danseur a sa mort costumée d'une çon différente, selon l'état du mourant; il y a iarante et une scènes dans le drame d'Holbein, et ins ces quarante et une scènes une variété infinie. ins aucun de ces tableaux vous ne trouverez la ême pose, la même attitude, la même expression. olbein a compris que les hommes ne se ressem-ent pas plus dans leur mort que dans leur vie, et ie, comme nous avons tous notre manière de vi-e, nous avons aussi notre manière de mourir.

Il ne reste aujourd'hui des peintures que fit Holbein dans le cimetière de Saint-Pierre, à Bâle, au couvent des dominicains, que quelques débris de fresques rappelant la ronde infernale, qu'il supposait dansée par les morts de tout âge et de toutes conditions.

Mais le peintre avait dessiné sur bois et gravé ses modèles, et ces conceptions extraordinaires, raillant les faiblesses et l'orgueil de l'humanité, sont ainsi parvenues jusqu'à nous.



Il existe un système qui préconise le droit de dire la vérité aux morts.

On n'admet pas toujours le délit de diffamation envers les trépassés comme un cas punissable, afin de ne pas entraver les droits de l'historien, — et parce que Tacite a pu médire des empereurs romains et Mézerai dire son fait à Henri IV, je puis rester sans pouvoir légal pour poursuivre le calomniateur d'une mémoire sacrée.

Avec ce système, je ne désespère pas de voir se glisser la vérité la plus dure dans certaines oraisons

funèbres de 1966, alors qu'on aura absolument perfectionné l'art de dire leur fait aux trépassés. Alors l'orateur reprochera, au bord de la fosse, au poëte les vers douteux de ses tragédies, au médecin ses insuccès, à l'épicier ses mélanges.

Et on lira peut-être, sur les pierres tumulaires, des épitaphes en ce genre :

CI GIT X....

Qui ne fut ni bon père, ni bon époux.
Il prêtait l'argent au denier dix.
Sa femme ne continuera pas son commerce.

*
* *

J'ai pour les morts une très-grande vénération ; selon moi, tout être mortel s'élève par le trépas, c'est un avancement dans la voie lumineuse dont nous ne faisons que pressentir les lointains rayonnements....

La mort d'ailleurs doit éteindre tous les ressentiments.

Un grand dignitaire du roi Charles X disait au fils d'un régicide défunt :

« Votre père a voté la mort de Louis XVI, je ne lui ai jamais parlé de ma vie, je ne l'ai jamais salué....

— Vous vous trompez, monsieur, dit le fils du républicain, vous l'avez salué en ôtant complétement votre chapeau, sans même exiger qu'il vous rendît votre civilité....

— Quand donc ? répondit l'ultra.... incrédule à la nouvelle de cette concession.

— Quand il a passé devant vous.... immobile dans son cercueil.... »



C'est parce que j'ai le respect absolu des morts que je voudrais que cette visite aux tombes, le 2 novembre de chaque année, fût plus fertile en enseignements.

Si jamais voyage dans Paris fut capable de pousser aux idées philosophiques, c'est bien cette tournée dans les cimetières parisiens.

On n'a pas besoin, comme Hamlet, d'interroger un crâne.... pour constater la fragilité des entreprises humaines.

Chaque pas à travers les pierres tumulaires offre un indice de l'instabilité de nos sentiments.

J'ai suivi la marche des souvenirs et regrets d'une jeune veuve.

La première année, le portrait de son mari était à la place d'honneur du salon, et sa tombe était visitée chaque dimanche.

Après la première année, le portrait était placé dens un coin de la chambre à coucher, et la tombe visitée tous les mois.

Au milieu de la seconde année, la tombe était visitée aux anniversaires, et le portrait appendu dans la chambre des enfants.

A la troisième année, la belle se remaria, les enfants du premier lit furent mis en pension, la tombe demeura déserte....

Et quand les fils premiers-nés furent assez grands pour demander ce qu'avait été leur père.... ils allèrent reprendre son portrait.... depuis longtemps déposé au grenier.

Le cœur, occupé par des affections nouvelles, a parfois perdu en mémoire ce qu'il a gagné en sensibilité nouvelle....



J'ai lu quelque part une véridique histoire dont le commencement date du Jour des Morts.

Un beau cavalier, bien élevé, mais sans état dans le monde et suivant la foule par désœuvrement, entra un lendemain de la Toussaint dans un cimetière de Paris.

Il vit près d'un mausolée une femme admirablement belle, et l'inscription funèbre lui révéla qu'elle était veuve.... et de haute condition....

Il se rappelait le conte de la matrone d'Ephèse voulut faire sa cour à la manière d'Hoffmann.

Il s'habilla de noir et se rendit chaque jour au tombeau, priant avec ferveur, sans même lever les yeux sur la dame éplorée.

Au bout d'un mois les deux visiteurs du tombeau se regardèrent.

Au bout d'un trimestre ils se parlèrent pour s'expliquer comment l'orage avait renversé un des saules qui ombrageaient le mausolée.

Après six mois de dévotion mutuelle, la dame invita à venir dans sa famille ce charmant mélancolique qui était si attaché à la mémoire de son époux défunt.

Au bout d'un an le galant, qui, pauvre comme Job, mais ayant cent quinze ans de moins que ce

patriarche, était en même temps beau à l'égal de Salomon, — épousa la dame, qui, contrairement à la femme biblique, voulait bien être consolée....

Ils furent, comme dans les contes de fées, heureux.... et eurent beaucoup d'enfants....

Un soir, auprès du feu, après trente ans de ménage, ils se rappelaient leur première entrevue....

« D'où connaissais-tu mon mari ? dit la dame, songeant tout à coup à faire la question pour la première fois.

— Moi, répondit l'époux en riant, je ne le connaissais que par un seul document, dont je n'avais pas le droit de contester l'authenticité....

— Lequel ? dit l'épouse.

— Parbleu ! son épitaphe ! »

*
* *

Selon moi, ce n'est pas aux morts qu'il convient de dire la vérité.... c'est aux vivants.

Il ne me déplairait pas qu'il se trouvât, en ces temps d'amour pour l'illustration, de fresques peintes aux Invalides, quelque Gavarni moqueur, quelque Doré au fantastique crayon.... pour retracer

une nouvelle Danse des Morts sur les murs du Père-Lachaise, de Montparnasse et de Montmartre....

Afin de saisir par les yeux cette foule qui ne se souvient des morts qu'une fois l'an.

La chose n'est d'ailleurs pas nouvelle, car s'il ne s'est pas trouvé un Holbein pour peindre à fresque les clôtures de nos champs de repos parisiens, la Danse macabre n'en fut pas moins exécutée publiquement à Paris devant Philippe le Bon et le duc de Bedfort au milieu du cimetière des Innocents, à la grande satisfaction du public, bien avant qu'on ne connût la musique railleuse d'Offenbach !...

Il n'y aurait pas de grandes variantes à apporter au texte des livres antiques reproduisant la Danse des Morts ; le prologue commencerait de même.

O créature raisonnable
Qui désires le firmament ;
Voici ton portrait véritable,
Afin de mourir saintement :
C'est la danse des Machabées,
Où chacun à danser apprend,
Car la Parque, cette obstinée,
N'épargne ni petit ni grand.
Dans ce miroir, chacun peut lire
Qu'il lui convient ici danser ;
Bien sage est celui qui s'y mire
Quand la mort le viendra presser.

Le plus grand s'en va commencer,
Car il n'est nul que la Mort fière
Ne porte dans le cimetière.
Il est important d'y penser!...

Le mérite des compositions de Hans Holbein et de tous ceux qui ont, avant ou après lui, dessiné ou écrit sur la Danse des Morts, c'est de faire souvenir l'homme de sa fin.

Pensez-y bien, dit la légende catholique.

L'illustration ne se contente pas du précepte, elle crée l'image, elle met la Mort dans tous les logis, chez les grands et chez les infimes, chez les belles et chez les laides.... mêlant son ironie à nos futiles projets, son scepticisme à nos conceptions terrestres..

Elle apostrophe le pape et l'empereur, le roi et le légat, le duc et le patriarche, le chevalier et le bandit, le cordelier et le clerc, le vieillard et le petit enfant, et leur dit à tous :

Devant qu'il soit cent ans passés,
Tous les vivants, comme jadis,
De ce monde seront passés
Par l'enfer et le paradis.

La Mort interpelle la régente et l'abbesse, la folle et la théologienne, la nouvelle mariée et la vieille

demoiselle, l'impotente et la femme d'accueil, la vieille chambrière et la jeune fillette, et elle leur dit :

Femmes ! mirez vos doux appas
Dans cette triste sépulture ;
Regardez ces os en un tas
Qui font horreur à la nature.
Ils ont été d'états divers,
Reines, bergères, grandes dames.
On ne sait plus, mangés des vers....
S'ils sont os d'hommes ou de femmes.

*
* *

Vous figurez-vous l'effet de ces fresques sorties du pinceau d'un artiste puissant, représentant les types principaux d'une époque, avec les vers naïfs de nos anciens cantiques spirituels ? Écoutez l'un d'eux parler :

LE BANQUIER.

Me convient-il si tôt mourir?
Ce m'est une peine bien dure;
Mon or me peut-il secourir
Dans cette funeste aventure?
Mort ! plus funeste qu'un lion....
Attendez que je vous délivre,

Si vous voulez.... un million,
Et me laissez encore vivre !

Voici, d'après les textes anciens que nous ont transmis les bibliomanes, ce que répondra

LA MORT.

Trafiquant de sens déréglé,
Marchez promptement à ma suite.
L'argent vous a trop aveuglé,
Il faut que votre cœur le quitte.
Là-bas, vous en serez lardé,
Et serez puni de ce vice,
Car Dieu, qui vous a regardé,
Est bien las de votre avarice.

En continuant et en imitant cette poésie naïve, ne conviendrait-il pas de compléter la nomenclature ancienne par les personnages principaux de notre époque....

J'imagine les plaintes suivantes :

LA LORETTE.

Devant qui faut-il que j'appelle
De la mort qui vient me saisir ?
Au Casino j'étais si belle,
Toujours prête pour le plaisir.
Faut-il quitter mon équipage,
Mon aigrette de diamant ?
Pour accomplir le grand voyage,
Mort ! un peu de retardement !

LE SAVANT.

Au ciel j'ai cherché des planètes,
En terre j'ai cherché de l'or;
Mes œuvres sont trop incomplètes,
Oh! ne m'appelle pas encor.
Je tremble, malgré ma science,
Devant ton terrible statut.
On me dit immortel.... en France,
Je suis membre de l'Institut.

L'AVOCAT.

La haute cour, la cour suprême,
Les assises, les tribunaux,
Les magistrats que Thémis aime,
Les présidents impartiaux,
N'ont pas refusé la remise
Des causes qu'ici je défends....
Remets donc, déesse précise,
Mon trépas à deux ou trois ans.

LE COCODÈS.

On va porter des habits-vestes,
Mettre des plumes au chapeau.
Schneider a des couplets fort lestes
Dans l'opéra le plus nouveau....
Quand sur le turf je fais merveille,
Tu viens me saisir brusquement.
Mort! *tu me la fais à l'oseille,*
Elle est mauvaise assurément!...

Et la Mort répondra à tous, d'après le texte pri-

que je retrouve à la suite de la Danse Maca-

Je ne fais point de différence
D'un valet et d'une Éminence.
Je méprise l'extraction,
Le bonheur et l'affliction;
Le pauvre aussi bien que le riche;
Le libéral comme le chiche;
En un mot, grands comme petits
Assouvissent mes appétits

*
* *

Dira-t-on que ces images saisissantes, à force d'être triviales, seront sans utilité ? Je ne le pense pas....

Quoi de plus propre que la *Danse Macabre* à forcer une âme indifférente ou légère à s'observer et à se contenir, dit M. Charles Nisard ; — on n'en a pas lu quelques pages, qu'on sent déjà les vanités de la vie avec une explicable émotion. J'exprime ici le sentiment d'un être sujet à la mort, et persuadé que rien n'est comparable, pour le règlement de la conduite et des mœurs, à la pensée de la mort même, qui voudrait qu'on en popularisât davantage les tableaux, et qu'on en fît même un des fondements

de l'éducation, à partir de l'âge où l'homme n'a plus peur des revenants, et où il commence à discerner la véritable raison des choses. — Aussi conseillerai-je fortement aux éditeurs de livres de colportage de réimprimer la *Danse Macabre*, non pas avec les innombrables fautes de toutes sortes dont les dernières éditions sont remplies, mais revue, corrigée, retouchée même avec soin, opération facile pourvu qu'on en charge un écrivain notoirement capable de l'exécuter.



Donc mon idée, singulière peut-être, mais appuyée par plus d'une sérieuse autorité, n'a rien d'insolite....

La Danse des Morts n'eut pas seulement Holbein pour peintre. — On trouve dans un cimetière de Dresde une Danse des Morts en bas-relief de grès.— Il y eut une Danse à Rouen, dont on reconnait encore les figures sans tête. — Dans l'église de Chéreug (Nord), on retrouve une Danse des Morts, moulée en relief sur une cloche, et qu'on attribue au seizième siècle. — On vous montrera au Musée

d'Aix-la-Chapelle un bois de lit en châtaignier où la Danse des Morts occupe trois panneaux. — L'ancienne église des dominicains de Cherboug, devenue aujourd'hui le temple Neuf des protestants, possède une Danse des Morts peinte à fresque, et découverte sous une couche de plâtre en 1824. — On signale une Danse des Morts dans l'église de la Chaise-Dieu, en Auvergne ; dans l'église de Bar (Var) ; dans l'église d'Hexham (Northumberland) ; sur les miséricordes des stalles de l'église Saint-Michel à Coventry (Warwick).

Les Danses des Morts servirent longtemps de thème aux prédicateurs les plus inspirés....

Elles semblent avoir eu pour but, disent MM. Bachelet et Dezaubry, de rappeler aux hommes leur égalité naturelle et la fragilité de leur vie et d'offrir aux victimes de toute oppression la consolante certitude que les auteurs de leurs maux doivent trouver à leur tour dans la Mort un tyran implacable.

*
* *

Donc, si je rencontrais sur les murs de nos cime-

tières une vaste esquisse de la Danse Macabre moderne.... sortie d'un pinceau magistral, je ne la trouverais pas inutile.

Déjà Grandville publia, vers 1830, un *Voyage pour l'éternité, service général des omnibus accélérés, départ à toute-heure et pour tous les pays du globe*, remarquable album philosophique, dont la forme plaisante n'exclut pas les graves enseignements.

L'*Illustration* de juillet 1849 a publié la *Nouvelle Danse des Morts*, éditée d'abord en Allemagne comme une satire des principes anarchiques de ce temps.

On a gravé et vendu plus tard, en 1850, à Leipsick, la *Danse des Morts de tous les états....*

Nos érudits, comme nos candides acheteurs de feuilles coloriées dans les campagnes, sont depuis longtemps familiarisés avec la sombre divinité.... conduisant le funèbre cotillon ?

Et faire revivre dans une immense peinture murale la Mort, dont la glaciale majesté abaisse toutes les vanités mondaines, déjoue tous les calculs égoïstes, — ce serait peut-être créer un splendide et philosophique pendant à l'œuvre que Benedict Masson termine aux Invalides — laquelle ressuscite

les héros de toutes les époques qui ont su braver cette Mort peu terrible pour le juste.... quand il s'agit de défendre l'honneur et la gloire de la Patrie....



XIV

LE MUR DE M. THIERS.

M. Thiers vient de faire un coup d'État. Lui, le ministre constitutionnel, l'apôtre de la légalité, l'historien habitué plutôt à commenter le fait accompli qu'à l'accomplir, il a, de son autorité privée, formulé un acte de véritable initiative, qui lui est tout aussi personnel.... que les fortifications de Paris.

Une certaine partie de notre capitale s'en est pacifiquement émue.

Et j'en dois, moi le voyageur philosophe par inclination, porter devant la postérité impartiale.... le véridique témoignage.

*
* *

Ceux d'entre nous qui habitent le quartier Notre-Dame-de-Lorette — connaissent M. Thiers aussi bien que s'ils avaient été chargés d'un portefeuille sous Louis-Philippe ou possesseurs d'un de ces fauteuils de l'Académie.... où s'endort parfois le bel esprit....

Je l'ai vu pendant des années entières, descendant le parapluie sous le bras, les lunettes sur le nez, à la même heure, et du même pas, vers les boulevards, aussi simple d'allure que lorsqu'il débutait au *Constitutionnel* de 1827, aussi modeste de manières que lorsqu'il disait dans les salons de Casimir Périer à M. de Rémusat :

— Nous sommes la jeune garde.

M. Thiers, personnification de la volonté intelligente, est le triomphe de l'exiguïté de taille, car la tête que supporte ce corps débile est chatoyante d'intelligence et de malice.

« *C'est un diable qui sort d'une boîte à joujoux*, disaient les antagonistes politiques de l'admirable discoureur.

— C'est un *arrivé*, non un *parvenu*, disait à son tour M. de Talleyrand, en louant le futur homme d'État....

*
* *

Dans ce quartier cher aux artistes fantaisistes et aux demoiselles folâtres, M. Thiers est populaire.

Il a laissé planter un arbre de liberté devant son hôtel, en 1848 ; je crois même qu'il l'a fourni....

Il n'a quitté sa demeure de la place Saint-Georges ni quand gronda l'émeute, ni quand sévit le choléra.

Devant ses fenêtres ont passé tous les corbillards se rendant au cimetière Montmartre, par trajet direct, et il ne s'est nullement ému quand, en 1849, on faisait défiler ainsi devant lui les bières en cabriolet.... attendu que les voitures des pompes funèbres étaient devenues insuffisantes, en raison de l'excessive mortalité.

Il n'en a jamais voulu pour un sou au peuple qui ne l'avait laissé ministre qu'une heure.... le 24 février 1848.

Et sa gentille demeure de savant aisé, sans luxe oriental, sans bruyante prétention à la richesse, sans ostentation, donne une signification à cette place Saint-Georges si exiguë et si inutile.

« C'est là, dit-on au touriste visitant Paris, en lui montrant une blanche maison entourée d'arbres.... c'est dans ce calme qu'a été achevée l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*.

L'éminent historien est de mœurs si simples, qu'il ne peut même pas dire comme cet amateur d'équipages, dont le splendide attelage absorbait les ressources :

« J'ai toujours mon revenu.... *devant moi.* »

Car il est rare qu'il sorte autrement qu'à pied, bien que dès 1839 il ait signé avec le libraire Paulin un traité qui lui assurait 500 000 francs pour la propriété de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, c'est-à-dire le droit de rouler facilement carrosse....



Un graveur prétendait qu'il fallait faire les portraits des princes de leur vivant.... et ceux des écrivains après leur mort.

Le grand historien aura vu sa gloire célébrée à la fois par le burin et la plume.... bien qu'elle doive lui survivre.

Il a été loué avec justice par le prince, lu avec avidité par la foule, couronné avec raison par l'Académie.

D'où vient qu'il s'est avisé de faire tout à coup

un acte de misanthropie légitime, mais quelque peu brutale ?

Ce n'est pas lui pourtant, c'est M. Guizot seul qui s'écriait, comme un polémiste gourmand....

« Je ne déteste pas un peu.... d'impopularité !... »



Vous supposez sans doute, mon cher lecteur, que l'acte que je me permets de reprocher au plus illustre annaliste de nos jours.... touche à des questions gouvernementales,

Et que la Russie et l'Angleterre s'en pourront émouvoir.

Vous me croyez peut-être assez indiscret pour avoir été fouiller dans les paperasses de son cabinet de travail, à la table immense, tout entourée d'œuvres d'art, comme une galerie de musée, et dont les piédestaux sont formés par d'immenses bibliothèques à hauteur de la main....

Détrompez-vous ; je n'ai examiné ni un rapport sur nos finances, ni une étude sur l'instruction

publique, ni un feuillet des *Mémoires inédits* de ce fils de Tacite....

Non, je n'ai pas dépassé les murs d'enceinte de son habitation.

Et je n'en suis pas moins en droit de constater, en le commentant, un fait émané de sa libre volonté, et qui a exercé, sur nous, ses voisins immédiats, une influence relative.



M. Thiers, fort scrupuleux sur le choix de ses intimes, fort jaloux de sa liberté individuelle, en raison même du calme nécessaire à ses occupations littéraires, ne s'était jamais trop préoccupé de ce qui se passait à la porte de ce délicieux petit hôtel qu'il a fait bâtir il y a tantôt trente-deux ans, c'est-à-dire à l'époque où le terrain du quartier était à bas prix.

Le soir, il ne se mettait pas à la porte, comme les sénateurs romains bravant leurs envahisseurs, ou les bourgeois de Paris désireux de prendre le frais....

Le matin, il travaillait dans ce lit aux rideaux de

damas cramoisi, doublés de mousseline blanche, que M. Granier de Cassagnac a décrit dans son *Histoire du 2 décembre*.

Et il laissait pendant la journée la foule s'arrêter librement devant ses murs.

Car ils étaient tapissés d'affiches de tous genres, d'avis de toutes couleurs, de placards de toute espèce.

Plus d'une belle locataire de la nouvelle Athènes avait pris l'habitude de s'écrier, en se réveillant à midi :

« Qu'on aille voir ce qu'on joue ce soir aux divers théâtres de Paris.

— Où sont les affiches ? demandait la bonne.

— Êtes-vous bête de ne pas le savoir, ma chère.... répondait l'Aspasie, en détirant ses bras de neige.... chez M. Thiers, parbleu !... »



L'histoire nous raconte que lorsque Louis XIV allait à la chasse, il était de coutume de porter à sa suite quarante bouteilles de vin de Bordeaux vieux ;

Et ce, pour le cas où la galante majesté eût voulu

régaler les dames de son cortége et se désaltérer elle-même avec le nectar girondin.

Jamais le monarque n'y touchait....

Un jour pourtant il lui prit envie de faire remplir son gobelet.

On n'avait pas compté sur ce caprice.

Le roi despote ne faillit pas attendre cette fois.... Il attendit tout de bon....

Car, selon une douce habitude, les gens de la suite royale avaient déjà.... tout bu.

« Combien aviez-vous de bouteilles ? demanda calmement le souverain altéré.

— Quarante, sire, répondit piteusement l'officier de bouche.

— Eh bien ! à l'avenir, ajouta le roi en souriant, ayez-en.... quarante et une !... »

Une histoire presque pareille était arrivée à M. Thiers aux dernières élections.

« Je n'ai pas vu, dit-il à un intime, l'annonce de ma candidature comme député de la Seine.... sur les murs de mon propre hôtel.

— Elle n'y est pas, lui répondit son ami.

— Pourquoi ?

— Parce que les placards de M. Devinck, votre concurrent au Corps législatif, ont tout couvert....

— Attendons, dit en riant M. Thiers, qu'il y ait une place vacante.... »



Quand après le ministère du 1er mars 1840, qui se brisa contre l'éternelle question d'Orient, M. Thiers n'eut plus de portefeuille, il n'oublia pas pour cela les sages maximes, qui ressortent de ses écrits corrects, de ses éloquents discours.... à savoir :

Honneur à l'agriculture. — Protection aux arts....

Aussi vit-on durant vingt-six ans les abords de son hôtel occupés tout d'abord par des marchandes de fleurs,

Puis envahis par ces Italiens qui débitent à bas prix les surmoulages des statues antiques.

Tous les bouquets de violette achetés depuis un temps immémorial, dans ce quartier sentimental, ont d'abord parfumé, comme un tribut de reconnaissance, les murailles de l'ancien diplomate....

Toutes les Vénus de Milo et les Spartacus décorant les logis du voisinage ont été adjugés à l'abri de ses arbres protecteurs....

Petit à petit à la fleuriste et au marchand de figures en plâtre se sont joints... un opticien ambulant... et une débitante de journaux.

A l'agriculture, aux beaux-arts s'unissait, dans sa forme la plus pittoresque, l'instruction publique.

Celui qui protégeait de l'ombre de sa demeure ces divers représentants de ses sciences favorites, pouvait se croire encore président d'un conseil de ministres.



Durant toute la période républicaine, l'hôtel de M. Thiers fut accessible aux déclarations de principes, aux professions de foi, aux proclamations les plus diverses.

Chacun y venait commenter l'événement de la veille, apprendre l'événement du jour, ou deviner celui du lendemain.

Liberté entière d'afficher, d'appeler l'attention du lecteur, de héler, à l'aide de majuscules énormes, le passant, fut laissée à tous.

Ce n'était plus l'instigateur des lois de septembre, c'était l'ancien rédacteur des *Tablettes histori-*

ques, qui semblait dire libéralement : *Laissez faire! laissez coller !*

Et il avait peut-être raison. Celui qui, en 1828, vivait inconnu et pauvre dans une simple chambre de la Cité, devait tout au pouvoir de la Publicité.

Depuis les annonces de sa collaboration au *National*, en septembre 1829, en compagnie de Mignet et d'Armand Carrel, — jusqu'aux placards de 1830, faisant répéter aux murailles de Paris la protestation des journalistes, rédigée par lui, contre les ordonnances de Charles X, la publicité lui avait été une puissance propice.

Elle ne lui fut point inutile à son arrivée au pouvoir ;

Quand ministre, huché sur un grand cheval, il apaisait les troubles de Paris, c'est encore l'affichage qui portait sa voix à ceux qui ne lisaient pas de journaux.

L'homme qui grimpe sur son échelle, un pot de colle d'une main, une brosse dans l'autre, et qui fait parler les briques.... est un artiste de valeur à plus d'une époque....

Car il a autour des produits de son pinceau.... souvent plus de monde que s'il s'appelait Ingres ou Delacroix....

Depuis ce temps, M. Thiers avait constamment livré à l'affichage l'extérieur de sa maison.

Louis XIII disait au connétable de Lesdiguières : « Pourquoi vous entourez-vous sans cesse de cinq cents individus ? Vous n'avez pas besoin d'eux.

— C'est vrai, répondit le connétable, mais ils ont besoin de moi.... »

L'auteur de l'*Histoire de la Révolution française* était du même avis ; il s'était plu à livrer à l'afficheur ses moellons, au public ces nombreux avis divers, dont il tolérait l'étalage ; il laissait entourer ses pénates des cinq cents passants, qui d'heure en heure se renouvelaient devant ce cabinet de lecture en plein vent.

*
* *

Tout à coup, pas plus tard qu'il y a un mois, M. Thiers a renvoyé les fleuristes, les opticiens et les statuaires ambulants, il a fait blanchir sa maison ; cette demeure, qui cachait ses rides naissantes sous un voile de placards roses, bleus ou blancs, intéressant la politique, les théâtres, la littérature

et l'industrie. Son habitation, jusqu'alors hospitalière à l'annonce.... s'est couverte de chaux et de plâtre comme une coquette qui se maquille.

Elle s'est adonnée pour la première fois à la poudre de riz.

Et on a peint sur sa surface, en lettres noires sur fond d'albâtre, lugubres comme une inscription mortuaire, cette épitaphe de la Publicité Murale :

DÉFENSE D'AFFICHER.



Je le sais bien, devant ces trois mots, les derniers qu'ait écrits M. Thiers, l'Europe ne fera pas une commande supplémentaire de fusils à aiguile; — les volontaires anglais ne doubleront pas le nombre de leurs exercices à feu ; — M. de Bismark ne frottera même pas le verre de ses lunettes....

Mais rien n'est banal.... sortant de cette plume illustre.

Et c'est surtout parce que le *mane, thecel, pharès* s'adresse à la masse, que ces trois mots écrits par leur auteur, bien que dans la plénitude de son

droit, n'en ont pas moins une importance incontestable.



Le propriétaire, rentrant dans son privilége, sera obéi, car il a le bonheur de vivre dans un siècle et dans une cité où chacun sait lire et comprendre les inscriptions.

Il n'en était pas de même au siége d'Amiens; le général qui défendait la ville ordonna, par placards publics, que les habitants ne parcourussent jamais les rues sans lanternes.

Ils eurent des lanternes, mais elles étaient vides !!!

« Mettez des chandelles, » dit le gouverneur.

On lui obéit cette fois, on eut des lanternes munies de chandelles....

Hélas! on n'y voyait pas plus clair pour distinguer, en cas d'invasion, avec ces fanaux nocturnes.... les habitants des ennemis.

Les bons Picards n'avaient pas songé à les allumer!...

Les bourgeois de Paris n'ont pas ces naïvetés....

ils entendent à demi-mot; pas un prospectus à la main n'a souillé la muraille à la virginale couleur.... depuis sa mise hors.... la colle....

Mais les bons afficheurs s'étonnent de se voir contester le droit d'illustrer le logis du premier écrivain de cette époque....

Ils pensaient l'avoir sans cesse enrichi en le faisant l'organe de tous, le prôneur de l'invention nouvelle, le régisseur du théâtre à la mode, l'oracle des concerts et le programme des musées.

Ils s'imaginaient augmenter encore la popularité de ce propriétaire fameux, en rendant loquaces et sensibles les pierres de ses lambris comme au temps d'Amphion.

Leur naïveté a son excuse et sa raison dans une vieille maxime :

Euripide l'a dit : *Quand le pauvre donne il demande.*



Ce n'est pas seulement à l'ancien libéral de la Restauration, au ministre progessiste de la révolution de Juillet, au député de l'opposition de 1866, que je reproche, dans la limite de mes moyens, cette

quasi-intolérance.... en matière de droit d'affichage;

C'est surtout à l'homme de lettres.

Cette qualité, qui vaut toutes les autres, implique la générosité vis-à-vis des plus humbles instruments de la Presse et de l'éducation publique.

Un colleur de placards joue son rôle dans l'enseignement de la foule, et n'est pas indigne des bontés d'un académicien.

Quand Franklin arriva à Londres en qualité d'ambassadeur des États-Unis d'Amérique, il se rendit dans l'imprimerie où il avait été, quarante ans auparavant, simple compositeur typographe, et buvant avec les ouvriers, il leur dit :

« A la liberté de la pensée imprimée. »



M. Thiers a, jadis, — et c'est un titre de gloire, — été sinon un compositeur, du moins le plus humble des faiseurs de copie. Son admiration pour nos gloires nationales, son talent d'écrivain ont fait de son titre d'homme de lettres la meil-

leure recommandation parmi nous, les gens du peuple.

Et ce n'est pas la première fois que la plus simple expression de la valeur d'un citoyen le recommande à la sympathie des masses.

Daubenton, le collaborateur de Buffon, auquel on vient d'élever une statue, eut besoin, à quatre-vingts ans, durant la première Révolution, d'un certificat de civisme pour conserver l'emploi qu'il occupait au cabinet d'Histoire naturelle.

Il fallut qu'il s'adressât à la section des Sans-Culottes, lui, savant timide.... qui avait passé sa vie à étudier dans les champs les herbes et les animaux.

Un académicien grave, un prétentieux professeur eussent peut-être inspiré quelques scrupules aux farouches démocrates.

« Quelle est ta profession? demanda le président.

— Je suis *berger,* » répondit Daubenton, accusant ses occupations sous leur nom le plus humble.

Et il lui fut aussitôt délivré la pièce suivante, assez curieuse pour être reproduite :

« Il appert que, d'après le rapport fait à la So-
« ciété fraternelle des Sans-Culottes sur le bon ci-

« visme et faits d'humanité qu'a toujours témoignés
« le *berger* Daubenton, l'assemblée générale arrête,
« à l'unanimité, qu'il lui sera accordé un certificat
« de civisme, et que le président de ladite assem-
« blée lui donnera l'accolade. L'accolade a été don-
« née avec acclamations à plusieurs reprises. —
« *Signé:* etc. »

L'homme de lettres éminent est aussi un berger spirituel, ayant charge d'un précieux troupeau.... ni plus ni moins que le pasteur des champs et le pasteur catholique.

Celui qui, comme M. Thiers, joint la grâce au savoir, le génie de l'historien à l'érudition du savant, peut compter ses brebis par milliers....

Et il doit peut-être se montrer indulgent pour leurs innocents ravages....



Évidemment, rien n'est plus légal, plus respectable, plus naturel que cette manifestation de la volonté d'un propriétaire.

Nous irons lire les affiches de spectacle plus loin.... voilà tout!

Nous respecterons le blanc de céruse de l'enclos· interdit aux avis publics... je le garantis....

Mais il me sera permis de louer les Chinois qui bigarrent de maximes les frontons de leurs maisons.

Il me sera accordé de défendre la libre publicité, la tolérance de l'affiche à la main, qui s'en va s'amoindrissant, depuis que les emplacements lui manquent, dans ce Paris embelli.

Je regrette cet enseignement en plein vent que ne dédaigne pas le *Moniteur* officiel de l'empire.

Dans un État amoureux de la liberté, les murs n'ont pas d'oreilles.... mais il leur doit être permis d'avoir des voix.... pour l'amusement ou l'édification de la foule.

Et il me plaisait de pouvoir trouver et parcourir jadis les annonces de toute nature intéressant le peuple.... au seuil même de l'historien le plus justement populaire.

FIN.



TABLE DES MATIÈRES.

9302. — Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

